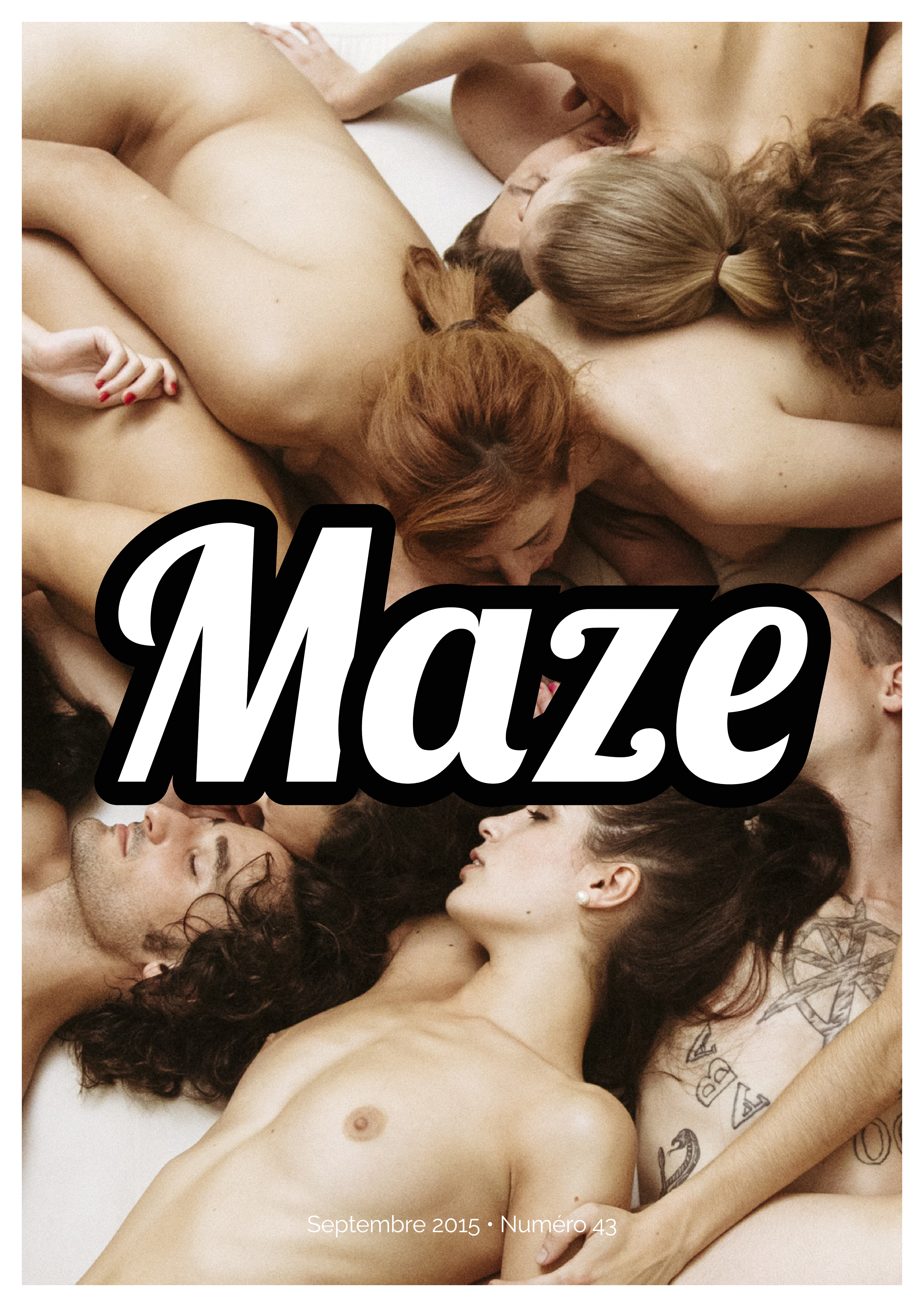


Maze

Septembre 2015 • Numéro 43

NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
BOÎTE AUX LETTRES NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW COURRIER@MAZE.FR NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW INSULTES, COMPLIMENTS, QUESTIONS, RÉACTIONS NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU CHANSONS, VIDÉOS, TEXTE ... NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW CARTES POSTALES, PHOTOS
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW L'ÉQUIPE VOUS RÉPOND DANS MAZE ! NOUVEAU NEW NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW

ÉDITO

L'été est passé et avec lui des dizaines de rencontres, de découvertes, de voyages et de mouvements de l'ensemble de la rédaction partout en France et dans le monde. En quatre années, nous avons créé un nouveau genre, installé durablement un média de qualité dans un paysage pourtant si moribond. Non seulement nous avons réussi à le faire perdurer mais également à le faire évoluer, à permettre son adaptation aux changements permanents de notre société.

Construisons ensemble votre magazine, retrouvons-nous et discutons de ce qu'il manque, de ce qu'il y a trop, des choses à faire et à ne plus faire. Nous sommes là pour vous, certes, mais surtout avec vous. Pour cela nous mettons en place dès ce mois un courrier des lecteurs, tellement chou.

En quatre années, les valeurs portées par Maze n'ont pas changé, la lutte contre les inégalités est l'une d'elle. Erika Lust nous a ce mois-ci ouvert les portes de son studio barcelonais pour échanger avec nous de la question de la pornographie et de l'articulation de ce genre cinématographique avec les problématiques d'égalité femmes-hommes. Il y a encore beaucoup de travail.

C'est aussi en cultivant une culture de la découverte que nous nous démarquons. Nous ne manquons pas à ce devoir en cette rentrée.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Julia Coutant

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire général
Benoît Michaëly

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Coordinatrice de la correction
Lisette Lourdin

Secrétaire du conseil de direction
Kevin Dufrêche

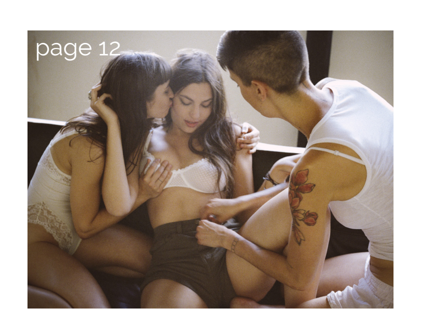
Rédaction en chef des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Emma Pellegrino, cinéma
Basile Imbert, littérature
Eloïse Prével, style
Enora Héreus, écrans
Louison Larbodie, art

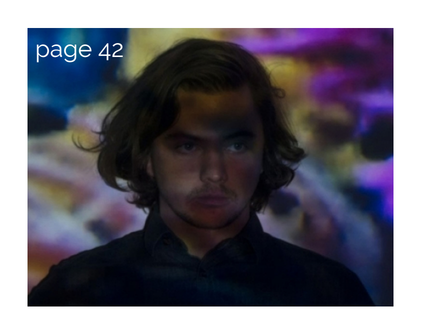
Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Emma Pellegrino
Emma Henning
Johanne Lautridou
Kevin Dufrêche
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

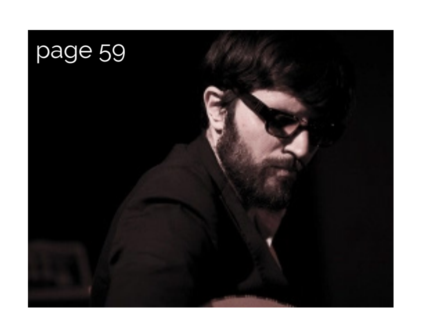
Rédaction
Adam Garner
Alénice Legoux
Alexandre Caretti
Alice Millot
Alison Roi
Anna Fournier
Anne-Flore Roulette
Antoine Delcours
Ariel Ponsot
Arthur Sautrel
Astrig Agopian
Basile Frigout
Basile Imbert
Cassandre Rose
Céline Jollivet
June de Witt
Charlotte Gaire
Claire Leys
Clara Boulay
Clément Wibaut
Constance Michaëly
Dearbhla O'Hanlon
Dorian le Sénéchal
Eloïse Bouré
Emily Lingat
Etienne Meignant
Fabien Randrianarisoa
Florine Morestin
François Leclinche
Hugo Lamare
Jason Stum
Jenifer Winter
Jérémy Trombetta
Julien Hardouin
Juliette Krawiec
Laura Figueiredo
Lauranne Wintersheim
Laure Chastant
Laurène Poirel
Lisha Pu
Loïc Pierrot
Ludovic Hadjeras
Margot Ladiray
Marie Beckrich
Marie Daoudal
Marie Larché
Marie Puzenat
Marine Roux
Marion Danzé
Maureen Guillevic
Melaine Meunier
Mélanie Soares
Maurane Tellier
Mickael Marino
Myriam Bernet
Nicolas Renaud
Nicolas Cury
Nicolas Fayeulle
Niels Enquebecq
Noa Coupey
Oksana Baudouin
Pablo Moreno
Philippe Husson
Quentin De Azevedo
Roxane Thébaud
Salomé Lahoche
Solène Lautridou
Thibaut Galis
Thomas Pesnel
Thomas Philippe
Tom Vander Borght
Victor Jayet Besnard
Victor Lepoutre
Yannis Moulay

Couverture : Lust Films XConfessions © Chio Lunaire at lunaire.es • ISSN : 2259-7867 • CPPAP : 0915W91947

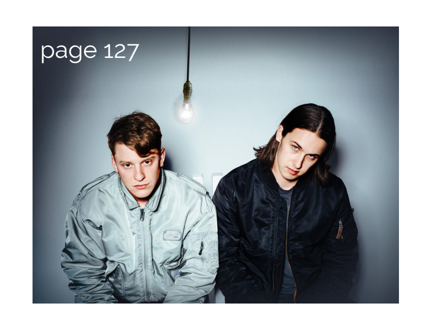
SOMMAIRE LABYRINTHIQUE


page 12


page 42


page 59


page 119


page 127

N°43

Maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 33 rue de Trottebec, 50100 Cherbourg-Octeville. Adresse de gestion : 6 rue de l'Hermine, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira-Maze et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira-Maze et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur mazemag.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Mise en page : Christelle Perrin, Niels Enquebecq, Baptiste Thevelein, Kevin Dufrêche, Solène Lautridou, Juliette Kazandjian, Benoît Michaëly, Lisette Lourdin.

Rencontre

Radio Elvis
un moment rock'n'roll

Radio Elvis est le trio de garçons (Pierre, Colin et Manu) à la musique planante et prenante avec, entremêlées des paroles de Pierre, qui a remporté le prix Félix-Leclerc 2015. C'est ce dernier que nous avons rencontré pendant les Francos, un peu avant leur concert.



Tu peux nous raconter un peu l'histoire du groupe ?

Ça a commencé tout seul, j'étais en guitare-voix à Paris, ça a duré deux trois ans, c'était une période de recherche pour moi. Après, Colin que je connais depuis un petit bout de temps, m'a rejoins il y a deux ans. Colin était en clavier-basse et boîte à rythme il ne faisait pas encore de batterie. Quelques mois plus tard, Manu est venu faire des prises basse. Et puis voilà, le projet lui a plu, moi je ne le connaissais pas mais Colin oui, on lui a proposé de rester dans le groupe.

Le nom du groupe, c'est un hommage ?

Pas du tout, c'est absurde, il n'y a aucune signification particulière, on trouvait juste que ça sonnait bien.

Tu peux nous expliquer pourquoi préférer la langue française ?

J'ai pas choisi, c'est naturel, j'écris en français, je parle français et pas forcément d'autres langues. On a tendance à écrire dans sa langue maternelle. Il y a aussi une volonté d'écriture : j'avais envie de mettre en musique et chanter mes textes. C'est pour ça que je chante en français. Ça n'a pas été une décision.

Quel est ton meilleur souvenir artistique ?

C'est compliqué... Quand on a enregistré le premier EP c'était super parce que on avait à peine les morceaux donc on a beaucoup créé de manière spontanée pendant deux trois jours. Colin s'est mis à la batterie, ça a donné Goliath, ce n'était pas prévu ! Moi j'étais en guitare-voix sur La Traversée, sans le clavier. Tout ça est venu un peu par hasard avec une énergie... ça

a donné quelque chose d'heureux. On se laissait libre de tout et ça donnait de belles choses. C'était la première fois que j'arrivais à me lâcher, que je ne me prenais pas trop la tête. Je n'avais pas trop le syndrome de la postérité : même si en studio ça va rester tout le temps, je m'en foutais un peu, j'étais juste content de voir que ces morceaux étaient là. C'était assez agréable. Le deuxième c'était notre concert en aftershow de Dominique A, c'était super cool, on la rencontré et lui et tous ses musiciens sont restés, on était très honorés.

Par rapport à La traversée et Moissons, qu'est ce qui a évolué ?

Déjà on joue vraiment à trois parce que Manu est arrivé à la fin du premier pour faire des prises basses, sur Goliath ou Le Continent, je sais même plus. Le premier EP annonçait ce qu'on allait devenir, c'était notre acte de naissance, notre pierre fondatrice. Entre les deux il y a eu deux ans, une centaine de dates, on a appris à jouer ensemble. On a aussi signé dans un label, un tourneur... Tout s'est débloqué, même dans la production ça se ressent, on est allés à Bruxelles, on a confié le mix à quelqu'un d'autre. Après dans l'écriture c'est sensiblement la même chose, c'est du Radio Elvis, c'est mon écriture. Par contre, c'est une composition de groupe. La face B c'est un guitare-voix et la face A c'est Pyramide. La production est plus aboutie, ça ressemble plus à ce qu'on montre sur scène.

Où puises-tu ton inspiration ?

Rien en particulier. Pour moi l'inspiration c'est plus une réminiscence, des connexions qui se font dans le cerveau, des souvenirs reviennent, des impressions... C'est plutôt comment la déclencher qui est intéressant : la lecture, voir un film, se promener, écouter de la musique, rester calme... Se mettre dans de bonnes dispositions, se nourrir intellectuellement pour digérer et recracher les choses à sa manière... C'est ce qui m'intéresse, la vie intérieure au fond de chacun de nous. Le plus dur c'est s'écouter et après faire un travail d'exigence, ne pas hésiter à ne pas garder même si ça vient de soit, qu'on s'aime etc...

Qu'est ce qui vous a poussé à devenir artiste Chantier des Francos ?

On a postulé parce que c'est un tremplin en terme de visibilité mais on ne savait pas que ce serait une quantité de travail, de remise en question, on l'a découvert plus tard pendant les sessions du Chantier. Ça s'est inscrit dans une période où on commençait à être identifié par les pros pendant les tremplins et le Chantier s'est donc inscrit dans cette optique. Il nous a permis d'aller plus loin et de nous faire connaître un peu plus et de travailler l'approche de la scène, moi ma voix... On ne prend pas tout ce qu'ils donnent car ils ont leur vision des choses et nous la notre mais on fait le tri et on en retire des choses. Ça a libéré pas mal de choses. On a complètement changé notre approche de la scène,. Par exemple j'étais complètement statique, je bougeais de manière très maladroite, on m'a bien conseillé pour me libérer et quand je suis revenu plusieurs mois plus tard, on m'a reconseillé parce que je bougeais de manière trop déconstruire et c'est une chose qui perturbait l'écoute. C'est avec eux qu'on a trouvé notre disposition scénique. Ça a vraiment fait évolué le groupe.

Comment se passe la vie à trois en tournée ?

La vie à quatre avec notre ingénieur son ! À six avec Julie et Patricia ! À sept avec notre manager !On frôle la dizaine, quinzaine de personnes sur notre projet, déjà que l'on avait beaucoup de discussion à trois, pour la moindre décision maintenant c'est quinze mails. C'est marrant, c'est cool, ça montre que les gens sont vraiment impliqués dans notre projet. Le projet nous appartient de moins en moins, c'est à la fois agréable et flippant. Le but c'est que nos chansons ne nous appartiennent plus pour appartenir au public, ce sera super quand ça arrivera. Donc on est quatre à vivre dans un petit camion, on part sur une tournée de dix sept jours, pas dix sept-dates. C'est pas toujours facile, tout le monde ne peut pas être de bonne humeur tout le temps mais on vit des choses qu'on avait envie de vivre donc on profite bien.

Allez, une question bonus : où vois tu le groupe dans dix ans ?

J'aimerai bien tourner États-Unis. Finalement, il y a peu d'artistes français qui arrivent vraiment à percer donc sans vraiment être un gros groupe international, on aimerait bien tourner sur les routes. Ils n'ont pas la même manière d'aborder la scène. On veut voir d'autres paysages, d'autres conditions techniques, ça nous plaît. C'est un peu le rêve américain. ■ **Julia Coutant**

Body Worlds Vital : L'exposition choc du docteur Von Hagens

Le concept

Exposer des corps et organes humains, des vrais, parfaitement conservés, pour servir un but scientifique et partager avec le grand public, tel est l'objectif de Body Worlds. Pour ce faire, le Dr Von Hagens utilise la technique de plastination des corps (qu'il a mise au point en 1977), qui consiste à remplacer les fluides corporels par du silicone et de la résine epoxy, avant de « fixer » le corps pour toujours à travers différents procédés chimiques. A priori, l'entreprise peut paraître morbide, effrayante, voire carrément répugnante... Et pourtant, les expositions Body Worlds ont déjà attiré plus de 40 millions de visiteurs à travers le monde depuis leur création.

Body Worlds Vital se divise en plusieurs salles, chacune consacrée à un domaine anatomique. Passée une légère appréhension à l'entrée, on est aussitôt happé par ce qui s'offre à nos yeux. La lumière est tamisée, l'ambiance feutrée et silencieuse ; les visiteurs baissent la voix, presque recueillis face à ces plastinats un peu impressionnants. On perçoit alors toute la dimension spirituelle de l'expo, dont son créateur souhaite qu'elle soit un lieu de « contemplation philosophique » et « d'illumination ». A moins de faire des études de médecine, les possibilités pour le public d'admirer l'anatomie humaine de manière aussi précise sont assez réduites... L'exposition s'axe d'ailleurs clairement sur la santé, adoptant un point de vue pédagogique et questionnant notre rapport au corps et à sa physicalité à travers des mises en scène marquantes, souvent poétiques et non dénuées d'humour.

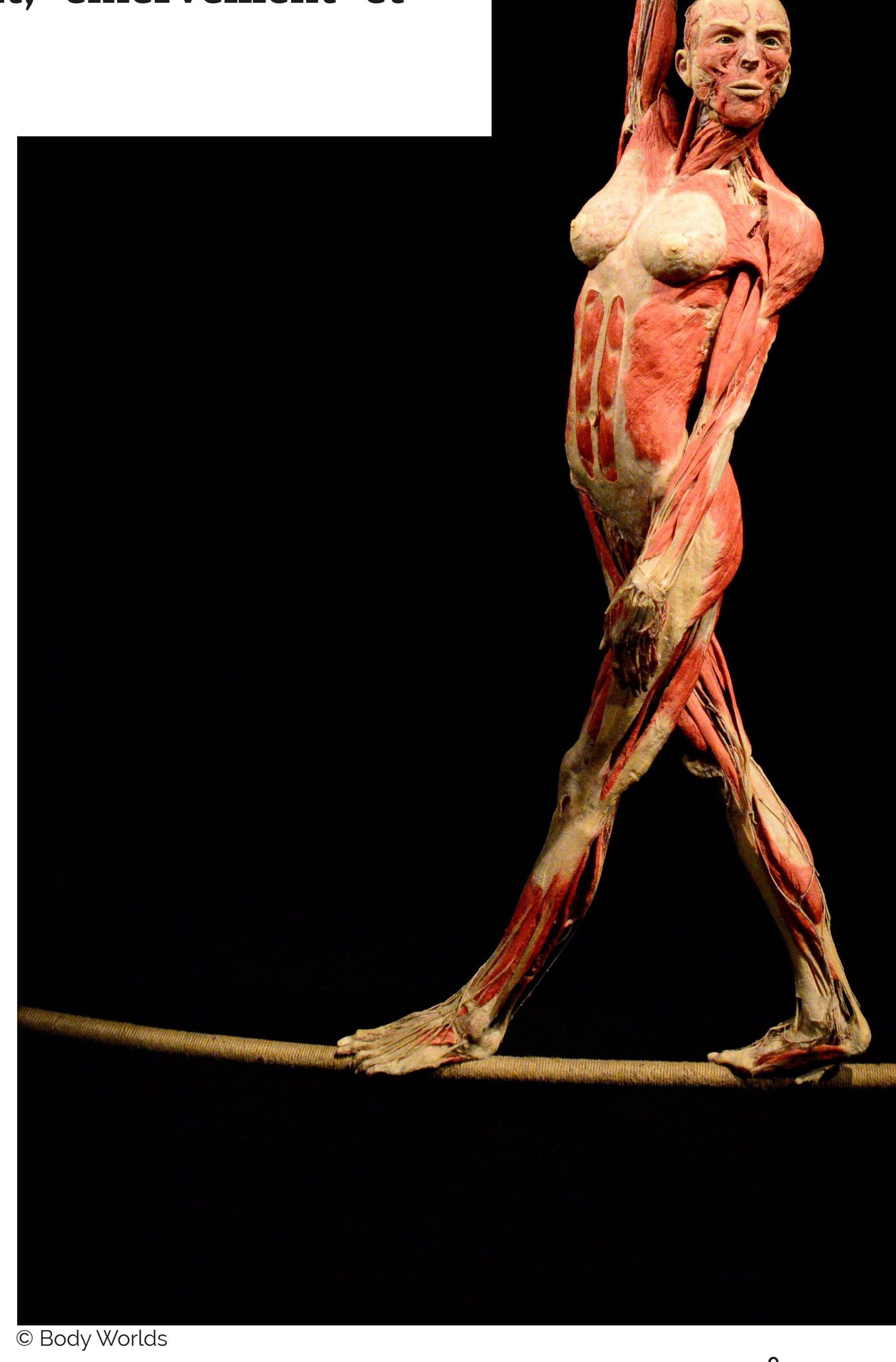
Entre sciences, art et business

Dans diverses interviews, Von Hagens se défend souvent d'être un artiste et revendique un statut « d'artisan anatomique »*. Il est cependant impossible de ne pas voir une dimension artistique à Body Worlds, d'autant plus au vu de la série photographique clairement provocatrice clôturant l'expo et mettant en scène l'étrange médecin parmi ses squelettes et plastinats. Rien d'étonnant à cela, si l'on considère que depuis toujours, art et anatomie sont très étroitement liés (le travail de grands artistes tel que Léonard de Vinci en sont des exemples probants).

En dépit de la fascination manifeste qu'elle exerce, Body Worlds soulève également toute une série de questions éthiques. Si tous les corps présentés proviennent de dons de personnes alertes et informées (qui se sont portées volontaires pour le programme et ont par ailleurs validé l'état final et la position de leurs plastinats), on ne peut oublier le côté sensationnaliste et l'aspect commercial indéniable de ces expositions et du procédé de plastination, certes brillant mais également lucratif. La paternité du brevet et des expositions rapportent notamment des milliards à Von Hagens et à ses collaborateurs, ce que leurs détracteurs ne manquent jamais de souligner. Le fait que les plastinats soient de « vraies personnes» (alors que l'anatomie pourrait être présentée au public à travers des modèles créés artificiellement) reste l'objet de tabou et de polémique face à des questions de respect, d'identité ou de dignité, et ce malgré les affirmations philanthropiques du Dr. Von Hagens. Pour le moment, aucun institut français ne s'est d'ailleurs risqué à accueillir son travail.

Malgré les débats inévitables qu'elle suscite, Body Worlds Vital reste néanmoins une exposition dont on ressort marqué, émerveillé face à notre propre anatomie et aux secrets intérieurs de la formidable machine humaine. ■ **Eloïse Bouré**

Jusqu'au 8 novembre 2015, au sein de l'hôpital historique du site Oud Sint Jan à Bruges, une exposition des plus déroutantes prend ses quartiers. Dernière en date de la fameuse série Korperwelten (Body Worlds en anglais) de l'anatomiste Gunther Von Hagens, Body Worlds Vital et ses corps plastinés intriguent, émerveillent et font polémique.



© Body Worlds

Vers une modernité traditionnelle

Au mois de juillet, la maison Saint Laurent annonçait son retour en Haute Couture. S'il a été clair que les créations proposées seront dédiées à une clientèle très select, rien n'est encore sûr quant à de possibles défilés. Encore une fois, la célèbre maison de couture est hors des conventions, et va à l'encontre de l'une de ses principales concurrentes : Chanel. La décision d'Hedi Slimane pourrait alors être une alternative pour ce secteur.

Lorsqu'en 2012 Hedi Slimane est nommé directeur de création chez Saint Laurent, il ne fait aucun doute que le créateur est sûrement le meilleur choix. En effet, à la fin des années 1990, le jeune Slimane est nommé par Pierre Bergé directeur artistique du prêt-à-porter homme d'Yves Saint Laurent. Lors des défilés de l'hiver 2001, il crée l'événement avec la silhouette rock et skinny de la collection « Black Tie ». Cette dernière deviendra sa marque de fabrique, et il la gardera chez Dior Homme, recréant ainsi l'identité de la maison.

Le créateur a su redéfinir la garde-robe de l'homme du XXIème siècle, comme Yves Saint Laurent l'avait fait pour la garde-robe de la femme de la fin du XXème siècle. Il s'impose comme un digne héritier de celui que l'on appelait « le petit prince de la haute couture », et son retour au sein de l'emblématique maison ne fait que confirmer son statut : Slimane a rendu son ADN non-conventionnel à la marque. De plus, il a très rapidement travaillé à la réouverture des ateliers de Haute Couture,



D.R.

«Karl Lagerfeld a compris avant bon nombre de gens les difficultés et le danger pour la Haute Couture que représenterait la perte des métiers d'art et cherche à conserver le savoir-faire à la française.»

alors fermés depuis la retraite du fondateur.
C'est ainsi que le couturier a permis la rénovation de l'original Hôtel Sénecterre, dans le quartier Saint Germain. Ce dernier a récemment accueilli les ateliers Flou et Tailleurs, garants de la pérennité du savoir-faire de la maison.

Car c'est bien la pérennité de savoirs-faire, et même la survie d'un patrimoine qui sont en jeu. Si la Haute Couture semble hermétique, hors du temps, elle est, elle aussi, touchée par les nombreux changements économiques qui se sont effectués dans la seconde moitié du XXème siècle.
En effet, si dans les années 1950 la France comptait des milliers de tailleurs et autres ateliers de métiers d'art, de nos jours ils ne seraient plus qu'une centaine selon la Fédération nationale des Maîtres-Tailleurs de France. Pourquoi une réduction si impressionnante ? Ces ateliers dont les savoirs demandent un long apprentissage se retrouvent souvent sans succession. Et puis, avec l'avènement du prêt-à-porter (d'ailleurs lancé par Yves Saint Laurent !), le rapport au vêtement a radicalement changé. La productivité primant sur la créativité, les couturiers font moins appel à des créations, qui demandent du temps et de la patience, qu'à des produits consommables.
Karl Lagerfeld a compris avant bon nombre de gens les difficultés et le danger pour la Haute Couture que représenterait la perte de ces métiers. Dès les années 1980, Chanel décide de racheter les ateliers sans repreneurs et de les regrouper dans une filiale nommée plus tard Paraffection. Le Kaiser cherche alors à conserver le savoir-faire à la française tant réputé, et sauve les ateliers ayant travaillé avec la maison depuis ses débuts. Ainsi la première entreprise artisanale à appartenir aux ateliers Paraffection est le parurier Desrues, fondé dans les années 1920. Suivront les broderies Lesage, le plumassier et fleuriste Lemarier, le bottier Massaro, ou encore plus récemment l'atelier Lognon, travaillant sur les plissés. En 2003, Lagerfeld lance le défilé des Métiers d'Art qui devient rapidement une institution. Et depuis quelques temps les ateliers sont regroupés, cette fois-ci physiquement, en banlieue. Ce fut le cas notamment pour trois d'entre eux, réunis dans l'ancienne manufacture d'allumette d'Aubervilliers.

Cependant comme l'explique Bruno Kapferer, président de la filiale Paraffection, dans une interview donnée récemment au Parisien, la maison n'est pas « un mécène » et souhaite que ces ateliers restent autonomes en travaillant avec d'autres maisons. Il n'est pas question d'investir à perte.
Mais est-il possible de parler d'une réelle autonomie pour ces ateliers ?
Dans le documentaire Le temps suspendu de Julie Bernard diffusé cet été sur Paris Première, de nombreuses ouvrières témoignent de la surcharge des plannings, ce qui est vu d'ailleurs comme une modernisation nécessaire pour Pavlovsky.
Nombre d'artisans ont hésité aussi à se regrouper sous la coupe de Chanel. Une ancienne ouvrière de Massaro se souvient du bottier disant qu'il valait mieux « un petit chez soi qu'un grand chez les autres ». Certains, d'ailleurs, résistent encore, à l'image du plumassier Bruno Legeron dans l'historique rue des Petits Champs.
Seulement les enjeux économiques, et de la conservation d'un savoir faire, d'un patrimoine, et d'une maison restent trop présents, et ces artisans de la mode finissent par céder.

L'idée d'Hedi Slimane de revenir à une couture plus sélective et moins régie par le prêt-à-porter serait contraire alors, en quelque sorte, à l'idée de Karl Lagerfeld, opposant créateur et communiquant. Elle permettrait aussi de revenir à une couture plus libérée des contraintes de temps et donc plus créative. Cela pourrait être un retour vers un modèle plus ancien où art et artisanat ne faisaient qu'un. ■ **Alison Roi**



Erika Lust sur le tournage d'un court-métrage. Lust Films XConfessions © Chio Lunaire at lunaire.es

Entretien avec Erika Lust

La réalisatrice suédoise de films érotiques indépendants s'est imposée dans un univers jadis reservé aux grosses majors américaines. Révolutionnant l'image et l'objet même de la pornographie, trop souvent réduite à un défouloir masturbatoire pour les hommes, Erika Lust a construit son travail en opposition à ces clichés qui décrédibilisent le genre. Avec Erika Lust, la pornographie est féministe. *Rencontre.*



Lust Films XConfessions © Chio Lunaire at lunaire.es



Lust Films XConfessions © Chio Lunaire at lunaire.es



Quel a été l'élément déclencheur qui vous a fait accéder au monde de la pornographie ?

Je suis accroc aux films et j'aime le cinéma ! Quand j'ai vu du porno pour la première fois, je fus bien évidemment déçue ! Même si j'ai trouvé ça excitant à un certain niveau, je ne comprenais pas pourquoi un film «explicite» ne pouvait pas être plus cinématographique et plus beau que ce que je voyais. Le sexe, c'est beau et amusant ! Il n'y a pas de règles qui disent que les films explicites doivent être faits avec une mauvaise lumière, de mauvais dialogues, aucune narration ni aucune attention aux détails... Je sentais que je pouvais faire quelque chose de bien mieux que cela ! J'ai déménagé de Suède pour m'installer à Barcelone en 2004 pour étudier le cinéma et j'ai réalisé *The Good Girl* qui était un porno avec un livreur de pizza mais fait de manière un peu différente. Je l'ai mis en ligne et dans un laps de temps très court, il a obtenu plus de deux millions de vues ! J'étais ravie de voir que d'autres personnes avaient aimé ce que j'avais fait et cela m'a motivée à continuer à créer du cinéma adulte.

« la pornographie est l'éducation sexuelle du XXIe siècle. »

Comment avez-vous découvert la pornographie, quel a été votre premier contact avec des images porno ?

En fait, c'était à une soirée pyjama au début de l'adolescence. Nous avions volé une cassette VHS dans l'armoire du père d'une amie. Nous étions vraiment très excitées de la mettre dans le magnétoscope avant que les images ne commencent. La cassette a été rapidement retirée et rangée à sa place. J'ai réessayé quelques années plus tard avec mon copain à l'université, j'avais dix-sept ans, l'expérience a été un peu plus excitante mais ce fut aussi une déception, comme la première fois ! J'étais vraiment déçue car je n'aimais pas particulièrement ce que je voyais, mais ça a permis de m'éveiller un

peu. J'ai pensé : pourquoi n'y aurait-il pas de films pour adultes que je pourrais aimer à la fois esthétiquement et sexuellement ?

En quoi le porno féministe diffère-t-il du porno « traditionnel » ? Peut-on dire que ce genre de pornographie est pensée comme reservée aux hommes ?

La pornographie féministe apporte un point de vue nouveau et frais ! Saviez-vous qu'environ 99% des réalisateurs de films érotiques sont des hommes ? Et qu'une vaste majorité de ces hommes filment des images de qualité médiocre, avec aucune narration, des arguments ridicules et une image de la femme fausse et blessante. Le manque de diversité m'ennuie à mourir. Je suis fatiguée du porno athlétique, gynécologique, poussif. Être une réalisatrice de films pornographiques indépendante est un manifeste féministe dans cette industrie ! Nous devons innover, apporter quelque chose de nouveau, un point de vue différent. Dans mes films, je veux plus de cunnilingus, plus d'intimité, plus d'intimité, plus de corps enchevêtrés, plus de baisers, plus de plaisir pour l'homme ET la femme, plus d'amour... Oubliez les images purement gynécologiques avec de mauvaises esthétiques et dites bonjour à de l'érotisme de qualité et de diversité !

Dans une conférence TEDx à Vienne l'année dernière, vous avez dit que la pornographie était la nouvelle éducation sexuelle pour les enfants et les adolescents, est-ce un motto que vous avez toujours en tête quand vous réalisez des films pornographiques ?

Bien évidemment je pense aux spectateurs, et il ne s'agit pas uniquement d'adolescents, mais également de plus jeunes et de plus vieux ! Qu'on le veuille ou non, la pornographie est l'éducation sexuelle du XXIe siècle. La plupart des adolescents découvrent le sexe en regardant du porno, même avant qu'ils aient leur premier rapport. Les garçons se construisent un « idéal » de la femme facile dont le seul but dans la vie est de plaire aux hommes, pendant les filles pensent que pratiquer un sexe qui ne soit ni amusant ni plaisant pour elles est normal et fait partie de la vie. Cela ne l'est pas et c'est pour cela qu'il est temps que le porno change.

Le livre qui a réellement influencé ma vision de l'érotisme est Hardcore, de Linda Williams, c'est absolument fantastique, vous devriez le lire ! L'auteure démontre à quel point la pornographie n'est pas que de l'art, mais



aussi un discours social réel à propos de la sexualité, et de la manière dont le porno influence la perception que nous avons de celle-ci. Pour moi il est super important de garder cela en tête. Les films pour adultes ont été vus trop longtemps comme une culture underground et subversive, les gens l'ont accepté comme un défouloir de la domination masculine et de l'humiliation des femmes. Cette vision sexiste des relations entre femmes et hommes existe déjà dans la société, mais elle a atteint son climax avec la pornographie. Si la société réalise à quel point les inégalités de genre sont douloureuses, pourquoi ne pas appliquer ces changements au monde de la pornographie ? Tout particulièrement quand on sait à quel point ils influencent la perception de la relation la plus intime possible entre deux personnes.

En bref, quand vous avez le pouvoir d'influencer des choses aussi importantes comme la manière dont on perçoit la sexualité, vous devriez prendre vos responsabilités pour le faire. Ce n'est pas seulement ma vision, c'est une valeur au cœur de mes productions.

X-Confessions est votre dernier projet. Avec celui-ci, vous donnez l'opportunité à tout le monde de donner ses idées, de se confesser au sujet de quelque chose qu'ils imaginent, qu'ils veulent, qu'ils ont fait, puis une fois par mois vous sélectionnez une ou deux de ces idées et vous les transformez en un court-métrage. Pensez-vous que cette interaction est la clef d'un nouveau genre ?

Absolument ! A chaque fois que je lis une nouvelle confession, je suis impressionnée par la créativité sexuelle de chacun.e des contributeurs.trices ! C'est tellement inspirant, tellement amusant de voir ce avec quoi ils se présentent. Je pense qu'en laissant tout le monde partager ses fantaisies personnelles, on rapproche l'érotisme du public et des désirs réels, en promouvant la diversité réelle. Des gens du monde entier partagent les choses qui les émoustillent... N'est-ce pas excitant ? Par exemple, l'un des dernier films que j'ai réalisé, a été inspiré par un contributeur français : La Reine des Culottes, qui raconte l'histoire d'une femme qui laisse délibérément tomber sa lingerie fraîchement lavée depuis son balcon jusque sur son voisin assis dans son jardin. Intrigué par cette invitation, il décide d'aller lui rendre ce qu'elle



a perdu… J'adore cette histoire, elle a tellement de charme et tellement de tension sexuelle en même temps ! Un vrai jeu de séduction que seuls vous les français.es maîtrisent avec classe.

Votre société Lust Films s'est établie à Barcelone, est-ce le lieu de l'émergence d'un nouveau porno ?

Je suis tombée amoureuse de Barcelone quand j'étais étudiante, je venais de Suède tous les étés pour perfectionner mon espagnol. Quand j'ai rencontré mon partenaire Pablo nous avons décidé que nous ne voudrions jamais quitter cette magnifique ville ! C'est un endroit vraiment drôle, avec une vibration internationale intégrée dans une culture catalane que j'adore. En marchant dans les rues, vous trouverez des musiciens jouant de la guitare, des personnes s'embrassant, d'autres flirtant sur la place… La sensualité est partout où vous allez ! Tout le monde est tellement ouvert, ce qui est vraiment rafraîchissant et inspirant pour le travail. Mais il y a bien évidemment beaucoup d'autres réalisateurs et réalisatrices qui ne vivent pas ici, pour ne citer que Jennifer Lyon Bell, Vex Ashley, Tristan Taormino et Ovidie, qui sont toutes et tous d'immenses créateurs dotés d'une imagination hors-norme, produisant de l'érotisme de haute qualité.

La pornographie gratuite est-elle morte ? Un géant du porno en ligne vient récemment de lancer une version payante, l'innovation se trouve dans un modèle payant ?

J'espère vraiment que oui ! Je crois que la pornographie gratuite a entraîné un nivellement par le bas des standards dans l'industrie. Regardez comme des images érotiques étaient magnifiques dans les années soixante-dix ! Linda Lovelace dans Deep Throat, se faisant plaisir toute seule sur la table de sa cuisine… C'était le temps où les producteurs investissaient dans la qualité et l'intelligence des films. L'âge d'or du porno dans les années soixante-dix provenait d'une rebellion contre les lois anti-obscénités et les opinions conservatives à l'époque. Quand on a commencé à montrer du sexe de manière crue, c'était dans le cadre de la libération sexuelle, qui a joué un rôle clef, mais aussi avec un grand travail sur la narration, la qualité de la production et le plaisir féminin. C'était artistique et fun ! Quand les vidéos ont remplacé les films dans les années 1980 comme le canal de diffusion principal de la pornographie, la qualité de la production et les standards ont vite décliné. N'importe qui avec un caméscope et une chambre dans un motel pouvait tourner

un porno ! Pour un film adulte qui sort du carcan cheap et/ou amateur, il faut payer le prix, je vous le promets, vous n'allez pas le regretter.

Vous avez des idées de ce que pourraient être vos futurs projets ?

Beaucoup de choses excitantes me sont arrivées au cours des dernières années, et cela n'aurait pas été possible sans ma merveilleuse équipe. Je prends beaucoup de plaisir avec XConfessions et j'espère pouvoir continuer ce projet aussi longtemps que possible ! Cependant, je réfléchis à de nouveaux challenges en tant que réalisatrice. L'un d'entre-eux pourrait être de réaliser un long-métrage. Mon travail me donne tellement d'inspiration et j'aimerai juste emmener tout cela vers quelque chose de nouveau. Gardez donc les yeux ouverts, vous n'avez encore rien vu de moi pour le moment...

Pourquoi le porno est-il tabou ?

Il l'est vraiment, non ? Ce n'est pas vraiment surprenant si on regarde toutes les choses négatives avec lesquelles il a été associé. Et non sans raison, regardez l'industrie traditionnelle ! Comme je l'ai dit plus tôt, la pornographie est devenue le lieu caché de la diffusion des désirs de domination des hommes sur les femmes. Le genre représente la société sexiste dans laquelle nous avons vécu pendant très longtemps à un niveau différent, et les gens ne veulent pas se confronter à cette réalité, ils préfèrent garder ça comme un petit secret. C'est en partie la raison pour laquelle je préfère parler de mon travail comme de l'indie-érotique, car je n'aime pas être associée à cette vision du film pour adulte. Mais c'est aussi pour cela que nous devons changer le porno ! Les films pour adultes ne sont pas le problème, ils font partie d'une industrie ou le problème existe tout autant qu'ailleurs dans notre société. Les médias jouent un rôle extrêmement important pour casser les tabous et mettre le sujet dehors pour en discuter. Plus on en parlera, plus on pourra comprendre quel est le vrai problème et ce qu'on peut faire pour le régler. Parlons de sexe, baby !

Un récent article publié dans le journal Libération explique que la pornographie féministe n'existe pas car ce genre doit être transgressif et sexiste, qu'en pensez-vous ? Que pourriez-vous répondre à cela ?

J'ai répondu à quelques questions lors d'une interview avec la journaliste Agnès Giard qui a écrit cet article, et comme je l'ai dit auparavant, je suis d'accord avec le fait que le sexisme n'est pas présent seulement dans l'industrie de la pornographie mais aussi dans l'ensemble de la société. Je respecte également le fait que mes films ne soient pas du goût de tout le monde ! Certains hommes préfèrent mes films, certaines femmes préfèrent d'autres films. Nous sommes toutes et tous différents, chacun d'entre nous est séduit par différentes choses. Les réactions que j'obtiens après mes films montrent cependant que le porno féministe fait plaisir aux gens qui ont attendu des années pour cette nouvelle approche ! J'ai mes obsessions, mon esthétique personnelle et mes standards quand je réalise mes films, mais j'aime aussi dépeindre des choses opposées, comme un couple faisant l'amour dans la cuisine avant que les invités n'arrivent pour un moment de BDSM (Bondage et Discipline, Domination et Soumission, Sadomasochisme, NDLR). Pour moi il est important de montrer que les femmes peuvent se faire plaisir tout autant que les hommes. Dire que le porno doit être sexiste et humiliant pour exciter rend l'acte sexuel malveillant, une chose dont il faut avoir honte et qu'on veut cacher, soit un conflit inconfortable entre valeurs et sexualité. À mon sens, le sexe, ce n'est pas ça ! Il est temps que le plaisir sorte de sa cachette ! Soyez fier.ière et heureux.se de votre sexualité ! Soyez sexe-positif !

Baptiste Thevelein

Photographies : Chio Lunaire at lunaire.es



Lust Films XConfessions © Chio Lunaire at lunaire.es



Lust Films XConfessions © Chio Lunaire at lunaire.es



Lust Films XConfessions © Chio Lunaire at lunaire.es

En Syrie l'histoire est détruite à la dynamite

Deux mille ans d'histoire réduits à un nuage de poussière : l'image interpelle, révolte et suscite la colère face à la disparition de plus en plus répétée de pans entiers de l'histoire de notre humanité. Elle interroge aussi sur notre capacité à faire face à cette destruction d'un héritage laissé aux mains d'une organisation qui projette de l'anéantir dans sa totalité.


D.R.

Palmyre, en Syrie. Une oasis située loin de la capitale du pays, un endroit auquel le poids de l'histoire a conféré une beauté antique qui impose le respect. Palmyre est mondialement connue dans le domaine de l'archéologie de par ses ruines, symbole entre autres de la puissance gréco-romaine dans la région il y a deux millénaires façonnée par l'influence perse. Vaste sanctuaire, la cité a fait déplacer au cours des dernières décennies des centaines d'érudits internationaux, qui participaient aux fouilles autour d'un homme dévoué à cette « perle du désert », Khaled al-Assaad.

Depuis trois mois, la cité antique est aux mains de Daesh, organisation qui poursuit son expansion en Syrie et a vu dans cette ville un point stratégique de par sa situation au centre du pays. Désormais la cité disparaît lentement mais sûrement, suivant un méthodique programme de

destruction mis en place par l'organisation. Une à une, les pièces sont dynamitées, leur mise en scène est bien pensée et arrive à susciter l'émoi dans le monde entier. L'indignation face à la destruction d'un héritage reconnu internationalement ; mais surtout la passivité face à une organisation qui détruit toute notion d'humanité. La communauté internationale semble impuissante, à l'image de l'UNESCO, qui publie chaque semaine un nouveau communiqué pour « condamner », « déplorer » ou « manifester sa profonde consternation » suite à la destruction de biens culturels sur place, sans avoir la moindre influence contre ce processus qui semble inarrêtable.

En effet, Daesh pille, tue et détruit à mesure qu'il avance. Avant Palmyre, les sites de Mossoul, de Racca ou de Nimroud avaient été réduits à néant. L'organisation s'est en effet donné comme macabre objectif de faire disparaître tout ce qui date d'avant l'islam. A Palmyre, après le temple de Baalshamin, c'est le temple de Bel (ou Baal) qui fut dynamité à son tour. Les dernières explosions en date, confirmées par les images satellites, notent la disparition des tours funéraires les mieux conservées du sanctuaire.

Au-delà de ces vieilles pierres, Daesh détruit toute une culture, un patrimoine intellectuel ancré dans ce territoire syrien, qui accueillait il y a cinq millénaires l'un des plus anciens peuples antiques. A l'image de la décapitation de Khaled al-Assaad, chercheur respecté et dévoué au sanctuaire de Palmyre, l'organisation frappe avant tout l'universalisme et les valeurs dans lesquelles l'humanité était censée se reconnaître. La culture, au sens noble du terme, se retrouve anéantie à travers la disparition de cet héritage qui était devenu commun. Et c'est justement dans ce déni de la culture que vient se construire l'idéologie de l'organisation islamique, atteignant un niveau d'inhumanité qui rappelle à l'histoire ses heures les plus sombres.■**Thomas Philippe**

Démission d'Alexis Tsipras : la stratégie grecque ?

Après sept mois à la tête du gouvernement, Alexis Tsipras, figure du parti politique Syriza et Premier ministre grec, démissionne le 20 août. Cette annonce intervient au moment même où l'Europe, après de multiples discussions, accepte de nouveau le déblocage d'une aide financière pour le pays.

Avec près de 36% des suffrages exprimés, Tsipras apparaissait comme la solution pour faire face à l'austérité européenne. Le Premier ministre se voyait donc avancer lentement, slalomant entre application de mesures favorables à la population grecque et directives satisfaisant ses créanciers. A cela il faut ajouter les mécontentements grandissants de l'aile gauche du parti qui considère qu'Alexis Tsipras ne tient pas ses engagements et se prosterne devant l'Europe. A tel point que le Premier ministre perd sa majorité, après l'adoption du nouveau plan d'aide à la Grèce.
Une tâche contraignante donc, qui explique cette démission, mais qui dévoile aussi une stratégie grecque ; celle de déclencher des élections législatives anticipées afin d'évincer les frondeurs au sein de Syriza et apparaître de nouveau légitime.

Les grecs sont donc appelés à voter le 20 septembre prochain. Pour l'heure, un gouvernement de transition est mis en place. Selon un sondage publié le 28 août dans le quotidien de centre gauche Efimerida Ton Syntakton (« Le journal des rédacteurs »), le parti d'Alexis Tsipras serait en tête.■**Roxane Thébaud**

Les sourcils de Cara Delevign



DR

Il y a trois ans, le British Fashion Council, une organisation qui a pour but de promouvoir la mode, avait élu Cara Delevigne comme mannequin de l'année. Bien qu'elle fût déjà remarquée sur les podiums auparavant, c'est avec ce titre qu'elle entra dans la ligue des top modèles.

Depuis, son nom est sur toutes les lèvres et le public reste fasciné par sa personnalité. Même Karl Lagerfeld est tombé sous le charme ; la preuve se fait par plusieurs campagnes et défilés où le Kaiser et la top ont travaillé ensemble.

En quelques années seulement, Cara est devenue un mythe, un statut qui est rare, même parmi les mannequins les mieux payés du monde. En effet, la dernière à avoir suscité autant de fascination n'est personne d'autre que la fabuleuse Kate Moss, qui est d'ailleurs considérée comme un mythe elle-même, figurant dans les Nouvelles Mythologies de Jérôme Garcin. Il est donc peu étonnant que certains parlaient de Cara en tant que nouvelle Kate. Il n'y a pas de doute : les deux tops ont une certaine ressemblance, c'est un fait que la marque Mango intègre dans sa nouvelle campagne de publicité. Que les deux s'entendent bien loin des plateaux tombe bien, car cela ne fait qu'augmenter le mythe.

Mais qu'est-ce qui distingue Cara des autres mannequins du moment?

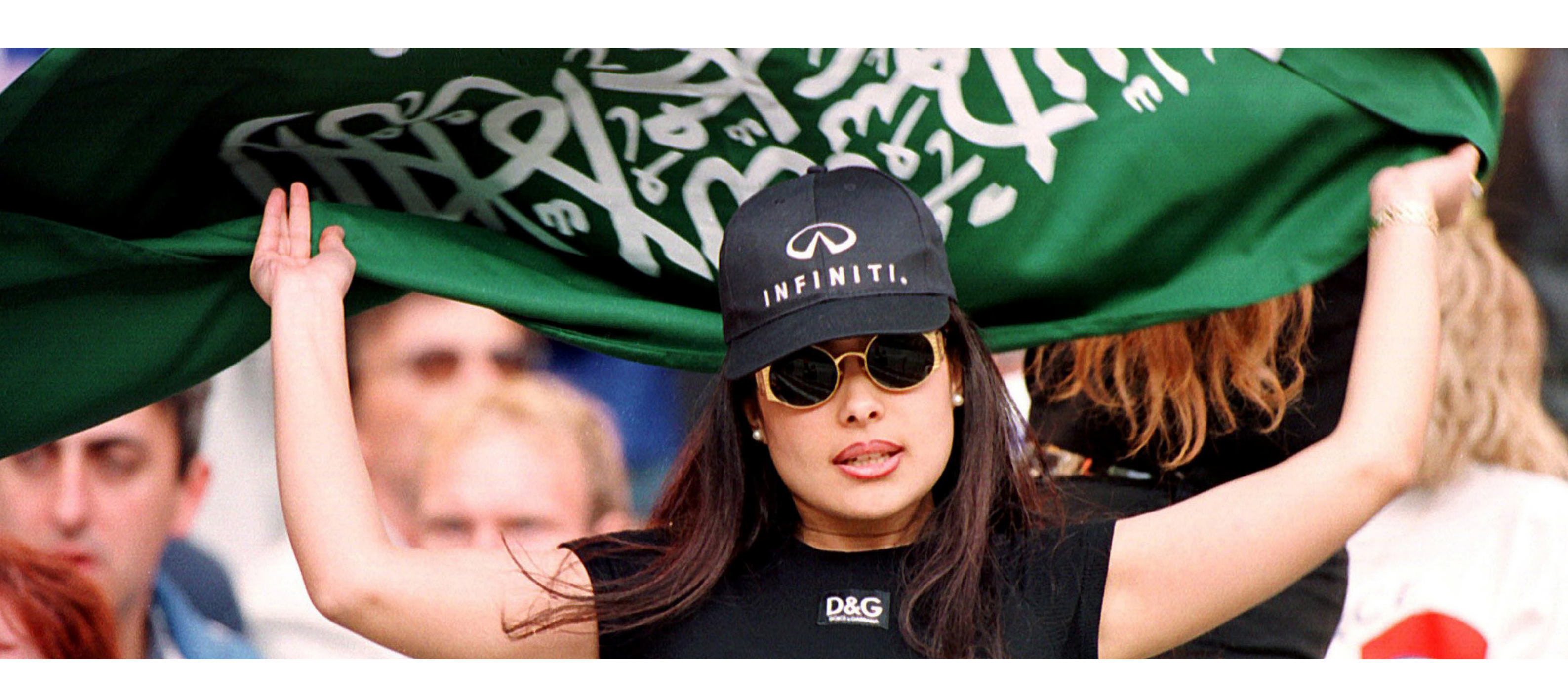
Certes, elles sont toutes gâtées par la nature, avec leurs physiques remarquables. Le petit plus de Cara, c'est l'autodérision qu'elle affiche sur les réseaux sociaux. Mais ce n'est pas l'humour tout seul qui fait une icône. Cindy Crawford avait le grain de beauté qui la rendait célèbre, Naomi Campbell était enviée pour ses jambes et son allure, Elle Macpherson était surnommée "The Body", grâce à sa plastique parfaite. La marque de fabrique de Cara, ce sont ses sourcils. Et depuis que Cara orne les couvertures des magazines ainsi que les affiches des grandes marques, les sourcils épais sont devenus une tendance beauté. Récemment, Vogue France a même consacré un article à l'entretien des sourcils afin d'obtenir une forme droite et structurée. Tout comme Cara, quoi.

Selon Harper's Bazar, les sourcils sont le trait le plus important du visage, même plus important que les yeux. Et si on croit Marie Claire, ils révèlent en outre le caractère d'une personne. Les sourcils de Cara Delevigne seraient donc un symbole de confiance et d'assurance - normal qu'ils sont très convoités.

En plus d'être une tendance beauté, le goût pour les sourcils épais paraît comme un indice caractérisant notre société aujourd'hui. La quête du corps parfait est de plus en plus mise en question. En revanche, c'est une image corporelle positive et la réconciliation avec son corps qui sont en vogue. Au lieu d'épiler ses sourcils afin d'obtenir une forme standardisée, Cara respecte leur forme naturelle et ne fait que les perfectionner. Et avec ceci, elle montre qu'il n'est pas nécessaire de correspondre à un certain schéma pour être canon. Ce qui compte le plus, c'est savoir se mettre en scène.

Et bien que Cara soit une femme à beauté exceptionnelle, elle reste approchable et garde l'air sympathique. En plus d'être une top, c'est aussi une fille avec qui on aimerait bien être ami - et passer le temps en faisant des grimaces sur Instagram. ■ **Jenifer Winter**

Cachez ces femmes que je ne saurai voir



Le 22 août dernier, les femmes saoudiennes ont pu, pour la première fois, s'enregistrer afin de pouvoir voter aux élections municipales. Elles peuvent également se porter candidates pour ces élections qui auront lieu en décembre prochain. Les ONG soulignent une avancée mais beaucoup reste à faire. Alors séisme dans la péninsule arabique ou coup d'épée dans l'eau ? Retour sur la condition des femmes en Arabie Saoudite.

Un combat silencieux

L'Arabie Saoudite est un royaume musulman ultra-conservateur divisé en 13 provinces que dirigent 13 émirs. Le système de succession est adelphique (le pouvoir est transmis de (demi-) frère en (demi-)frère et la dynastie saoudienne est composée de plusieurs milliers de personnes. Dans ce pays qui a fait fortune grâce au pétrole, c'est le wahhabisme, islam rigoriste qui est religion d'Etat. La charia est appliquée, et les coupeurs de tête sont des fonctionnaires. Les oulémas (responsables religieux) et les rois sont les preneurs de décision. Dans un espace si éloignée des mœurs occidentales et qui reste opaque pour le reste du monde, les femmes sont présentes mais réduites au silence. Qu'elles soient saoudiennes ou immigrées, en Arabie Saoudite, les femmes ne sont considérées qu'à travers les trois rôles qu'elles doivent accomplir dans leur vie : en tant que sœur, qu'épouse ou mère.

Les interdictions sont nombreuses pour les femmes : elles ne peuvent sortir seules,

conduire, travailler sans autorisation, sortir sans être couvertes de la tête aux pieds… Le sexisme et la misogynie sont institués et traditionnels. Etre une femme en Arabie Saoudite, c'est se questionner en permanence sur ce que l'on a le droit de faire ou non, c'est exister tout en étant invisible.

Cependant, des avancées il y en eu, notamment grâce à certains rois. Le roi Fayçal et sa femme Iffat Al-Thunayan ont œuvré pour l'éducation des femmes, en créant notamment la première école féminine. Le roi Abdallah avait autorisé deux saoudiennes à participer aux Jeux Olympiques de Londres dans des conditions très strictes, et après la sortie du film « Wadjda » il a autorisé la pratique du vélo, dans un cadre très spécifique encore une fois. C'est également le roi Abdallah qui avait en 2011 proposé que les femmes puissent participer aux élections municipales.

La femme évolue au sein de deux échelles différentes : l'échelle étatique et l'échelle familiale. Et c'est au sein de la famille que le combat peut commencer. Des mouvements féministes existent comme « Women2drive » dont les membres mènent régulièrement des actions pour obtenir le droit de conduire. Mais les amendes et peines de prisons dissuadent beaucoup de femmes de prendre part à la lutte. Alors c'est au sein de leur foyer, sur le long-terme que les femmes tentent d'agir, en commençant par convaincre leur époux. Cependant, ces derniers sont aussi condamnés s'ils soutiennent leurs femmes dans un combat féministe.

L'Occident semble peu regardant quant à ce qui est du droit des femmes et des libertés en Arabie Saoudite. Les intérêts économiques et politiques priment. On peut toutefois souligner l'audace de Michelle Obama, première dame des Etats-Unis, qui était apparue sans voile en janvier 2015 lors des obsèques du roi Abdallah. Un geste symbolique.

Si plus de la moitié des étudiants à l'université sont aujourd'hui des femmes (selon le CNRS), ces dernières ne représentent qu'une infime partie de la population active et doivent travailler dans des cadres exclusivement féminins. Elles ne peuvent et ne doivent entrer en contact avec aucun homme qui n'est pas de leur famille. La parole d'un homme équivaut à la parole de deux femmes. Le deuxième sexe est considéré comme inférieur et mineur.

La possibilité pour les femmes de se porter candidates aux élections municipales et de voter semble être une avancée majeure. Elle permettrait aux femmes de s'affirmer en tant que citoyenne et d'avoir un rôle politique qui irait au-delà du domaine de la famille, considéré comme « féminin ». Sans surprise, les conservateurs ont mal réagi et ont lancé des campagnes expliquant à quel point il est dangereux de laisser les femmes prendre part à la vie politique. On peut alors se demander combien de femmes oseront ou pourront s'inscrire sur les listes. Cette décision est insuffisante car le manque d'information et la pression sociale empêcheront sans doute une vague de candidatures. Une avancée qui reste donc relative, et beaucoup de travail reste à faire. ■ **Astrid Agopian**

« Etre une femme en Arabie Saoudite, c'est se questionner en permanence sur ce que l'on a le droit de faire ou non, c'est exister tout en étant invisible. »

Rencontre

À la découverte de Baptiste W. Hamon

Baptiste W. Hamon c'est de la folk-country mélancolique à la langue de molière, sans être jamais bien loin du rêve américain. Si la poésie de cet artiste du Chantier des Francos nous a frappé sur scène, lors de notre rencontre, sa gentille et son naturel encore plus.

Tu peux nous parler un peu de ton dernier EP ?

Alors c'est un EP avec des chansons issues d'un enregistrement qu'on a fait il y a trois mois aux États-Unis, il va y avoir un album complet qui va bientôt sortir donc là c'est juste des petites chansons issues de l'album pour teaser un peu. C'était une expérience de fou parce que j'ai enregistré à Nashville au Tennessee après avoir joué dans un gros festival de musique indé au Texas, The South By South-West. C'était un rêve incroyable parce que j'ai enregistré avec des musiciens qui avaient bossé sur pleins de disques que je considère comme cultes. C'était une chouette expérience.

Quelle est la principale différence selon toi entre travailler aux USA et en France pour la musique ?

Il y a pas mal de différences… J'ai pas trop d'expérience en France, j'ai plutôt souhaité enregistrer aux Etats-Unis parce que je revendique une touche folk americana un peu countrisante dans mes chansons. C'est immédiatement naturel pour une grande partie des musiciens américains qui connaissent très bien cette musique (que j'ai découvert quand j'avais vingt ans) alors qu'en France, même si il y a pas mal de musiciens qui connaissent, c'est moins dans la culture, dans les gênes. Les quelques consignes que je donnais aux musiciens sur place étaient des références peut-être un peu obscures pour des musiciens français mais les mecs comprenaient directement, j'ai retrouvé ce truc que je cherchais. Après j'ai enregistré en France, c'est sympa aussi, c'est à la cool. Le monde de la musique est en général assez chouette.

Si je te dis que ta musique sonne de manière mélancolique, tu en penses quoi ?

Et bien ça ne m'étonne pas que tu me dises ça puisque même si j'ai de plus en plus de chansons qui sont dans le registre aérien, peut être un peu joyeux même, ce que j'écoute c'est 90% de musique triste parce que c'est là que je ressens le plus d'émotion. Assez naturellement j'écris des chansons sur des registres tristes pour transmettre l'émotion que je ressentais. Après c'est vrai que de plus en plus je m'ouvre parce que je me rend compte que l'émotion peut passer par autre chose que des passages en mineur larmoyant. J'ai quand même envie de garder ce côté mélancolique parce que c'est ce qui me touche le plus en tant qu'auditeur donc c'est ce que j'ai envie de transmettre.

Quelle est ta plus grosse fierté artistique ?

Peut-être d'être là où je suis aujourd'hui. A la base je viens d'un milieu pas du tout artistique ou musical, j'ai fait des études qui ne me destinaient pas à être musiciens et c'est à 25 ans que j'ai ressenti que peut-être la vie que je voulais mener était plus dans la création et tout ça. Je me suis lancé sans parachute sans trop savoir où ça allait me mener et c'est vrai que c'est allé assez vite, ça fait trois ans maintenant ! Me retrouver à pouvoir jouer à La Rochelle au théâtre Verdière… J'étais à Montréal il y a deux semaines pour les Francos de Montréal, je vis un rêve absolu tous les jours c'est génial. Après oui c'est effectivement assez rapide mais je ne sais pas où je serai dans trois ans non plus ! C'est un milieu où on ne peut pas trop se projeter ni



prévoir les succès, donc je profite de chaque instant et j'essaie de faire un maximum de choses. C'est cool !

Explique moi un peu l'histoire de ton EP sur 14-18 !

Alors c'est une histoire, je sais pas si c'est rigolo, mais je suis tombé sur un manuscrit il y a un an écrit pas mon arrière-grand-père que je n'ai pas connu (il est mort bien avant que je naisse quoi) et il a écrit son expérience pendant la Première Guerre Mondiale. A la lecture de ce truc qui fait trente pages avec le parlé paysan j'étais hyper ému, c'était un moment où on commençait à parler de la commémoration du centenaire de 14-18. ça m'a inspiré très vite pour une chanson qui s'appelle Tranchées et j'ai eu envie de lire plus pour mieux connaître ce qui s'est passé pendant la Première Guerre Mondiale parce que j'avais mes souvenirs de lycéens mais pas beaucoup plus. Après d'autres chansons sont venues. Je suis tombé sur l'histoire d'un poète américain qui s'appelle d'Alan Seeger qui s'est engagé dans la légion étrangère et qui est mort dans les tranchées après avoir écrit un superbe poème assez connu aux USA. J'ai trouvé un parallèle entre ma passion pour l'Amérique et le thème que j'avais choisi, j'ai développé le truc pour faire ce petit disque de cinq chansons.

Si tu devais citer un artiste avec lequel tu aimerais travailler ?

Je viens de réaliser un de mes grands rêves parce que je viens de collaborer avec un chanteur américain qui s'appelle Will Oldam qui chante sous plusieurs noms de groupes (Palace dans les années 90 et en ce moment Bonnie Prince Billy). C'est un mec ultra reconnu aux États-Unis dont Johnny Cash a repris une de ses chansons à la fin de sa vie. Il a accepté de chanter avec un duo qui va sortir sur le prochain album. Pour l'instant j'ai encore tellement d'étoiles dans les yeux d'avoir bossé avec ce gars là que je vais attendre avant de donner un autre nom d'artiste

avec qui je voudrais bosser !

Tes sources d'inspiration ?

Euh dans pas mal de choses, dans la vie en général, l'inspiration c'est assez mystérieux, c'est à la fois tout ce qu'on a vécu, les rencontres, les expériences, et puis certainement les lectures, les films qu'on a vus, les chansons qu'on a écoute. J'aime les thématiques qui sont utilisées dans la folk et la country américaine, Au delà des clichés ça parle pas mal de vie de l'idéal de al vie à la campagne, c'est assez simple mais mine de rien ça me touche, c'est un peu utilisé en France mais pas autant qu'aux États-Unis. J'essaie de développer cette esthétique sur une poétique que je construis moi à partir des inspirations liées à mes lecture.

Qu'est ce que cela a changé pour toi d'être un artiste chantier des Francos ?

C'est assez incroyable, c'est un dispositif d'accompagnement ultra bienveillant pour un artiste en développement comme moi. On se retrouve à bosser des gens qui vont nous donner leurs points de vue, ils ne nous connaissent pas, le coach scénique n'a pas écouté notre musique. Ce dernier va nous renvoyer son point de vue immédiat sur la manière dont on se produit sur scène, on essaie pendant les sessions du Chantier de travailler sur une direction qui nous a été proposée par le coach. ça nous permet de nous bousculer dans nos habitudes, on ne prend jamais trop de recul entre les répétitions et les concerts, à aucun moment on ne se pose pour se demander si notre disposition de scène est bien, si le batteur devrait pas plutôt être à gauche qu'à droite... Théoriser tout ça, théoriser ma façon d'agir sur scène (est-ce que je dois rester statique, danser...). Là on a l'occasion de le faire avec une personne qui est là pour ça, on avance vitesse grand v, on s'interroge sur des choses sur lesquelles on ne s'était jamais interrogé avant, c'est super cool !

J'allais te demander quels sont tes futurs projets mais je suppose que c'est ton futur album...

Ouais mais en parallèle j'ai écrit un roman que j'ai envoyé à des éditeurs. J'essaie de garder pleins des projets actifs pour anticiper la suite, il faut faire chaque chose en son temps mais comme je disais, je rattrape un peu le temps perdu, j'ai mille choses en tête, j'espère réussir à réaliser tous ces projets et continuer à faire des disques et des chansons...

Et il est sur quoi cet roman ?

Je l'ai basé sur une chanson, que j'ai écrite dans mon premier EP, qui s'appelle Hervé. Il a 28-29 ans et se rend compte que la vie lui échappe, il a pleins de rêves mais il est coincé dans son boulot, il aimerait bien écrire des chansons, des romains faire des voyages... Il se rend compte qu'il va passer sa vie dans un bureau pourri et qu'il n'a pas le courage de dire fuck au système. C'est le cheminement de ce gars-là, c'est dans la chanson et j'ai repris comme thématique pour le livre.

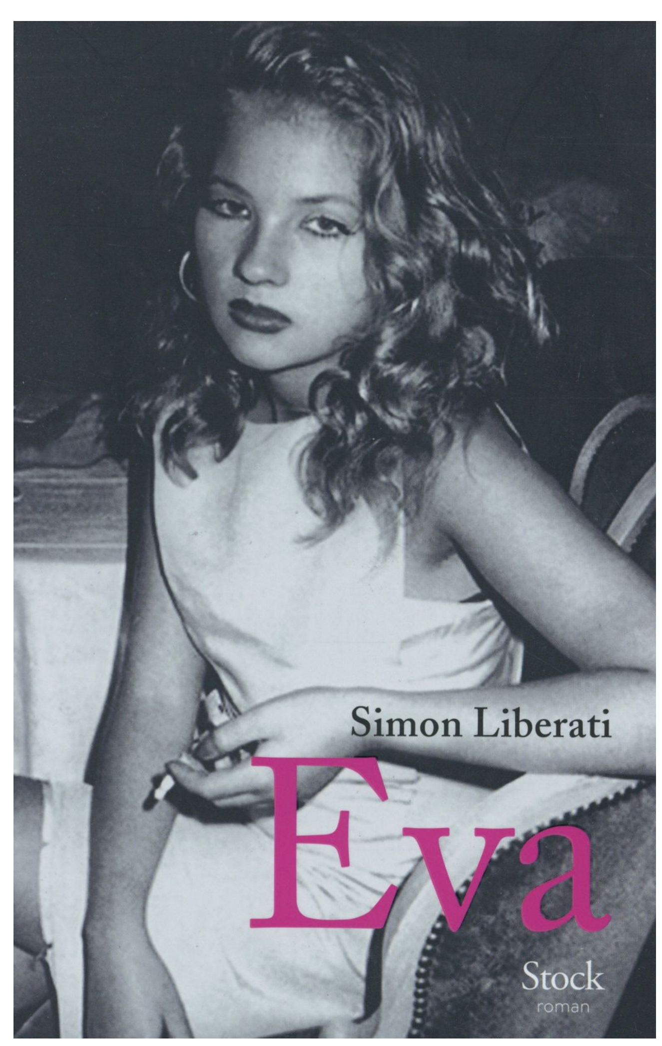
Pourquoi être venu au français dans tes textes alors que tu écrivais plutôt en anglais ?

C'est bizarre parce que j'ai écrit mes première chansons en anglais puisque la majeure partie de ce que j'écoutais c'était de la musique anglophone, de la folk et country américaine. Le cerveau est un peu curieux parce que quand j'ai voulu écrire mes premières chansons ce sont des mots anglais qui me sont venus, parce que mes références étaient anglophones . En parallèle j'écrivais beaucoup de poèmes en français. Les rares fois où j'avais essayé d'écrire des chansons en français je n'y arrivais pas, je me suis dit bon j'écris des chansons en anglais et des poèmes en français. Le déclic est venu quand j'ai commencé à écouter beaucoup de musique française des années 60 comme Barbara, Brel, Adjani, Moustaki... Après six mois d'écoute intensive, mais joyeuse (même si j'écoutais des chansons tristes), j'ai découvert un monde que je ne connaissais pas (pour moi c'était celui de mes parents) et je me suis assis à mon bureau et j'ai écrit une chanson en français. Je me suis dit putain je suis certain que c'est parce que mon cerveau a assimilé des codes d'écriture et d'interprétation en français qu'enfin je parviens à écrire ma première chanson en français. A partir de là une écriture en français étant nécessairement plus aboutie pour moi qui suis francophone... J'écris encore de temps en temps des chansons en anglais mais c'est plus pour le fun. Écrire en français me permet d'aller au bout de ce que je veux dire et de l'esthétique que je veux proposer. ■ **Julia Coutant**

Attention... Ames sensibles s'abstenir, Eva est le roman coup de poing de la rentrée littéraire, roman à scandale qui fait s'agiter le monde médiatique. Roman d'amour, biographie sulfureuse d'Eva Ionesco, petite fille maltraitée par une mère photographe qui la travestissait en femme à une époque où tout était permis dans l'art, y compris le plus pervers. Eva est devenue une femme, excessive, provocatrice, enragée, blessée. Son mari en fait le portait dans un roman qui mêle la poésie au trivial, la beauté à la laideur.

Eva de Simon Liberati

le roman de la rentrée



Les critiques se sont accordées sur le même point, Eva est une déclaration d'amour passionnée de la part de l'auteur, il décrit ici son épouse sans faux semblants, et part souvent du coté du merveilleux pour la sublimer. Il présente sa femme tour à tour comme une icône auto-destructrice, un ange, une madone, qui a survécu, une rescapée des limbes venue lui apporter l'inspiration. Eva c'est Ève, la femme originelle, et Simon Liberati la met sur un piédestal comme par provocation contre les bonne mœurs, pour lui rendre sa grâce et exprimer toute la beauté façonnée dans l'excès et le drame. C'est étrange, parfois choquant, mais l'amour qui inspire l'auteur donne au livre ses lettres de noblesse, le lyrisme amoureux trouve sa voix dans le chaos, lyrisme surprenant pour parler de deux vies marginales, abîmées mais qui pourtant sont toutes deux belles comme une oeuvre d'art.

C'est bien là l'originalité de ce livre. Simon Liberati redonne de la magie à ce qui n'aurait pu être qu'une histoire triste et vaine. La muse inspire à l'auteur cet amour particulier d'esthète transi par une forme de beauté totale, absolue et quasi mystique, c'est ainsi qu'il compare la famille Ionesco au mythes de l'antiquité, à tous les grands mystères sombres des divinités, dans une ambiance en clair-obscur. Il y a là quelque chose qui relève de la fascination, de l'incantation, quelque chose qui dérange tout en restant très beau car Eva est, dans ce roman, encore et toujours un objet d'art, inspirant à son mari à la fois l'extrême admiration et la cruauté dans une ambivalence qui fait tout le style du roman.

Eva est donc entre deux eaux, saturé de poésie et de mots crus, et semble finalement révéler un portait où la banalité n'existe pas et où l'excès, tant dans la douceur que dans la dureté s'affiche entièrement, totalement à l'image de l'amour du couple. Reste que la petite fille martyre est, dans la réalité, toujours exploitée par les créateurs, une muse qui reste prisonnière de l'art même lorsqu'il sert à montrer le pouvoir rédempteur de l'amour. ■ **Camille Chardon**

Dossier

Japan Expo vitrine du Japon ?

Pour sa 16ème année, la Japan Expo a de nouveau fait déferler sur Paris et Villepinte un tsunami de cosplayers et autres otakus. Et pour la 16ème année consécutive, le nombre de visiteurs a encore augmenté : après les 240 000 visiteurs pour le 15ème anniversaire, ce sont un peu moins de 250 000 visiteurs qui ont profité de cette édition 2015.



omme les années passées, les nombreux stands dédiés aux mangas et aux animés ont occupé un immense espace qui ne désemplissait pas. Cependant, l'espace jeux vidéo du deuxième hall de l'exposition n'avait pas à rougir de la concurrence : comme tous les ans, le gigantesque stand Nintendo était immanquable avec son lot de nouveautés à tester. Mais la pléthore d'autres stands (Square Enix notamment) ont activement participé à l'ambiance électrique du hall 6. La musique japonaise a aussi occupé une place importante dans cette édition avec de très nombreux artistes à défiler sur scène, une occasion en or pour les nombreux fans de voir des artistes peu présents en France.

L'autre visage de la Japan Expo, la partie immergée de l'iceberg, sont les multiples stands d'entreprises et de villes japonaises offrant une vue sur les traditions mais aussi la vie actuelle du Japon. Ainsi, les villes de Kyoto, Osaka, Takamatsu, Sendai ou encore Fukuoka ont proposé aux festivaliers des stands hauts en couleurs et en activités. Le stand de Kyoto proposait par exemple un essayage des habits traditionnels japonais. Ainsi, ce sont plus de 700m² qui furent dédiés aux traditions japonaises. En plus des villes, diverses préfectures japonaises ont aussi tenu un stand, notamment Nagasaki, Okinawa ou encore Tottori. Ces stands sont de réelles occasions de profiter d'un aperçu du Japon, voire d'y planifier un voyage au stand de l'Office de tourisme du Japon. Enfin, la plus célèbre mascotte japonaise, l'ours noir Kumamon de la préfecture de Kumamoto est de nouveau venue animer le festival (« kuma » signifie ours en japonais). En addition à cela, un nouvel espace « Washoku » (la cuisine japonaise traditionnelle, elle aussi classée à l'Unesco) a fait son apparition. Celui-ci était sponsorisé par de nombreuses marques nippones : Gurunavi, équivalent japonais de « la fourchette », Tiger, fabricant japonais d'ustensiles et d'électroménager de cuisine ou encore Nissin, le célèbre inventeur des nouilles instantanées. Il a tout au long des 4 jours de festival permis une immersion dans la gastronomie japonaise au travers

de rencontres avec des professionnels et d'ateliers de préparation de plats tels que les sushis.

Démonstration de cette volonté d'exportation de la culture japonaise, le Japan Day Project : «Une approche innovante pour promouvoir la culture et les entreprises japonaises à travers le monde». Celui-ci regroupe de nombreuses entreprises nippones qui rêvent d'exportation. Il est aussi supporté par le METI, ministère japonais de l'économie, du commerce et de l'industrie. Déjà présent au Festival de Cannes 2015, il était logiquement présent pour la Japan Expo où il a occupé le plus grand stand, dépassant même Nintendo pourtant habitué à ce titre. En plus de cela, il a participé à la venue de plus de 30 stands (sur 700). Ceux-ci ont fait découvrir au public des produits et inventions japonaises, allant du sticker au jeu de survie grandeur nature. C'est aussi cette « initiative » qui a organisé l'after officiel de la Japan Expo, la Kanpai Night au Club 79 à deux pas des champs Elysées. Fidèle au credo du projet « Attracting People, Driving Culture », les traditions et innovations japonaises ont su se faire une place de choix dans cette édition 2015. Il ne faut néanmoins pas oublier le but premier du projet ; faciliter l'implantation à l'étranger des firmes japonaises. En ce qui concerne la Japan Expo, l'objectif semble atteint : les nombreux stands aidés par JDP ont semblé avoir un succès parfois inattendu.

Néanmoins, bien que variée et étendue, cette «vitrine» mise en place reste une attraction secondaire pour la majorité des visiteurs. Elle est avant tout un «plus» du festival, non pas un aspect majeur. Elle a su attirer un public et le fidéliser mais elle reste en second plan vis à vis des stands dédiés au Mangas/Animés/Jeux Vidéos. L'espace scénique en témoigne, sur les 8 grandes scènes de la Japan Expo, seule une relativement petite lui est dédiée. Il faut aussi relativiser les produits «culturels» proposés, bien qu'intéressants et habituellement introuvables, ils restent chers et sélectionnées parmi les plus populaires. Des produits plus «folkloriques» et moins connus du public sont moins proposés et se font plus rares. D'un autre côté, la Japan Expo reste la plus grande convention mondiale dédiée au Japon et la seconde plus grande convention tout court, son offre culturelle reste inédite comparée à d'autres festivals et regroupements de fans. Le public issu des quatre coins du monde en témoigne.

Pour finir, il est essentiel de rappeler un aspect primordial de ce festival, ce qui fait de lui une « convention » au même titre que le Comic Con de San Diego ou le Comiket de Tokyo (seule convention plus importante que la Japan Expo) : la présence de nombreux stands dédiés au fanart. Ces artistes qui exhibent et vendent leur création inspirée d'oeuvres populaires, pour une somme souvent modique, bien loin des grands stands de « merch » industrielle (tout de même appréciée). Car ce sont en effet les fans qui ont fait ce festival, d'une grande vente de mangas à l'ISC de Paris, un festival international au rayonnement mondial.

Quand à l'édition 2016, elle est déja annoncée: du 7 au 10 Juillet 2016, Villepinte vous attend !

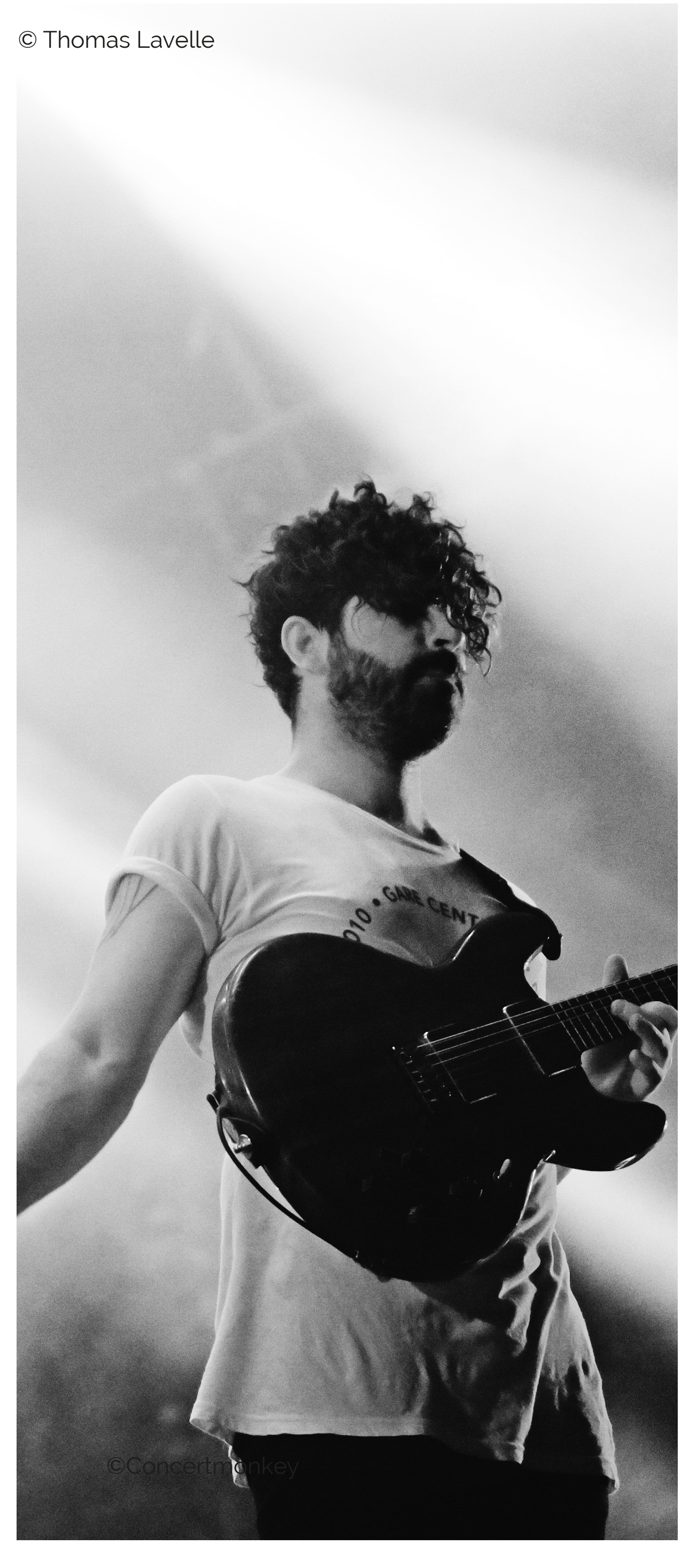
Dorian Le Sénéchal



Critique

Foals
Retour gagnant ?

© Thomas Lavelle



Annoncée courant juin, la sortie du quatrième album de Foals «What Went Down» a suscité bien des attentes et espérances chez les fans du groupe Anglais. D'abord avec des teasers d'une vingtaine de secondes, une pochette et tracklist, puis avec un premier single éponyme, suivis du très accessible Mountain At My Gates, du magistral A Knife In The Ocean et finalement d'une session semi-acoustique du morceau London Thunder, cet album était annoncé comme un retour aux sources pour le groupe, leur projet le plus simple, direct et sauvage. Le 28 Août dernier, ce quatrième opus sortait donc, mettant fin à l'attente.

Cet opus s'ouvre donc sur What Went Down, premier aperçu qui avait été donné de cet album. A peine l'orgue donne le ton, le morceau explose, entraîné par une section rythmique déchaînée, tandis que Yannis répète frénétiquement que «quand il voit un homme il voit un lion». A peine le temps de comprendre ce qu'il se passe que Mountain

At My Gates démarre, offrant sûrement le tube potentiel de cet opus. Le morceau est agréable à écouter mais la structure et la progression nous rappelle sans cesse un My Number revisité. Heureusement l'explosion finale donne sa touche d'originalité au morceau et le rend intéressant. Après ces deux morceaux déjà connus, Birch Tree ouvre réellement la découverte pour cet album. Avec son rythme disco, et son atmosphère froide, ce morceau nous rappelle l'ambiance du précédent album du groupe «Holy Fire». Normal pourrait-on dire, le morceau avait été travaillé une première fois durant l'enregistrement de l'album sortit en 2013, comme il est possible de le voir dans le documentaire réalisé pour l'occasion «Nothing Left Unsaid». La balade Give It All commence, aux accents bleus et mélancoliques, évoquant le souvenir lointain des expérimentations de «Total Life Forever». La douce montée et les voix aiguës nous bercent tout le long de ce titre étrangement beau. Albatross fait de nouveau monter la pression avec sa progression constante et lente. L'espace se remplit peu à peu avec les différents arrangements et le jeu de batterie. Si bien que les quelques secondes à la fin du morceau paraissent affreusement vides et nous ramènent à la réalité. Albatross confirme alors le talent du groupe pour faire planer, donnant l'envie d'aller plus loin dans cet album.

Malheureusement la suite n'est pas à la hauteur des attentes. En effet, le groupe nous lance à la figure Snake Oil, sorte de délire de groupe de garage cliché visant à «faire du bruit». Limite hard rock, on se demande bien ce que fait ce titre ici. Night Swimmers prend difficilement le relais, et pourtant ce titre avait attiré notre attention dans le sampler que le groupe avait mis en ligne peu avant la sortie de l'album. Toujours avec cet esprit disco dans la rythmique, les croisements des guitares avaient réveillé en nous des souvenirs de l'époque lointaine de Antidotes (2008). Ce fut encore une fois une déception. En effet, le mix final noient les éléments les uns dans les autres, donnant un résultat bordélique. Étrange pour un groupe qui avait refusé un premier mix de leur album en 2008 à cause de l'écho qui donnait un résultat trop brouillon. London Thunder se lance. Malgré des accords basiques, on se laisse enchanter par la voix douce et mélodique qui nous conte des souvenirs de voyages anciens. La production du morceau est semblable aux «CCTV Sessions», mini album où le groupe jouait leurs morceaux avec un minimum d'arrangements, ce qui donne une vraie force au morceau. Lonely Hunter commence et se termine, sans provoquer aucune réaction. On ne sait trop quoi penser. Il n'y aucune idée, les arrangements sont pauvres. Arrive le dernier morceau: A Knife In The Ocean. Sept. Sept minutes. Alors que résonnent les premières notes de guitare, on ne sait à quoi s'attendre. Les roulements de batterie commencent et on est happé par une sorte de force mystique. Yannis Philippakis expliquera que ce morceau n'était pas prévu dans l'album et est né durant l'enregistrement, naturellement, comme une évidence. Cette sincérité ressort incroyablement, prenant possession de notre esprit dès le premier refrain dans lequel la voix de Yannis semble venir du plus profond de lui pour nous transmettre sa désillusion face aux choses qu'il espérait. Voix qui ne cesse de s'intensifier jusqu'à atteindre le zénith, semblant sortir du tourbillon de guitares et de synthétiseurs, donnant une force émotionnelle rare dans un morceau de musique...

Malgré de très bonnes surprises, «What Went Down», qui était censé être le meilleur des quatre albums car le plus éclectique, se somme par une déception. A force de vouloir capturer l'énergie brute, le groupe semble avoir oublié ce qui faisait leur identité et leur force. Où sont passés les arrangements si math-rock que le groupe chérissait tant ? Cet album n'est pas mauvais mais néanmoins pas à la hauteur pour l'un des groupes les plus influents de notre époque. On retiendra Birch Tree, Albatross et l'épopée A Knife In The Ocean, ainsi que le chant de Yannis qui s'est grandement amélioré. On essayera au contraire d'oublier Snake Oil et Lonely Hunter. Les Anglais signe là le moins bon de leurs albums, le moins intéressant, sorte de patchwork des trois précédents. On se demande alors si Foals aura encore la capacité de nous surprendre dans le futur... **Jules Gaubert**

Société

Le Dad Bod’


© Fame Flynet

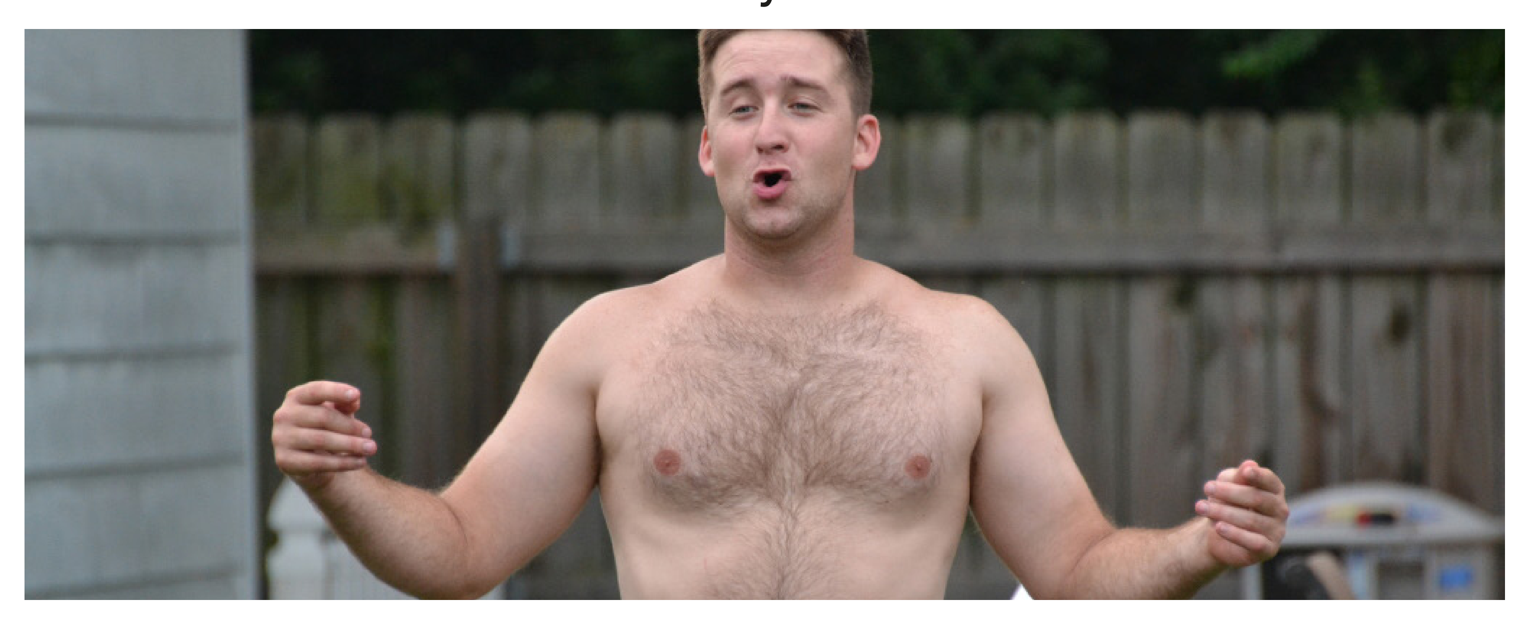
Chaque année, quand les vacances d’été arrivent à grand pas, les magazines féminins annoncent la joyeuse période estivale à leur façon. Peu importe le magazine ou la maison d’édition, l’accent majeur est mis sur la (re)mise en forme.

Personnellement, j’aime beaucoup ce spécial d’été. Parfois j’apprends des trucs, parfois je découvre une activité que j’ai envie de tester et parfois, la seule réaction que ces articles suscitent, c’est un froncement de sourcils et un « WTF » murmuré. Mais apparemment, la réaction n’est pas la même pour toutes les femmes. Certaines semblent avoir une vraie panique de plage, qui est seulement aggravée par la diffusion de l’image du corps parfait dans les média.

Or, il serait borné de prétendre que seules les femmes stressent par rapport à leur corps. Les mecs ont leur zone de problèmes, aussi, et des études entre autres ont montré que le pourcentage des hommes se souciant de leur physique est comparable avec celui des femmes.

Heureusement que, ce printemps, une nouvelle tendance est née : le Dad Bod’.

Petite explication : le Dad Bod’, qu’on peut traduire par « corps de papa », est le corps d’un mec plutôt sain, qui fait du sport de temps en temps, est actif, mais qui aime aussi manger des pizzas et boire de la bière. Contrairement à ce que le nom indique, il n’est pas nécessaire d’avoir des enfants pour avoir un Dad Bod’. Pour certains, deux ans à la fac font le même effet.



En gros, il n'y a rien de nouveau, le Dad Bod' a bien existé avant. Pourquoi est-ce que ça fait polémique aujourd'hui ?

Tout remonte à Mackenzie Pearson, une étudiante de 19 ans qui était la première à employer le terme sur le site theodysseyonline.com. Selon elle, le Dad Bod' plaît aux femmes surtout parce qu'il n'est pas intimidant - il n'y a donc pas de risque pour une femme à côté d'un Dad Bod' d'être embarrassée par un ventre un peu mou. Elle semblera plus mince si son mec est un peu rondouillard.

(Hum, hum. C'est quand même une image pathétique qu'elle donne des femmes, là. Comme si on avait toujours besoin de réconfort afin de faire face à cette monstruosité qui est le corps féminin.)

Évidemment, cette affirmation a récolté pas mal de critiques, même si elle n'était pas destinée à faire réagir. Selon Pearson, l'article était censé être marrant et léger. Pourtant, cela n'empêche pas qu'une pléthore d'hypothèses et d'essais d'analyses a été faite.

Une des questions que la discussion autour des Dad Bod's a évoqué, c'est quelle morphologie pourrait être considérée comme l'équivalent féminin. Il serait logique d'assumer que ce devrait être le Mom bod', donc le corps de maman. Sauf que ce n'est pas du tout ça en réalité. Au contraire, si une mère est célébrée pour son corps, ce n'est pas parce qu'elle a de petits bourrelets, mais parce qu'elle est une bombe même après avoir donné la vie. Ou pour le dire dans les termes de la culture pop, parce que c'est une Yummy Mummy, voire une MILF («Mother I'd Like to Fuck», la femme mûre mais désirable).

Si la désignation Dad Bod' peut référer aussi bien à un vrai père de famille ainsi qu'un étudiant à l'université, les désignations qui décrivent le corps d'une mère sont purement réservées aux mères. Il n'y a donc pas de vrai équivalent. D'ailleurs, dire à une jeune fille de vingt ans qu'elle a un corps de mère serait probablement interprété comme une insulte. Et voilà le double standard : si un homme est célébré pour son corps tel qu'il est, avec des imperfections, ce n'est pas la même chose pour les femmes.

C'est pour cette raison que certains reprochent à cette tendance de n'être qu'une preuve du sexisme toujours présent au quotidien. Et sans doute le phénomène du Dad Bod' illustre-t-il l'inégalité des sexes en révélant les exigences différentes envers les genres. Néanmoins, il promeut le body-positive, c'est à dire de faire la paix avec son corps. Et c'est déjà pas mal, non ? ■ **Jenifer Winter**

Rétrospective

Les Oiseaux (1963) chef d'oeuvre intemporel



Film culte des années 1960, Les Oiseaux, réalisé en 1963 par Alfred Hitchcock, est considéré comme l'un des pionniers du genre horrifique. Mettant en scène l'invasion d'oiseaux dans un village de la côte ouest américaine, cette oeuvre a fait office de précurseur dans plusieurs domaines, notamment l'utilisation de trucages. Mais Les Oiseaux n'est pas simplement une prouesse technique, c'est avant tout une réflexion sur la nature humaine sous couvert de film à suspens, comme souvent avec Hitchcock.

Après la vie de couple dans L'Homme qui en savait trop (1956) ou encore la quête d'identité dans Sueurs Froides (1958), c'est la réaction face à l'horreur qui est abordée dans Les Oiseaux. Comment des êtres humains peuvent être amenés à réagir face à un danger non maîtrisable ? Le cinéaste américain opte pour une réponse optimiste, puisque cet événement conduira les protagonistes à se souder pour mieux se protéger. Aussi peut-on parler de la relation à la mère et du fameux complexe d'Œdipe, déjà évoqué dans Psychose (1960). Mitch Brenner peine à se détacher de cette figure maternelle forte, et Mélanie Daniels parvient petit à petit à s'installer entre les deux, créant l'équilibre qui leur manquait. Encore une fois, Hitchcock a su viser juste dans son approche des relations humaines.

Par ailleurs, on peut lire entre les lignes, et voir dans Les Oiseaux une métaphore de la guerre. On y voit un village qui se fait attaquer, envahir même, sans savoir pourquoi

et sans pouvoir réagir. Comme pendant une guerre. Les réactions sont multiples. Certains veulent se battre, d'autres préfèrent analyser la situation, et d'autres encore renoncent d'ores et déjà, prétextant la «fin du monde». Toujours est-il que les oiseaux font régner la terreur à Bodega Bay, et ceux qui tentent de résister subissent le joug de cette puissante et redoutable armée de volatiles.

Les effets spéciaux, révolutionnaires pour l'époque, semblent aujourd'hui un peu désuets, mais n'altèrent en rien l'expérience des Oiseaux. La tension est omniprésente. Ce n'est d'ailleurs même pas de la peur que l'on ressent devant le film, c'est plutôt une sorte de stress ambiant qui contracte le ventre... «Le Maître du suspens» tente de nous faire vivre ce que vivent quotidiennement ceux qui subissent la guerre, dans l'insécurité et le danger permanent... D'ailleurs, ce sont les yeux qui sont symboliquement mis en valeur dans le récit (à travers des gros plans notamment), comme pour diriger notre regard et celui des personnages vers l'horreur, nous confrontant ainsi à la dure réalité de cette violence.

Comme d'habitude avec Hitchcock, l'esthétique est impeccable et la mise en scène travaillée. On sent d'ailleurs particulièrement sa maîtrise dans ce film, l'auteur étant parvenu à maturité après une quarantaine d'années de carrière derrière lui. Certaines images, comme celles de l'arrivée de Mélanie à Bodega Bay ou le plan final, sont somptueuses. Quant aux acteurs, ils sont tous très bons. Mention spéciale à Tippi Hedren, dont c'est malheureusement le seul rôle mémorable.

Les Oiseaux est donc un film à voir absolument, car il est une source de réflexion inépuisable et assurément l'un des plus grands films d'Alfred Hitchcock. ■ **Melaine Meunier**



Rencontre avec

Flavien Berger

À l'occasion de son premier album, Léviathan, Flavien Berger figure sur la programmation de La Route du Rock 2015. C'est donc autour de trois bouteilles d'eau et une bouteille de limonade qu'on l'a rencontré pour parler nourriture chinoise et musique.

Parle-nous un peu de toi, d'où viens-tu, et plus spécialement, pourquoi t'es tu décidé à te lancer dans la musique ?

Je ne me suis pas décidé à me lancer dans la musique, je faisais de la musique et puis un jour on m'a proposé de faire un disque, puis un autre, puis un autre. Je parle de moi ; je suis un humain, français, qui a grandi à Paris, dans le 13e arrondissement, plus particulièrement dans la zone du quartier chinois, c'est un p'tit peu ce qui a pu inspirer des films comme Blade Runner, ou dans le futur, "La planète serait plus asiatique qu'occidentale", donc je viens de là. Après un jour on m'a offert une Playstation, quand j'étais p'tit, je jouais à des jeux vidéos, puis on m'a donné un jeu pour faire de la musique, toujours dans le quartier chinois, donc quand j'arrêtais de jouer je sortais manger de la nourriture asiatique et j'apprenais à faire de la musique sans m'en rendre compte en jouant, et c'est comme ça que petit à petit ma pratique musicale s'est engagée. C'est-à-dire que j'avais l'impression de jouer à des choses alors que j'apprenais à faire de la musique avec des outils qui sont ceux de notre génération, qui sont des outils numériques. Et puis après je redescendais et j'allais remanger de la nourriture chinoise. Et puis petit à petit j'ai décidé de manger des fruits exotiques, et donc un supermarché qui s'appelle Exo Store a ouvert à côté de chez moi et proposait pleins de fruits du monde entier, et très vite je me suis rendu compte que ça ne servait plus à rien de voyager... Nan j'dis n'importe quoi [rires].

Et dans 5 ans, tu te vois où ?

Dans 5 ans ? Bizarrement je ne me projette pas trop, disons qu'en fait je n'ai pas d'attente par rapport à la musique que je fais puisqu'on est là pour ça, c'est la musique qui fait qu'on discute, donc en fait les choses se passent assez bien pour un projet indépendant, et je ne préfère pas avoir d'attentes, je crois beaucoup en la forme sinusoïdale, c'est à dire la montée puis la descente, puis la montée puis la descente sans être pessimiste, je crois aux vagues et y'a un moment où t'es au sommet de la vague et un autre moment où t'es au creux de la vague. Je ne me dis pas au sommet de la vague mais je me dis que par rapport à ce que je fais et par rapport à la manière dont les choses se sont faites simplement je ne m'attends pas à ce que ça monte en puissance. Je m'attends juste à continuer à faire de la musique de façon simple, pouvoir la diffuser de façon simple, et que les gens puissent l'écouter de façon simple et c'est pour ça que je sors un album gratuit à Noël, pour expliquer que je ne gagne pas d'argent avec mes disques. Quand la musique ne me coûte pas d'argent à faire, je ne vois pas pourquoi je devrais la faire payer aux gens. Ensuite, dans 5 ans je pense que ça sera la guerre, donc je me vois entrain de fabriquer une espèce de cabane dans un endroit que je ne dis pas parce que ça sera top secret, où je pourrai faire de la musique de manière clandestine, libre, et résolument moderne dans un bunker secret et où on fera régulièrement des réunions où les gens pourront manger de la nourriture locale et donc asiatique mais sans donner plus de précisions sur le lieu.

Et est-ce qu'il y a un album qui t'a vraiment marqué, un premier choc musical ?

Dès qu'on parle de musique je suis assez paniqué, parce que je ne vois pas pourquoi en parler d'une plus qu'une autre. Le vrai premier choc musical pour moi ça a été sans doute la BO du film Ghost Dog de Jim Jarmusch qui est composée par un producteur de hip-hop



qui s'appelle RZA qui fait partie du groupe Wu-Tang Clan. Jim Jarmusch c'est un cinéaste new yorkais qui fait du cinéma d'auteur, avec beaucoup de discussions, beaucoup de prises de tête contemporaines, et il a fait un film donc qui s'appelle Ghost Dog qui est un remake du film de Melville qui s'appelle Le Samouraï avec Delon qui est l'histoire d'un samouraï en gros, mais un samouraï moderne, et donc RZA, lui, travaille avec des samples, des boites à rythme et il a réussi à faire une BO qui est pour moi assez mystérieuse dans la manière dont elle a été faite, assez magique. Dont le morceau Flying Birds, qui est absolument fou.

Ta musique est électro-pop, expérimentale, est-ce que tu te vois rester dans le même rayon ?

C'est un très beau mot ça, parce que tu commences ta question par des genres musicaux, qui est une notion qui est apparue à cause des rayons, justement, de vente de disque, par la commercialisation de la musique, et je pense que l'on peut parler de la musique avec plein d'autres termes que des genres musicaux comme l'électro, rock, pop, et, bien sûr, okay, je suis pour qu'on donne des catégorisations à la musique et c'est une manière de communiquer entre humains, mais je pense qu'on va avoir, dans le futur, plein d'autres moyens pour parler de la musique, en s'apparentant à beaucoup plus de champs sémantiques qui s'écartent de ce qui se fait justement dans les rayons de vente de disques, parce qu'en plus on ne vend plus de disques, personne n'achète les disques, ma mère a acheté mon disque



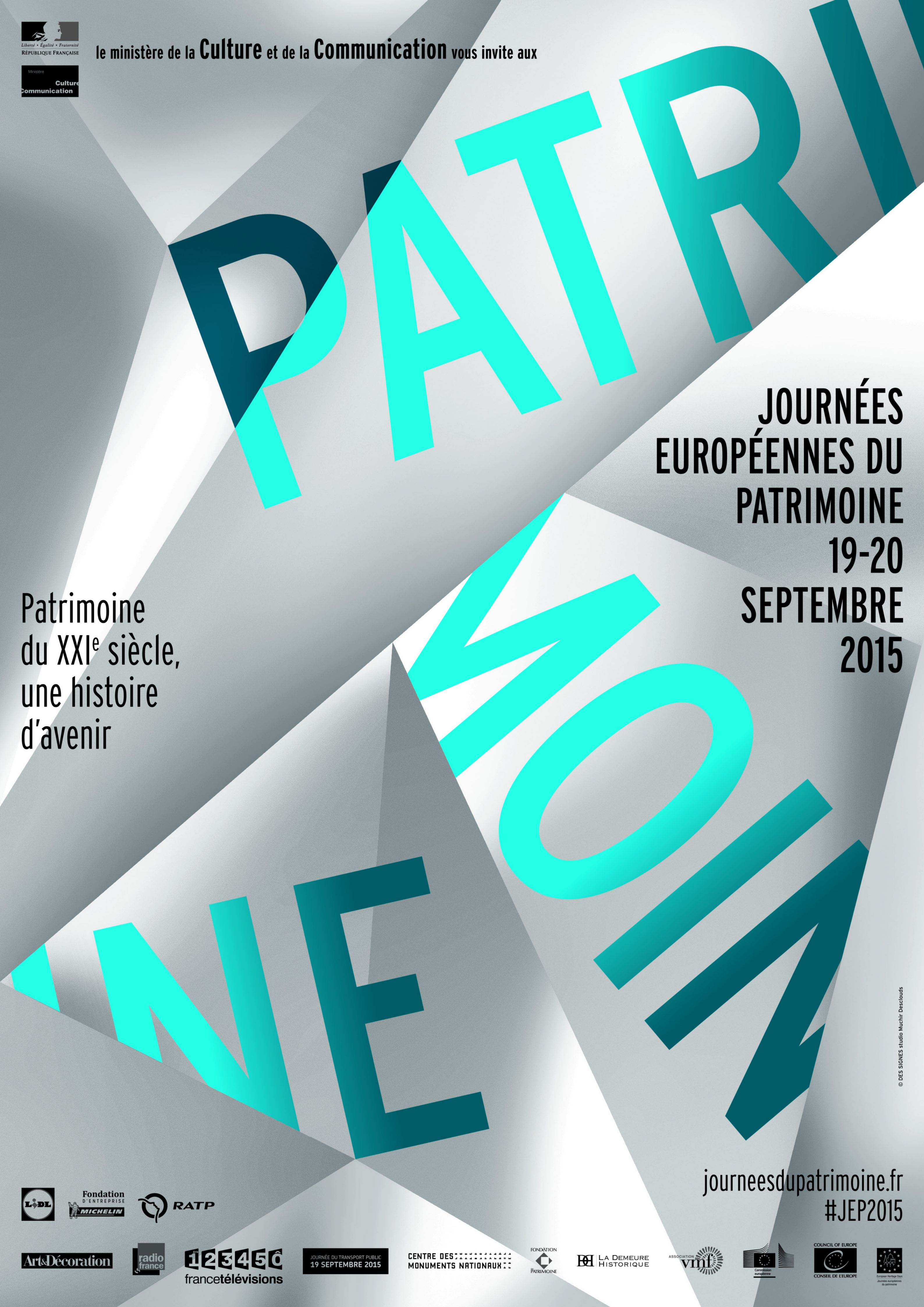
mais moi je ne suis pas sur TF1 donc les gens n'achèteront pas mon disque. C'est une autre manière de communiquer la musique, moi même je vais parler d'un groupe que j'aime et je vais être obligé de faire un mix entre 3 genres, mais je trouve qu'on pourrait se battre contre ça et trouver des couleurs ou des termes de minéralogie, ou parler d'animaux ou de motifs pour parler de musique, plein de trucs qui ne sont pas le genre décidé par ceux qui vendent ces disques là. Après moi je pense que, si tu regardes mes morceaux, dans mon album y'a plein de morceaux qui n'ont pas du tout le même genre, y'en a un qui est électro, un qui est pop, mais du coup mon style c'est l'accumulation des genres dont on parle ? Ou est-ce que c'est prendre le tout et faire une espèce de moyenne des genres utilisés ? C'est super technique. Du coup je pense que je ferai plein de genres différents, mais j'espère que ça sera toujours ma musique.

Est-ce qu'il y a un artiste avec qui tu aimerais bien collaborer ?

J'aimerais bien travailler avec D'Angelo, qui est un mec qui fait de la soul amércaine, qui a sorti en 2000 un album qui s'appelle Voodoo qui pour moi a été un des albums le mieux produit dans l'histoire de la musique, en termes de choix et de sonorités il n'a pas vieilli, il a 15 ans cette année mais on ne dirait pas. Et ce mec après il a fait une crise, il a arrêté de faire de la musique, il a eu un accident, il a pris du poids, il a déconné pendant 15 ans et il a sorti un album l'année dernière et c'est un génie ; mais il a eu trop de pression sur les épaules. Ça a été sans doute un des plus gros succès de l'histoire de la musique noire du 21e siècle. Et j'aimerais bien travailler avec lui parce qu'il chante magnifiquement bien, parce qu'il a des goûts et des volontés qui sont géniaux.

Merci beaucoup, une dernière question, qu'est-ce que tu écoutes en ce moment, qu'est-ce qu'il y a sur ton iPod ?

En ce moment j'écoute trois trucs : le prochain album de mon pote Buvette qui est sur mon label, il est en train de préparer un album de malade, j'écoute les Meridian Brothers, un groupe un peu science fictionesque complètement tripé, et j'écoute Musique Chienne, qui est quelqu'un que j'ai croisé à Bruxelles, et qui fait de la musique mortelle sur Soundcloud, elle ne sait pas que j'écoute sa musique mais c'est super beau. ■ **Dearbhla O'Hanlon et Elsa Verrimst**


le ministère de la Culture et de la Communication vous invite aux
PATRIMOINE
JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE
19-20 SEPTEMBRE 2015
Patrimoine du XXIe siècle, une histoire d'avenir
journeesdupatrimoine.fr
#JEP2015
© DES SIGNES studio Muchir Desclouds
Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Ministère Culture Communication
Fondation d'entreprise Michelin
RATP
Art&Décoration
radio france
francetélévisions
JOURNÉE DU TRANSPORT PUBLIC 19 SEPTEMBRE 2015
CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX
FONDATION DU PATRIMOINE
LA DEMEURE HISTORIQUE
vmf
COUNCIL OF EUROPE
CONSEIL DE L'EUROPE

Compte rendu



Il est des endroits sur lesquels le temps ne semble pas avoir d'emprise, ou l'absence n'a pas l'air d'avoir été effective. Ces endroits font office de seconde maison, de madeleine de Proust expansive, qui ajoute au domaine des souvenirs chaque instant vécu. Ax-les-Thermes et son festival répondent à ces critères. Quinze ans après une première édition floue, plus d'une dizaine passée depuis, le retour se faisait attendre. Deux années ratées donnaient de la matière à rattraper en ce 18ème anniversaire du festival.

DR

Mercredi 29 juillet, les festivités débutent par une immersion dans la nature à la recherche du spectacle vivant. Comme chaque année la randonnée spectacle offre la possibilité d'assister à la création in situ d'une compagnie. Cette année, Ilotopie est à l'honneur. Grimés en animaux multiples, en druide ou en ermite, la compagnie nous laisse en état de contemplation, permettant une dégustation au gré des étapes. Sans réelle histoire, l'ensemble fait office de cartes postales disséminées au fil de la montée. La nature, terre et eau, défile au long de notre ascension pour nous oxygéner et nous relaxer dans ce calme paisible. Le guide conte quant à lui diverses anecdotes, comme celle sur la guerre des demoiselles. Apparemment, les hommes se déguisaient en femmes au coucher du soleil afin de récupérer du bois. Grâce à ces interventions, les mots prononcés au début par le druide trouvent là tout leur écho : « La nature nous a donné deux oreilles et une langue seulement, pour écouter davantage et parler moins ».

Le jeudi 30 juillet, « la montagne [est] servie sur un plateau » malgré le déluge. Événement raté pour cause de bénévolat, la soirée est plus prolifique. À 21h15, sous la bruine, le G. Bistaki joue sa nouvelle création à l'esthétique léchée. The baïna trampa fritz fallen : une déambulation en noir, blanc et jaune maïs, dans l'obscurité du crépuscule, exposant les utilisations multiples de ces grains au service du spectacle vivant et des chorégraphies travaillées de la compagnie. Jonglage à base de pelles, tractage de sacs de maïs, costumes d'un blanc immaculé et alimentation sans fin d'une machine à grain sur Big Rock Candy Mountains ne sont pas sans rappeler le O'Brother des frères Coen. À noter le ballet effectué sur le concerto n° 21 en C majeur de Mozart au cours duquel un combat de boxe s'esquisse au ralenti et durant lequel les pelles sont maniées telles des épées. L'ensemble des musiques choisies et de l'ambiance recréée a une connotation très cinématographique, que cela concerne Le Parrain de Francis Ford Coppola, le cinéma made in Bollywood ou la tragédie lors de la scène finale sur le Requiem en D mineur (Rex Tremendæ) de Mozart. Un pathos en décalage en émane, où les sacs de grains percés sur le crâne des acteurs font office de point morbide de non retour. Cette fin digne d'une tragédie Shakespearienne, à la beauté mortuaire frappante, laisse béate. Tout comme l'harmonie de la respiration des acteurs dont s'échappe un filet de condensation blanchâtre causé par la fraîcheur de ce début de soirée ou lorsqu'une bataille se mue en danse de salon. Vision poétique où les corps se mêlent, s'emmêlent et dessinent au fil des pas le parterre recouvert de grains. Un spectacle tout frais tout beau.

À 22h30, le rock noize de Conger Conger se fait entendre. Un concert relevant plus de la performance que de la véritable audition, un show dans la veine du festival.

Vendredi 31 juillet, un peu de off avec Purbal, petite compagnie composée de deux jeunes gymnastes de 11 et 15 ans chantant à capella tout en réalisant de multiples acrobaties et habitués du festival depuis de multiples années. Des enfants de la balle qui promettent d'aller bien loin.

Les 400 coups ensuite, avec Sophie, ancienne 12 balles dans la peau, et Michelle dans le rôle d'Éric. Spectacle de l'enfance, la femme fantôme n'a pas le même effet des années plus tard. Pourtant, avec la même gouaille et la même tenue, Sophie continue de camper à merveille son rôle. Après 24 épées et 5 plaques enfoncées dans la boîte, le travail de contorsion a toujours le même effet sur les enfants.

À 16h, un peu de In, avec les Butors, cirque aérien réalisé par le Cirque Hirsute. Ce qui impressionne au premier abord est la structure toute de câble tendue formant un carré et dont une des diagonales est occupée par une sorte de grande échelle. Le tout posé sur deux piliers, tourne sur lui-même selon les acrobaties réalisées dans cette volière humaine. Une prestation aux allures de basse-cour de haute voltige durant laquelle les deux oiseaux sont saisissants dans la fluidité de leur technicité. Sans harnais, ils livrent un beau travail d'équilibre où tout paraît simple et réalisable. Leurs piaillements et l'idée de départ font de l'humour un état de grâce de ce cirque aérien. Enfants et adultes laissent échapper des éclats de rire face aux différents comiques présents : situation, répétition et visuel. Dans le décor du Parc du Teich le tout prend sens, alors que cette cage baroque inverse pourtant les codes. Ici la femme séduit et prend le plumage coloré, tandis que l'homme d'un gris terne subit une certaine cruauté.

Quelques heures plus tard, Ilotopie revient en force. Pourtant prévenue de la particularité du contenu, ce qui a suivi restait inattendu. Sur le parvis du Casino un étrange ballet se déroule. Différents personnages présentent une «gastronomie corporelle» où la nourriture se prélève à même le corps, comme si l'on dégustait côtes, sang et autres parties de nos physionomies communes. Un cannibalisme humain déroutant et déstabilisant. Jusqu'où est-on capable d'aller ? L'idée du requin prêt à écraser l'autre pour la réussite s'illustre lors de ce spectacle. Si ce n'est pas la chair de l'autre que nous consommons, n'épuisons-nous pas l'autre par la violence de notre quotidien où les rapports humains s'effacent au profit de l'individualisme ?
Écœurés, l'autre question est celle de l'absorption d'autres êtres vivants. Face à cette représentation, il est clair que notre société occidentale nous fait oublier la provenance de certains aliments. Si nous devions manger à même l'animal serait-on aussi épouvanté que face à cette simulation ? La question se pose.
Arrivés à la fin de leurs denrées disponibles ces hommes et femmes sandwichs s'écroulent au sol, sans vie, et retournent à l'état de nature, pris en charge par un homme racine. Les spectateurs discutent entre eux, mitigés, indécis, choqués et songeurs. On peut dire qu'Ilotopie a le don de faire réfléchir ! Cependant, âmes sensibles s'abstenir, La recette des corps perdus demande une préparation avant d'être vue.

Changement total de registre avec la famille Torzannioli faisant suite aux frères. Jacky, cascadeur expérimenté du cirque forain use d'audace dans un art qui selon Christine sa «nouvelle assistante» a la «nécessité du danger». Ça commence bien ! Divertissante et drôle cette histoire familiale s'inscrivant dans le 20ème siècle est réjouissante. Jacky a un air de Mickey (aka Brad Pitt) dans Snatch, et certaines scènes absurdes pourraient sortir d'un dessin animé de Tex Avery. L'homme bombe, c'est d'la balle.

La journée se clôture au son de Datcha Mandala, groupe de heavy blues psychédélique bordelais. Le trio a un air d'Hendrix croisé à Morrison qui a rencontré Robert Plant. Bref, ici, la notion du temps est perdue et les mélanges sont les bienvenus.

Samedi 1er août. La matinée commence

de manière bouleversante, par une de ces prestations qui vous ôte tous les mots des cordes vocales et qui vous tire quelques larmes de vos canaux lacrymaux. Une de celles dont vous vous souviendrez longtemps, au point d'avoir envie de la voir et de la revoir. Jean, solo pour un monument aux morts de Patrice de Bénédetti provoque cet effet profond qui vous attrape aux viscères pour ne plus jamais sans déloger.
Comment cet effet peut-il arriver ? Eh bien par la danse et le silence des mots, des morts et de ce qui n'a pas encore été dit. Dans cette perplexité de l'attente, et cette entente de la fin. Par le monument qui est traité. Le syndicalisme, Jaurès, et l'histoire de l'acteur et auteur du projet.
La prose chuchotée et les gestes s'harmonisent pour nous remettre face à des faits, des faits omis dans nos programmes scolaires, des faits oubliés ou que l'on ne souhaite pas rappeler.
Le texte ne peut montrer sa force par quelques citations tant il est dense, bien construit et à écouter ou lire dans sa totalité. Cependant, en voici quelques extraits :
- «Jaurès mort assassiné
on a juste le temps de pleurer l'union sacrée
alors Jean disait
que le premier homme mort pour la paix
c'était Jaurès»
- «Jaurès disait en 1911
quelques années avant de se faire tuer
"n'imaginez pas que la guerre de demain
sera une guerre courte
pas un seul peuple n'est en mesure de remporter une victoire facile [...]"»
- «Joffre, général, chef des armées, n'applaudit pas Jaurès en 1911 Joffre est trop occupé à peindre ses soldats de plomb sur la grande table de son salon»

Toutes les paroles sont alors mises en espace et mimées par l'acteur de cette traversée bouleversante. La béquille est utilisé à la fois comme support en représentant le syndicalisme, tenant de la classe populaire délaissée avant 1914, et ensuite des gueules cassées prises en charge par la relève de Blum. Mais la béquille est aussi le fusil, celui pour lequel Joffre a fait de ses soldats des cibles faciles en les ayant habillé d'un rouge coquelicot ayant causé la mort de 20000 hommes en deux jours, entre le 19 et le 20 août 1914.
Ce à quoi Patrice de Bénédetti ajoute :

« 1914 n'est pas le début, c'est déjà la fin
la fin d'un rêve, d'un monde plus juste
et c'est toujours les justes qu'on tue en premier
pas besoin d'attendre 1918 pour enterrer le prolétariat
été 1914 c'est 50 ans de combat social
qu'on assassine là, qu'on sacrifie là «.

Drapeau de la France froissé, marseillaise fredonné et public lessivé. Frissons et envies d'engagement se font sentir, d'autant plus à l'évocation du passé familial en amont du projet et de son père, Jean de Bénédetti.

L'après-midi reste de grande qualité. Le Grand colossal théâtre ouvre le bal avec Batman contre Robespierre. Commencer par applaudir et faire ce simple constat : pourquoi a-t-on peur d'être heureux ?
À la fin et par l'absurde, la réponse arrive peut-être. Parce que quand on est heureux, on peut perdre beaucoup ! C'est le destin réservé à Jean Claude Barbès, un homme heureux qui perd tout.
Un synopsis simple, à l'apparence dramatique qui arrive pourtant à faire rire grâce à une dédramatisation habile caricaturant les

grands traits de nos civilisations. Lors d'une scène de campagne électorale, l'équipe de communication en est venue à se dire qu'il ne fallait plus présenter un maire mais sa mascotte, soit le maire déguisé en lapin. En bref, un bon moment.

Le Collectif Clown d'ici et d'ailleurs avec le Cirque Phare Ponleu Selpak (la lumière de l'art) prend la suite. Il s'agit d'une ONG cambodgienne permettant à des réfugiés de pouvoir bénéficier de cours de cirque. L'art comme moteur de développement.
La compagnie déjà venue il y a quelques années revient avec Chills, histoire de fantôme mise en scène avec grâce et entrain. La technique et la fluidité des circassiens est à couper le souffle, jusqu'à se demander comment un corps humain peut faire acte d'autant de souplesse, se contorsionner et défier les lois de la gravité avec autant de facilité présumée (on en oublie les années de travail).
Dans Chills, les vivants sont enjoués, alors que les fantômes sont les figures de la mort et de la sobriété. Le contraste est net et donne d'autant plus de charme à la diversité des scènes présentées. Cependant, se séparer des fantômes c'est se libérer de nos peurs, ce qu'il faut finalement parvenir à réaliser.

Au clair de lune Annibal et ses éléphants nous offre Le film du dimanche soir. Un cinéma reconstitué en plein air pour une séance atypique, pour un 3D réel et bourré de références (on ne citera que Citizen Kane). La famille Annibal projette un film muet, The Wild Witness, premier western français datant de 1919. Leur but étant d'en réaliser en direct la totalité de la bande son, ce qui en soit est déjà un projet ambitieux. Or plus la séance avance, plus l'implication des membres sur la projection est forte et plus le public intervient.
Quelques répliques impromptues font alors surface et rendent le tout encore plus attrayant.»Et lorsqu'un comédien meurt c'est un acteur qui retourne au chômage.» Certaines piques se réfèrent aussi à l'actualité de manière inattendue : «C'était un enfant, vous êtes des pourris, et on s'étonne de la montée du FN» ou encore «Les indiens c'est pas de ma faute j'étais pas née ! Vous me direz la Palestine ...» sans compter «Les parvenus enrichis on ne sait pas trop comment, genre ils ont un compte en Suisse» ou le « Il paraît qu'il a violé une femme de chambre à NYC «.
Moment des plus merveilleux, quand les scènes hors champs sont jouées et s'ajoutent à l'écran, quand le réel se mêle au fictif. Ou, lorsque les spectateurs sont invités à jouer l'opinion publique présente lors du jugement d'El Bicho, avec leur presse propre, un peu à la manière des Dreyfusards et des Antidreyfusards.
En somme, une sortie pas comme les autres qui va rester dans les annales.

Le festival se termine sur une énième note joviale au son de la heavy pop de Fancy, bien plus efficace en live.

À 18 bougies, nous pouvons dire sans crainte que ces grands chemins perdus dans la montagne ont encore la capacité d'offrir tout un panel d'émotions aux curieux ou aux habitués appréciant le charme de l'intimité et la proximité des artistes et de leurs spectateurs. Un festival dédié aux amoureux de la nature et du spectacle vivant auquel on ne peut que souhaiter encore de belles années après avoir passé sa majorité en toute beauté. Un bijou à préserver et qui livre chaque année son lot de surprises, de découvertes ou de retrouvailles.■**Louison Larbodie**

Espèce : hipster Localisation : partout

Ils sont partout. Ils nous envahissent. Non, on ne parle pas des livres d'EnjoyPhoenix... Eux, ils le sont encore plus ! Au revoir le dandysme, ciao les bobos parisiens et bonjour aux hipsters. Ils sont repérables à plusieurs kilomètres, sur Instagram ou Twitter, dans les bars branchés, assis aux terrasses des cafés... bref they're everywhere. Mais qui sont-ils, vraiment ?

Ah... Le Hipster ! Mais si, vous le connaissez !

Il porte une barbe de 6/7 jours lui donnant un air sauvage mais est, en fait, travaillée au millimètre près chez les nouveaux barbiers du coin. Cette dernière s'accorde parfaitement avec sa petite chemise à motifs, remontée jusqu'en haut. (Carlos, c'est toi ?)

Addict des sneakers, il possède toutes les paires de Stan Smith (les vertes, les bleues, les rouges, les noires, celles en daim, celles avec une grosse languette, une fine languette, celles entièrement colorées...). (Attention n°1 : cependant, une nouvelle variété de cette espèce possède aussi toutes les Adidas Superstar !) En effet, le port de la bonne paire de sneakers lui offrira un pass direct pour l'acquisition de la hipster-attitude. Tout comme ses tatouages : géométriques, incompréhensibles, placés sur le bras le plus souvent, ils lui permettent de reconnaître ses congénères. By the way, il les publiera sur son Insta avec les hashtags de ce genre : #inked, #ink, #insta-cool, #boywithtats, #beard pour se faire voir encore plus.

En vogue sur les réseaux sociaux, le hipster est un penseur, un philosophe, un artiste incompris... Un sensible. Il dialogue avec les membres de sa tribu sur ses états d'âmes, la vie, la fashion week, ses voyages aux States au bord d'un café, ou en mangeant un Burger (attention n°2 : en aucun cas un hipster doit se faire voir chez McDonald's ou Burger King, il préférera un Burger de luxe à dix balles).

Il existe quelques règles à ce mode de vie : un peu comme le Fight Club, un hipster ne parle jamais de ce qui est «hipster», il ne citera pas ce mot, les reniera et les critiquera. Il affirmera d'ailleurs qu'il n'en est pas un.
Ensuite, il doit être à la pointe de la mode, connaître tout ce qui est branché au moment où c'est branché, ce qui est démodé (il a déjà jeté ses New Balance dont il faisait encore l'éloge il y a quelques mois) et ce qui le devient. Ensuite, il doit se faire voir dans les endroits cool, renommés, où il peut snapchater et follower à fusion, attirer l'oeil quoi. Ah... pas simple sa vie !

Le hipster est la proie de ce début de XXIème siècle. Trinquons à sa santé avec un «smoothie chou kale-coco-ananas-rhubarbe». ■ **Charlotte Gaire**

En ce mois de septembre, encore chaud si vous habitez dans le sud de la France ou déjà annonciateur de la fin des beaux jours, évadons-nous un peu à quelques fuseaux horaires de là, voulez-vous ? Pour vous rappeler peut-être la moiteur étouffante de ces deux derniers mois placés sous le signe d'une canicule latente, quoi de mieux que la lecture d'un livre plongé dans l'ambiance si semblable et pourtant si dépaysante d'une ville du sud des États-Unis dans les années trente ?

Le classique (américain) du mois

Le coeur est un chasseur solitaire, de Carson McCullers

En effet, si l'atmosphère lourde et feutrée qui s'en dégage peut sembler issue d'un autre espace-temps, c'est le cœur même des personnages qui pourra vous sembler familier. À travers l'immersion dans la vie intime et quelquefois les pensées profondes des quatre personnages principaux, Carson McCullers, jeune et fraîche auteure de ce livre de 1940, nous communique parfaitement ce que traduit la formulation du titre : The Heart is a lonely hunter (ou Le Coeur est un chasseur solitaire en français) traite bel et bien de cette recherche éperdue d'un écho en l'autre, de cette sensation que l'on est compris et que notre amour est reçu. Car les protagonistes, qui se partagent en alternance la focalisation du narrateur, sont bel et bien tourmentés par leur soif d'ailleurs ou d'idéal qu'ils tentent désespérément de communiquer à quelqu'un qui les comprendrait, qui leur permettrait de croire qu'ils ne sont pas seuls dans leur quête et que tout n'est pas vain. Coincés dans cette espèce de tableau mouvant et pourtant si figé, dans ce cadre stagnant qu'est cette ville du sud partagée entre ses banlieues aisées et blanches et ses quartiers d'ouvriers noirs, ils étouffent plus ou moins consciemment et vivent plutôt leurs émotions et leur vie même à l'intérieur, en silence, qu'avec les autres.

Parlons des personnages, puisque ce traitement semble tout indiqué par la structure du roman : le premier qui nous est présenté est Singer, un sourd-muet qui s'installe dans une pension de famille, chez les Kelly. Il lit sur les lèvres et sait écrire, mais communique tout de même très peu avec les autres, se contentant de les écouter patiemment. Son seul ami auquel il raconte tout ce qui lui arrive avec passion, est un autre sourd-muet du nom d'Antonapoulos qui a été interné. De Singer émane une douce bienveillance et une lueur d'intelligence que quelques autres captent, et ceux-ci finissent par voir en lui un confident, rôle dont il s'acquitte toujours avec une grande bonté. Voilà pour la trame principale.

Parmi ceux qui se sentent intimement compris par lui se trouve Jake Blount, un énergumène véhément et pleinement communiste, enflammé par cette fièvre et torturé par son désir de répandre les idées et la révolution libératrice marxistes. Mais personne ne l'entend.



Original et lunatique, il est, sinon moqué, peu pris au sérieux par les masses ouvrières qu'il démarche régulièrement. Il trouve en Singer, lors d'une épiphanie qui ne frappe que lui, l'un des siens, de ceux qui comprennent une vérité mystérieuse et supérieure de la vie et du monde, et ainsi le visite régulièrement pour lui parler de ses projets et incapacités à se faire entendre.

« When a person knows and can't make the others understand, what does he do? [...] Get drunk, huh ? »

« Quand une personne sait et ne peut pas convaincre les autres, que fait-elle ? [...] Se saoûler, hein ? »

Dans le même esprit, mais plus calme, se trouve le Dr Copeland. Médecin noir très cultivé qui refuse l'héritage de soumission de sa « race » aux blancs ; lui aussi veut la libération de son peuple. Mais malgré tous ses efforts et tout l'amour qu'il leur porte, il ne parvient pas à se faire comprendre durablement de ses semblables. Consumé tout entier dans cet effort de propagation de la bonne parole, il a perdu jusqu'à sa famille à cause de cet amour qu'il n'a pas assez montré, et surtout pas de la bonne manière.

Ensuite vient Mick Kelly, la fille de la maison où réside Singer, elle aussi fascinée par lui. A douze ans, elle est parfaitement autonome et un peu garçon manqué, et s'occupe de ses deux petits frères tout en ne pensant qu'à la musique, sa grande passion. Elle se sent destiné à une grande carrière de compositrice à l'étranger et rêve d'un piano pour jouer les mélodies qu'elle tourne en boucle dans sa tête. Le seul à qui elle se confie, et ce pendant des heures, à l'instar des personnages précédemment décrits, est évidemment Singer, avec qui elle se sent en confiance.

Le dernier visiteur du sourd-muet est Biff Brannon, le propriétaire du café, qui écoute et regarde plus qu'il ne parle. Débordant d'une affection curieuse pour Mick et ses clients les plus étranges, fin analyste, il s'efforce de ne pas le laisser voir tout en sentant qu'il est passé toute sa vie à côté de quelque chose.

Dans cette ville, les jours passent lentement et se ressemblent, et quelques accidents seulement viennent briser cette langueur qui s'empare de la population. Tous ces personnages auxquels on s'attache se sentent différents, exclus, enfermés dans leur jardin secret dont ils n'ouvrent la porte qu'à Singer, sans réaliser qu'ils sont malgré tout très semblables aux trois autres, et sans parvenir à tisser de lien avec eux. L'ironie de la situation est que, si Jake Blount et le Dr Copeland partagent les mêmes idéaux à travers la même idéologie, et si M. Brannon éprouve un amour paternel pour Mick sans le lui dire et reste fortement intrigué par Blount, ils n'éprouvent cette connexion si particulière qu'à travers la personne de Singer, qui concentre l'écoute et la compréhension dont ils ont besoin. Chacun d'eux ne se sent jamais pleinement compris qu'en sa présence, même s'il ne reçoit jamais la confirmation de ce qu'il projette sur le sourd-muet.

Ainsi, Carson McCullers dresse le portrait subtil de ces personnes si différentes et si profondes, qui partagent après tout ces mêmes désirs d'aller vers les autres et cette même résistance de leur part. Ils ne peuvent pas se faire entendre, ils ne peuvent pas se faire comprendre, et c'est là tout le drame de ce roman psychologique. À celui qui sera sensible à leur détresse et à la splendeur de leur caractère, cette histoire fera peut-être raisonner la corde d'une sensibilité étonnamment proche et peut-être universelle à la difficulté d'être humain parmi les humains.

Si Le Cœur est un chasseur solitaire a bouleversé la vie du désormais très célèbre Patrick Modiano, pourquoi pas la vôtre ? ■ **Maraban Dju'**

Entretien

Romain Molina

conteur d'un football british et humain



Malgré une excellente plume, Romain Molina est encore inconnu du grand public. Pourtant, cet Isérois exilé à Falkirk (Écosse) est devenu une référence dans le milieu de la culture-foot. Avec ses contributions pour L'Équipe et France Football, cet autodidacte de 24 ans attire de nombreux passionnés grâce à des récits qui mêlent ballon rond et Grande-Bretagne. Tout en s'écartant de l'hyper-médiatique Premier League, il aime parler de ce football-british sur son site « Hat-Trick ». Un homme étonnant et passionnant, qui explique son parcours, ses réussites et sa vision du journalisme pour vous, lecteurs de Maze.

Bonjour Romain. En te présentant rapidement, peux-tu nous dire comment es-tu passé de la vente de fruits et légumes au journalisme free-lance ?

Je suis donc Romain Molina, un esprit libre et vagabond de 24 printemps. Petit-fils et fils de maraîchers, j'ai fait les marchés pendant des années, c'est vrai. Ce qui n'est pas forcément une fatalité, loin de là. J'avoue que le marché du samedi matin à Vienne, en Isère, reste d'ailleurs un très bon souvenir même s'il fallait se lever à quatre heures du matin parfois et aller arbitrer ou jouer au basket l'après-midi. Bel enchaînement remarque.

On m'a toujours dit que j'avais une « plume » (je citerai mon correcteur lors du bac blanc de français en Première où j'avais fait une réécriture d'Ubu Roi). J'ai toujours aimé écrire et créer, partager. Je pense que c'est venu natu-

rellement, sans prédestiner quoi que ce soit. Ça s'est presque imposé comme une évidence, sachant que je cherchais uniquement à m'accomplir. Et il n'y a pas meilleur endroit qu'en gravitant autour du sport. Qu'il soit avec une balle orange, l'amour de ma vie, ou sur les terrains britanniques pour conter des histoires de ballon rond.

Quel a été le commencement pour toi, pour en arriver ici aujourd'hui ? Le blog hébergé et soutenu par le groupe L'Équipe t'a servi de rampe de lancement ?

J'ai eu la chance d'entrer en stage à Basket News/Maxi Basket où ça s'est admirablement bien passé. Par la suite, j'ai lancé Sharkfoot – l'idée de créer, m'accomplir -, tout en enquêtant sur un sinistre réseau entre la Belgique et la République démocratique du Congo qui a été publié sur CNN. Cela m'a vraiment aidé et j'avais d'ailleurs l'idée d'avoir vraiment fait quelque chose. C'est comme si j'avais fait du journalisme moral, éthique, avec un sacré travail de fond. Qu'importent les menaces (de mort, mais c'était assez drôle au fond, surtout quand la personne oublie d'appeler en masque), c'était enivrant et excitant.
Ensuite, j'ai eu la possibilité d'ouvrir ce blog, Kick-Off, sur L'Équipe. Au début, je me souviens m'être pris la tête avec un des responsables sur la longueur de mes interviews. Mais pour moi, a fortiori quand tu t'entretiens avec un inconnu du grand public, tu ne t'adresses pas aux amateurs de superficialité. Et puis merde, c'est ma vision du journalisme et je pense qu'elle est quand même partagée par d'autres. Je me suis souvent demandé : qu'est-ce que tu aimes lire ? Un entretien humain et intimiste, oui, complètement. Et si les autres trouvent ça trop long, qu'ils restent dans leur médiocrité.
J'ai eu la chance que les retours ont été excellents. Une rampe de lancement ? Dans un sens oui. Cependant, je me suis débrouillé seul pour les contacts et le reste. Ce qui ne me gêne aucunement et je le comprends d'ailleurs. Tu dois faire tes preuves, te construire. Je remercie donc L'Equipe pour la confiance. Je peux être critique pour beaucoup de choses, mais ça, je n'oublie pas. Un peu comme Aimé Jacquet, mais différemment.



Finalement, au vu de ton parcours et de tes méthodes de travail, te considères-tu comme un véritable journaliste sportif ?

Question cornélienne. Je me vois plus comme un conteur d'histoires. Ou un hurluberlu pensant sincèrement que la culture-foot, la profondeur spirituelle et la morale peuvent rassembler encore les gens. J'ai le feint espoir de défendre une certaine vision, pas uniquement du journalisme, mais de ce que nous sommes au fond.
Qu'on soit journaliste ou videur de truite, on n'en reste pas moins des êtres humains et l'exemplarité, l'exigence ou la morale sont des visions me tenant à cœur. Je m'aperçois que je ne réponds pas du tout à la question. Je ne me reconnais pas du tout dans la plupart des créneaux du journalisme sportif, et surtout de ses dirigeants. Ça me plaît de me voir un peu à part, mais ça doit être mon ego qui parle.

Et le succès de ton site «Hat-Trick», considéré comme la référence du football britannique, comment peux-tu l'expliquer ?

Succès, succès, succès.... Tout dépend ce qu'on entend par ce mot. Oui, on a plus d'audience, de fidèles et de soutiens que certains sites alternatifs, dont certains sont excellents (Footballski est la référence, mais Le Libéro Lyon, Lucarne-Opposée et d'autres sont très bons également), mais ce n'est pas la panacée non plus.
On va dire qu'en terme « d'image », Hat-Trick est une référence dans le milieu. Je ne parle

pas spécialement dans le football britannique, mais dans le journalisme. Sans rien, avec une petite équipe, on produit quotidiennement des articles, de l'info, du fond. On n'a jamais été motivé par le clic ou le buzz, on en rigole entre nous-même de ce terme. On fait ce qu'on aime et on a envie de lancer des choses de plus grandes envergures.
Un des succès de Hat-Trick, c'est peut-être le nombre d'interviews qu'on peut avoir. C'est presque unique sur le web aujourd'hui. On fait la joie des tabloïds britanniques pour les traductions plagiées et fausses d'ailleurs.

Tu as sorti un livre (Galère Football Club), recueil de 11 entretiens de footballeurs qui sont avant tout des hommes. Les avis étant très positifs au sujet de l'ouvrage, on peut deviner que c'est une récompense pour toi ?

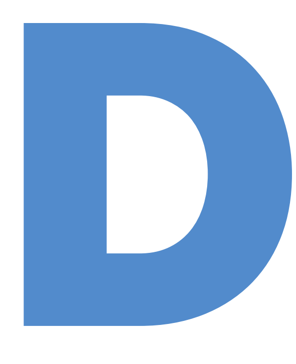
Ma récompense est multiple. La première, c'est la confiance d'un homme pour qui j'ai le plus grand respect. Que ce soit humainement et professionnellement. Je n'ai jamais fait dans la flagornerie, mais si le monde de l'édition foot avait plus de Bertrand Pirel, le niveau s'élèverait. Seconde chose, la confiance que les joueurs ont eue en moi pour se confesser de la sorte. Se dévoiler, se mettre presque à nu… Ouais, je suis veinard quand même. Et ils sont super contents du rendu, donc c'est parfait.
Troisième récompense, le nombre de retours et ce qu'ils en disent. Je suis même assez surpris de ne pas avoir d'échos négatifs ou ne serait-ce que pas trop emballé par la lecture. J'aurais bien aimé pouvoir en parler dans des médias de grande diffusion et ne pas limiter la diffusion à un cercle internet qui pouvait me connaître, mais je préfère largement ma situation à un livre promu par la communauté journalistique et sans partage avec le lectorat. Être dans sa tour d'ivoire… On a peut-être une belle vue, de l'argent, mais on oublie l'essentiel : pourquoi fait-on ce métier ? Pourquoi écrit-on ? Parce que j'aime ça et parce que j'aime partager mes pensées, créations. Et si la réciprocité avec les lecteurs est présente, c'est une jouissance terrible.

Souhaites-tu explorer et continuer dans cette voie d'auteur d'ouvrages sur la culture-foot ?
Je souhaite vraiment écrire d'autres livres, je planche d'ailleurs dessus. Vu qu'aucun média ne me propose quelque chose (mis à part le magazine Barré, que je salue et qui est super cool), je n'ai déjà pas tellement le choix si je veux continuer à survivre dans cet univers. Puis, diffuser de la culture foot, réaliser un truc qui n'existe pas vraiment… Je ne sais pas, je vois un aspect presque chevaleresque dans le livre. C'est terriblement valorisant. Et même si ce sera épineux, j'ai envie de tenter ce pari. Avec les réalités du milieu et des lecteurs, mais aussi avec mes envies.
Après tout, pas à pas, pourquoi ne parviendrons-nous pas à fédérer des gens autour de livres sur le foot ? C'est quand même un terreau exceptionnel pour raconter des histoires. Baladez-vous à Gayfield Park pour l'Angus Coastal Derby entre Arbroath et Montrose en D4 écossaise. Voyez ce stade le plus près de la mer du Royaume-Uni et humez le vent, l'air salin (quand la mer ne passe pas par au-dessus une tribune) et écoutez, écoutez les chants des Gable Endies (Montrose) à l'égard de leur rival : « You sing only when you're fishing ! ».

Informations : Le livre de Romain Molina, Galère Football Club (Editions Hugo Sports, 16,95€) est toujours disponible. Vous pouvez également suivre ses récits sur le site Hat-Trick et sur son compte Twitter. ■ **Propos recueillis par Nicolas Fayeulle**

Le Fils de Saül
œuvre forte et humaniste

En 1930, une équipe de chercheurs de l'université de Cambridge découvre sur le site de Skhül, en Israël, des sépultures datées de 100 000 ans. Ce sont les plus anciennes tombes retrouvées à ce jour. On estime que c'est à ce moment-là que l'être humain a acquis une conscience, posant ainsi la question de l'existence sur Terre. C'est le fondement de l'humanité.



ans les années 1940, dans un camp d'extermination, Saül Aüslander, prisonnier juif, est forcé d'aider les nazis pour sauver sa peau. Ici, l'humanité est totalement délaissée, laissant place à l'horreur et à la mort. Pour les prisonniers, seul compte l'instinct de survie. Saül, lui, se place dans une position de déni. Chaque jour, il met des corps inertes dans des fours, nettoie des sols plein de sang… Mais Saül, le regard vide, fait abstraction. Abstraction d'ailleurs remarquablement mise en scène par un

flou permanent autour du protagoniste, comme si tout ce qui se passait à côté importait peu. En vérité, Saül ne vit plus. Il survit.

Mais il se trouve qu'un jour, Saül trouve par hasard le corps de son fils, lui aussi exterminé. Lui qui était jusqu'ici totalement enfermé dans sa bulle, retrouve en son fils une once d'humanité. Le mort le ramène à la vie. S'en suit alors un véritable périple pour offrir à sa progéniture une sépulture digne de ce nom, se terminant sur un échange de regard absolument magnifique avec un jeune garçon qui lui rappelle que, malgré tous ces massacres, l'humanité existe encore…

Fort en symboles et en émotions, le premier long-métrage de Laszlo Nemes brille aussi par sa réalisation. Durant toute la première partie du film, on suit le quotidien de Saül depuis une caméra portée filmant uniquement sa tête, de dos, de profil ou de face. Tout le reste est flou. Parfois, certains personnages sortent du brouillard pour interagir avec Saül, mais c'est tout. Géza Röhring occupe donc presque tout le temps l'écran, et livre une performance d'acteur grandiose, la plus belle de l'année pour le moment. On entend aussi constamment un capharnaüm autour de nous. Le bruit des fours, des balles, des cris… Immersion totale. Les seuls moments calmes apparaissent au demeurant comme de véritables soulagements, nous permettant de souffler entre deux séquences chargées en émotions.

L'émotion, d'ailleurs, n'est jamais forcée. Alors que le sujet a souvent donné lieu à des films misérabilistes cherchant seulement à nous faire pleurer (La Rafle en est l'exemple le plus criant), Laszlo Nemes nous plonge ici dans la réalité. Sans voyeurisme. Sans volonté de choquer. Uniquement la réalité. Certainement ce qui lui a valu de remporter le Grand prix du festival de Cannes lors de la dernière édition.

Le jeune réalisateur hongrois réussit donc le pari, pourtant risqué, de parler de l'horreur des camps avec un regard inédit. Son film, Le Fils de Saül est une œuvre humaniste. Et un grand film, par la même occasion.■ **Melaine Meunier**

Orient, quand le beat est bon.

La Méditerranée est un carrefour entre l'Orient et l'Occident. Mais serait-elle aussi la mer la plus dangereuse du monde ? En 2014, déjà, l'IOM, l'Organisation Internationale pour les Migrations, révélait que les trois quarts des disparus en mer, l'étaient en Méditerranée. Et depuis ce début d'année 2015, c'est environ 2000 individus qui sont morts ou ont disparu en Méditerranée. Chaque année, ce sont des milliers de migrants qui tentent de rejoindre une Europe de plus en plus fermée. Et si la musique pouvait aider à ouvrir à nouveau nos frontières avec l'Orient ?

On a bien trop souvent tendance à oublier qu'il se passe, de l'autre côté de la Méditerranée, d'autres choses que les luttes que l'on nous montre en permanence. Outre-Méditerranée, c'est un festival de cultures, une émergence de talents qui font de l'Art bien plus qu'une forme d'expression. La nouvelle scène musicale arabe regorge de pépites, venues de pays en guerre, qui subissent les ravages du terrorisme, et où les peuples se battent chaque jour pour un peu plus de démocratie. Ces artistes sont souvent partis grandir, étudier, ou créer à l'étranger; dans les pays du Golfe ou en Europe, pour échapper aux guerres. Certains sont restés malgré les conflits et les risques ; ils ont découvert les rythmes du rock, de la pop, du hip-hop et du rap occidental, et n'ont pas hésité à s'y essayer, sans oublier leur culture. Le temps d'un article, ayons un aperçu de ce qu'offre aujourd'hui la musique orientale, preuve qu'un véritable mariage entre l'Orient et l'Occident est possible.

SoapkillsMédias

Soapkills est le nom du groupe libanais créé en 1997 par la chanteuse Yasmine Hamdan et Zeid Hamdan. En arabe et en anglais, Yasmine et Zeid explorent les musiques traditionnelles orientales d'Oum Kalthoum et de Fairouz ainsi que le trip-hop britannique afin de trouver de quelle manière marier les deux.
Si aujourd'hui la collaboration entre les deux artistes s'est malheureusement terminée après trois albums géniaux, le groupe vient de ressortir en mai dernier un album, The Best



« La nouvelle scène musicale arabe regorge de pépites, venues de pays en guerre, qui subissent les ravages du terrorisme, et où les peuples se battent chaque jour pour un peu plus de démocratie.»

of Soapkills. Un disque avec quelques inédits, notamment Cheftak , réenregistré à Paris pour l'occasion. Un véritable petit bijou.

Yasmine Hamdan

Née pendant la guerre au Liban, Yasmine, âgée d'à peine deux semaines, déménage avec sa famille successivement en France, aux Émirats Arabes Unis, en Grèce, avant de trouver pleinement refuge au Koweït. Ce n'est qu'à l'âge de 16 ans qu'elle remet les pieds au Liban. Elle se fait connaître sur la scène musicale libanaise avec Soapkills entre 1997 et 2005. Elle part ensuite s'installer à Paris pour sa carrière solo. C'est de sa rencontre avec Mirwais (ex Taxi Girl) que naît son premier album, Arabology, qu'elle signe sous le pseudonyme de Y.A.S. L'album est salué par la critique mais Yasmine Hamdan ne rencontre pas son public, malgré un single à la jonction de la musique arabe et de la pop occidentale, Yaspop.

Cependant Yasmine Hamdan revient en 2012 avec un album éponyme et dans une version internationale, Ya Nass. Jim Jarmusch la repère d'ailleurs pour son film Only Lovers Left Alive où elle signe une partie de la bande originale avec Hal, ce qui lui vaut une apparition dans le film. A 36 ans, c'est l'album de la maturité pour Yasmine Hamdan, le parfait mélange entre les airs pop, éléctro et folk du vieux continent et les mélodies et textes sensuels de l'orient.

Zeid Hamdan

Reconnaissable à ses grandes lunettes héritées des seventies, Zeid Hamdan a travaillé avec de nombreux acteurs musicaux arabes à la suite de sa collaboration à Soapkills. Zeid Hamdan est à mi chemin entre le dénicheur de talents et le musicien. Il déniche les nouveaux jeunes talents, les produit et les accompagne sur son label Lebanese Underground.

Dernièrement, il accompagne Maryam Saleh, une jeune artiste égyptienne engagée à la voix puissante. Elle se fait d'abord connaître en reprenant des chansons révolutionnaires égyptiennes de Sheikh Iman. Signe fort de leur collaboration, ESLA7AT, qui signifie réforme, produit après le printemps des peuples.

Autre perle dénichée par Zeid Hamdan, il s'agit de Hiba Mansouri. Sa voix singulière chante sur des rythmes joués par Zeid, hantés par les chan-


Yasmine Hamdan © DR

sons arabes des fifties et sixties. Les mêmes qu'a écouté Hiba Mansouri, jeune, chez ses parents.

Jerusalem in my heart

Jerusalem in my heart est un projet musical mystérieux et rare, autant sur la scène orientale qu'internationale. Il est fondé en 2005 à Montréal, par Radwan Moumneh, un jeune libanais. Le projet mélange avec brio musique électro, arabe et vidéo. Accompagné de 35 musiciens, et d'un nombre incalculable de dispositifs scéniques, à chaque fois adaptés à l'endroit où il se produit, le résultat est bluffant. Radwan a rallié deux autres personnes à son projet : le musicien Jérémie Regnier et la plasticienne et vidéaste Malena Salam Salazar. Et en 2013 on a découvert cette merveille, Mo7it Al-Mo7it, le premier album issu du projet. Entre les chants arabes classiques et les vibrations de la musique électronique, on découvre deux entités vocales qui se confondent, créant ainsi un puissant objet musical, emprunt d'énormément d'émotions.
En avril dernier, on apprend que la rencontre inattendue mais néanmoins évidente avec Suuns, l'un des groupes contemporains les plus envoûtants, en 2012, a donné vie à un album. Le résultat est une véritable ode au voyage. Le mélange entre l'univers de Radwan et de Suuns transporte tous ceux qui écoutent cet album pendant de 7 temps musicaux vers une destination minimale, inconnue, ahurissante.

Omar Souleyman

Omar Souleyman est l'un des personnages les plus singuliers de la scène musicale orientale actuelle. Ce syrien de quasi 50 ans jouit d'un succès fou chez les occidentaux. Il a été adoubé par Caribou et il a remixé un titre pour Björk, été remixé par le duo Acid Arab, et son dernier album, Wenu Wenu, est produit par Four Tet et Modeselektor. C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes, d'après le dicton. Car Omar Souleyman crée de la musique semi-traditionnelle, sans en bousculer les codes, et pourtant. Mais qu'importe, il fait toujours bon d'écouter un album d'Omar Souleyman à un volume scandaleusement élevé. Son dernier album, Bahdeni Nami sort le 24 juillet, est proposé jusque là en écoute sur le site de NPR.■**Antoine Delcours**

Entretien avec

Great Mountain Fire

« Le français nous parle à un endroit plus poétique que musical »



Lors du festival de Ronquières, nous avons eu la chance de pouvoir interviewer Great Mountain Fire, le groupe belge dont tout le monde parle et qui ne cesse d'évoluer au fil du temps. Plutôt que de coller des étiquettes pour décrire leur style, nous vous proposons de lire ce que les membres du groupe ont à dire sur leur formation.

On vous considère comme les OVNI de la musique belge actuelle, en êtes vous conscients ? En jouez-vous ?

Alex : On n'en joue pas mais on en prend conscience petit à petit.

Thomas : Moi j'adore les OVNI parce que c'est rare. Personnellement, je n'en ai jamais vu, j'aimerais bien en voir quand même, donc dans ce sens-là je trouve ça cool. Mais non, moi je ne suis pas conscient de ça, c'est difficile d'avoir un vrai recul sur la façon qu'ont les gens de nous percevoir. Tant mieux si on est perçus comme ça. Mais je crois qu'on est toujours l'OVNI de quelqu'un d'autre. Par exemple, pour nous, les Frero Delavega ce sont de vrais OVNI.

Alex : Belle conclusion, arrête-toi là. Thomas a raison, dans la société on est toujours un cas pour un autre, c'est un phénomène qui existe depuis la nuit des temps. On a bien compris

qu'on a fait un album qui demandait une attention un peu différente que celle du premier, il a une accessibilité peut-être moins immédiate. On n'a pas planqué les œufs de Pâques dans des cachettes faciles, on les a un peu mis dans des endroits spéciaux. Donc on suppose que le jeu de l'auditeur va être un peu plus amusant. On a essayé d'être sincères avant tout, le plus juste possible…

Thomas : Le plus juste possible sur ce que nous on avait envie d'entendre.

Donc vous avez travaillé dans l'optique où vous faisiez ce qui vous plaisait, pas dans l'optique où vous vouliez absolument être différents de ce qui se fait.

Alex : Exactement. On sait que ce qu'on fait ressemble à ce qui se fait ailleurs.

Thomas : On a toujours envie de nous surprendre nous-mêmes. Quand on joue, il faut qu'on soit étonnés, si ça ne nous surprend pas, ça nous fait chier. On considère que quand on crée des titres, ils sont toujours liés entre eux. On a la mère, puis il y a les sœurs, les cousins, c'est une sorte de famille. Dans nos albums, on est dans l'esprit où il y a des liens de parenté entre nos chansons. Parfois même les sonorités sont très différentes mais on se dit que c'est un mariage de sang. On a beaucoup d'exemples de groupes qu'on adore et qui se sont réinventés et qui prenaient des risques.

Cette façon de créer une famille par album, elle vient d'inspirations d'autres groupes ?

Thomas : C'est clair qu'on s'identifie à ces groupes. On est un collectif, on ne veut pas s'asseoir sur des bases prédéfinies ou des formules qui marchent forcément. Parce que faire des formules qui marchent forcément, ça peut être très vite rébarbatif, à mon avis. Mais ça peut ne pas l'être. On n'a pas pensé cet album en réfléchissant à l'impact qu'aurait une musique forcément efficace. On s'est juste mis ensemble, on s'est dit « ah, ça ça me fait triper, ça pas » point. C'est juste une histoire de délire collectif avant tout.

Quand vous voyez les têtes d'affiche d'un festival, souvent ce sont des artistes qui utilisent ces fameuses formules gagnantes. Est-ce qu'un jour vous seriez prêts à travailler comme eux pour vous assurer un certain succès ?

Thomas : Si on perd nos allocations familiales, oui. Ah non merde j'ai plus de dix-huit ans… Non mais si un jour on a des gros problèmes d'argent…

Alex : Je ne sais pas en fait. Y'a un phénomène actuellement qui monte, c'est qu'on identifie le musicien à un historien de la musique. On a tous les références, on a tous vu les légendes, on a tous décortiqué les formules, on sait ce qui marche. Mais nous dans notre projet, on ne se sent pas critiques musicaux, on est juste des musiciens normaux qui ne se prennent pas la tête dans des analyses dingues qui assurent un succès fulgurant. On n'est pas là-dedans sinon on ne serait vraiment pas sincères. Y'a aucun intérêt pour nous à se servir de la musique à des fins commerciales.

Donc vous êtes plus dans la recherche de l'inattendu que dans l'exploitation d'un style musical bien précis ?

Thomas : Le truc c'est qu'on ne le décide pas à l'avance. Y'a des choses qui sortent, ça peut nous emmener loin dans une stylistique, mais à partir du moment où on passe un certain cap qui nous permet de définir un style bien précis, on s'arrête. On ne veut pas être dans l'ombre de tel groupe parce qu'un de nos morceaux fait penser à ce groupe-là. C'est certain qu'il y a un jeu d'influence, mais c'est complètement inconscient, on ne fait pas en sorte de ressembler à nos idoles, on ne veut pas y penser. On veut avant tout que notre album raconte une histoire, pas qu'il soit une vitrine qui montre qu'on a écouté les bons groupes dans notre jeunesse. Dans notre processus d'écriture, on écoute toujours la chanson finalisée plusieurs fois. Si au bout de quatre fois elle nous fait chier, on la laisse tomber.

Alex : On fait un peu comme les Monty Python. Quand ils écrivaient un sketch, il fallait qu'au moins chacun d'eux aie un fou rire pendant qu'ils le lisaient, sinon ils le mettaient à la poubelle. Cette façon de penser me parle vraiment, ça veut juste dire qu'on est pointilleux dans ce qu'on fait et qu'on cherche toujours à surprendre notre public. On n'est jamais dans la facilité, c'est pas si excitant.

A qui vous compare-t-on souvent ?

Alex : Sur le premier album, des journalistes américains nous ont dit qu'on était les Phoe-

nix belges. Je crois qu'ils ont dit ça parce qu'on se ressemble au niveau de l'écriture minutieuse de la voix, on sent le cheminement. Y'a certains sons de guitare similaires. C'était peut-être l'idée qu'ils se faisaient de la musique francophone.

Thomas : Dans le premier album il y a un accent quand on chante en anglais. On reste honnêtes avec nous-mêmes, on ne prend pas de faux accent, on fait les choses comme elles sortent. On ne singe pas, et c'est peut-être le fait d'être naturels qui nous fait ressembler à Phoenix.

Pourquoi toujours écrire en anglais ?

Alex : Aussi loin que je me souvienne, on a toujours écouté de la musique en anglais. Le français nous parle à un autre endroit.

Thomas : Il nous parle à un endroit plus poétique que musical.

Pourquoi ne pas mêler musicalité et poésie dans ce cas ?

Alex : Parce qu'on n'a pas la prétention d'écrire aussi bien que ça. On ne se permettrait pas. On écrit nos paroles et on admire cette possibilité de l'anglais d'avoir une puissance de son qui ne nécessite pas d'être un écrivain talentueux. C'est une question d'esthétique. C'est une culture qui a été diffusée dans notre pays, nous on est les récepteurs et on répond en faisant honneur à cette langue. On ne ressent pas de problème de légitimité à ne pas chanter dans notre langue. On n'a pas été touchés de la même manière par la musique francophone et franchement ce que je ressens en écoutant du français, c'est à un autre niveau dans mon esprit, c'est aux antipodes des sons anglo-saxons. Y'a que Serge Gainsbourg pour moi qui a su mêler les paroles en français avec la musique internationale. Sinon, que tu le veuilles ou non, à partir du moment où tu chantes en français, t'as beau avoir n'importe quele instru derrière, on te classera toujours en tant que variété française. C'est cognitif, c'est immédiat.

Thomas : Peut-être qu'un jour on chantera en français. Pour nous la musique évolue sans cesse et sa perception avec. D'année en année on change, c'est l'évolution naturelle. Peut-être que ça se fera.


DR

Alex : La langue française demande un respect, et on ne va pas aller la souiller comme ça avec des paroles de merde. En anglais ça passe parce que ce n'est pas notre langue maternelle donc on ne pourrait pas se faire engueuler de mal utiliser une langue qu'on ne maîtrise pas sur le bout des doigts. On ne ressent pas cette pression donc on se sent plus libres d'écrire. Avec tous les auteurs qu'on se tape en francophonie, on a conscience de la qualité de notre langue. Il y a des gens qui ont trop bien écrit et ce serait insultant de venir souiller leur travail. Rimbaud ou Baudelaire, ils ont posé des bases que seuls certains ont réussi à reprendre, comme Artaud ou Gainsbourg. J'ai énormément de respect pour les paroliers qui écrivent en français et qui écrivent bien. Je ne trouve pas que ça soit plus facile.

Alors pour vous, il y a des chanteurs qui souillent la langue parce qu'ils écrivent mal ?

Alex : Complètement, et je les emmerde. Je ne vais pas citer de noms pour ne pas les faire chier mais ils se reconnaîtront. On a tous lu les classiques, et on sait quand on écrit des paroles de merde.

Vivez-vous seulement du succès de Great Mountain Fire ?

Thomas : Non, on a d'autres choses à côté, c'est pas possible de vivre seulement de ça.

Alex : C'est important d'avoir autre chose à côté. Personnellement, trop de musique me rendrait moins vif. Si j'avais la tête dans la musique toute la vie, je me sentirais moins nourri, j'aurais l'impression de ne pas pouvoir donner tout ce que je voudrais donner. La curiosité, aller voir ailleurs, c'est sain pour un être humain.

Thomas : Moi si je fais des choses à côté c'est pour gagner de l'argent. C'est pas vivable de ne compter que sur la musique.

Alex : C'est chaud de gagner sa vie avec le groupe parce qu'on est cinq, donc on partage tout entre cinq personnes. C'est pas immédiat. On n'est pas en galère non plus hein, les montants qu'on espère varient en fonction de la personne.

Avez-vous déjà commis des erreurs qui vous ont coûté cher dans votre carrière ?

Alex : On n'a pas encore de carrière.

Thomas : Oui oui complètement, on a perdu de l'argent. On n'est pas des bons gestionnaires d'argent. On a essayé de faire le mixage de notre album avec un mixeur anglais, on y a laissé un quart de notre budget total, ça nous a fait mal. Pour un résultat zéro. Artistiquement c'était incroyable, on a pu communiquer avec un mec génial. On a reçu une leçon de ça. C'est un peu comme un enfant qui tombe, il voit à quoi tient la gravité et il fait en sorte de ne plus rechuter. On n'a pas fait deux fois la même erreur.

Alex : Quand on a commencé la production de Sundogs, notre nouvel album, on a fait beaucoup de choses instinctives et on avait envie d'avoir un producteur, un mixeur qui vienne avec sa patte comme La cerise sur la couque. On a eu un super bel échange humain avec ce mec, c'était un anglais qui sur le papier avait un passé artistique dément qui nous parlait. Il est venu, on s'est mis d'accord sur ce qu'on voulait, il nous a envoyé des propositions et il se fait qu'on ne les a vraiment pas senties. Ça nous a ramené à une évidence ; on avait une attente trop précise de ce qu'on voulait, on n'était pas assez souples. On avait déjà une idée assez précise du son qui devait sortir de cet album, et on ne s'est pas rencontrés au niveau artistique avec ce mixeur. C'est dommage, vraiment. Quand il nous a fait des propositions, je n'étais pas en Belgique et les autres mecs m'ont dit qu'ils donneraient leur vie si jamais j'appréciais ce que le mix donnait. Ils étaient persuadés que je détesterais et effectivement, c'était le cas. Finalement on a mixé l'album avec notre ingénieur du son et on a dit à l'anglais qu'on était désolés d'avoir une attente trop précise du résultat final. Il l'a très bien pris, c'est pour ça que c'est un type respectable et c'est pour ça que malgré la perte d'argent, ça a été une expérience enrichissante pour nous.

Complétez cette phrase : En tant que rock star internationale, j'apprécie vraiment le fait que…

Alex : Que Youtube ait tout fait foirer.

Thomas : et que U2 ait tout fait clapoter.

Alex : On a cette chance d'être la génération des musiciens qui a connu l'Ancien Régime et la nouvelle République. Ça a tout changé, tout.

Thomas : Le concept de rock star on n'y croit plus. Les rock stars, aujourd'hui, ce sont les rois du tweet.



Alex : Il y a des groupes qui se font signer parce qu'ils sont célèbres sur Twitter. On dirait que la musique n'est plus l'argument ultime. Avant c'était bien de ça dont on parlait, du son, de la musicalité. Maintenant on parle de personnalité charismatique, il y a de moins en moins de groupes, c'est beaucoup de chanteurs. C'est étonnant de voir le nombre de chanteur-piano ou de chanteur-guitare, c'est un phénomène qui a complètement explosé. On sent bien que c'est de l'identification sociale à un individu. Internet a rendu ces gens accessibles, y'a une sorte d'open access à tout le monde. On a plus de mal à distinguer les portes d'entrée principales, il y a énormément de portes de service. Dans la matrice musicale, tout évolue très (trop) vite. Comme le public, on voit tout ça évoluer sous nos yeux et comme le public, on doit s'adapter. Sauf que nous on est actifs. On a l'impression que depuis dix ans, Youtube et internet sont devenus les rois. On doit faire des clips, en plus d'être musiciens on doit être cinéastes. On s'adapte comme on peut, on essaye de le prendre comme une source de plaisir et pas comme une corvée. Dans les nouvelles règles de l'ancien jeu, on s'acclimate.

Selon vous, serait-ce mieux de ramener la musique à son état le plus pur ? Ne plus voir les musiciens, ne plus voir de clips, ne plus donner d'interview pour savoir d'où vous venez et où vous allez ?

Alex : Les gens ont besoin d'histoires. Un musicien qui vient seul avec sa musique ça fait chier.

Thomas : Non je ne suis pas d'accord.

Alex : Mais si, regarde les Frero Delavega ils ont besoin d'être de faux frérots, ils jouent sur l'appellation pour émouvoir le public. Y'a un système qui est en train de s'installer, qui fait passer l'émotion avant le talent. Dans quarante ans, cette configuration n'existera plus. Pour le moment on est juste dans un état intermédiaire entre les voies de diffusion naturelles et puis tout ce qui est virtuel.

Great Mountain Fire est en conclusion un groupe attractif, neuf, décalé et sans prise de tête. Leurs albums Canopy et Sundogs sont de vrais petits bijoux de la musique belge. Grâce à cet entretien, quiconque écoute leur musique comprend qu'elle est le résultat d'un travail intuitif mais néanmoins très poussé dans la recherche de sonorités nouvelles. ■ **Sofia Touhami**


*MUSÉE DU QUAI BRANLY
là où dialoguent les cultures
TATOUEURS*
TATOUÉS
Exposition
06/05/14 - 18/10/15
www.quaibranly.fr
m-ticket - FNAC Tick&Live - Fnac 0 892 684 694 (0,34 €/minute) www.fnac.com - Ticketnet 0 892 390 100 (0,34 €/minute) www.ticketnet.fr - Digitick 0 892 700 840 (0,34 €/minute) www.digitick.com
Tatouages créés pour le musée du quai Branly, dans le cadre de l'exposition Tatoueurs, tatoués – Paris – 2014/ TIN-TIN © musée du quai Branly, photo Thomas Duval

Un accord de paix mort-né au Soudan du Sud



© ONU / Isaac Gideon

Ce mercredi 26 août, à Juba, un accord historique a été signé par le président sud-soudanais, Salva Kiir. L'obtention de cet accord, censé mettre fin à vingt mois de guerre qui ont ravagé le pays, s'est faite sous l'égide des médiateurs de l'Autorité intergouvernementale pour le développement en Afrique de l'Est (Igad), un groupement régional associant huit pays est-africains (Djibouti, Éthiopie, Kenya, Ouganda, Somalie, Soudan, Soudan du Sud).

Le Soudan du Sud est le plus jeune Etat du monde. Indépendant depuis juillet 2011 après trente ans de conflits contre Khartoum, le pays est retombé en guerre en décembre 2013 en raison de conflits internes dans l'armée sud-soudanaise. Ce combat s'est vu alimenté par des dissensions politico-ethniques dues d'une part à la rivalité entre Salva Kiir et Riek Machar (ancien vice-président), Dinkas et Nuers, les ethnies respectives de Salva Kiir et Riek Machar. En effet, en juillet 2013, lorsque Riek Machar se déclare candidat

à l'élection présidentielle de 2015, il se retrouve immédiatement limogé, de même que l'ensemble du gouvernement. En décembre, avec le soutien de nombreuses personnalités, notamment politiques, il dénonce publiquement «l'attitude dictatoriale» du président Kiir.

L'accord de Juba met fin à un conflit meurtrier dans le pays qui a fait des dizaines de milliers de morts et contraint 2.2 millions de Sud-Soudanais à s'exiler explique l'ONU. L'organisation a également émis des inquiétudes concernant la possibilité de développement d'une famine.

Une signature difficile

Cet accord est historique. En effet, sa signature n'a pas été de tout repos puisqu'à peine une semaine avant sa signature, Salva Kiir avait demandé un délai avant d'accepter, dans le but de pouvoir consulter sa population, tandis que Riek Machar, chef de file des rebelles et ancien vice-président du pays, l'avait accepté à la mi-août.

Les raisons de cette hésitation portaient principalement sur les dispositions concernant la démilitarisation de Juba, l'importante représentation des rebelles dans le partage du pouvoir local dans l'Etat pétrolier du Haut-Nil et le fait que la direction de la Commission d'évaluation et de contrôle de l'accord soit confiée à des étrangers, comme l'explique l'AFP dans leur compte rendu du Monde du 25 août dernier. L'accord prévoit également la réintégration de Riek Machar au poste de premier vice-président. Un accord considéré comme une « capitulation » inacceptable pour le chef négociateur du gouvernement, Michael Makuei.

Un cessez-le-feu mort-né

La situation reste fragile dans le jeune état. Les atteintes commises par les forces gouvernementales contre le cessez-le-feu conclu mercredi menacent son existence et par conséquence, la paix fragile et à peine établie. Néanmois, cette violation n'est guère surprenante puisque plusieurs accord de paix – huit au total - ont déjà été conclus pour être finalement – tous - violés depuis le début des hostilités, en décembre 2013.

Les Etats-Unis, parrains de l'indépendance du Soudan du Sud, ont une nouvelle fois brandi mardi la menace de sanctions à l'ONU et le département d'Etat a condamné les derniers combats et les belligérants accusés de violer le cessez-le-feu en vigueur.

« Si rien n'est fait, cette guerre à connotation ethnique qui se déroule actuellement au Soudan du Sud, risque de devenir une guerre civile ; tous les ingrédients en sont réunis. En tout cas, cette guerre qui, au départ, faisait l'affaire du voisin immédiat, Omar El Béchir, est devenue un véritable casse-tête. Car, l'instabilité qu'elle a créée ne permet plus d'attendre une quelconque retombée financière du pétrole dont les gisements se trouvent au Soudan du Sud. » explique Dabadi Zoumbara sur le site Lepays.bf. ■ **Manon Vercouter**



International

Chine

Too big to fail ?

« Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera ». Il est de coutume de citer la prophétique formule de Napoléon pour évoquer l'ascension économique fulgurante que l'Empire du milieu a connu depuis les années 1980 et tout particulièrement cette dernière décennie. Pourtant l'actualité récente nous a montré que la Chine aussi avait ses lundis noirs : Le krach boursier et les explosions de Tianjin qui ont secoué le pays cet été sont révélateurs d'un certain état de faiblesse. Mauvaise passe ou anomalies plus structurelles ?

Le pays de tous les superlatifs

Si l'on en croit le Fonds Monétaire International, la Chine se serait hissée au rang de première puissance économique mondiale en 2014, surpassant les Etats-Unis. Le titre était prévisible, étant donné que dans nombre de domaines, la Chine a connu un succès retentissant ces dernières années : industriel, financier, diplomatique, médical, sportif… Après la démonstration de puissance aux Jeux Olympiques de Pékin en 2008, l'Exposition universelle de Shangai en 2010, et son rôle d'acteur majeur sur la scène internationale lors des sommets du G20 ou aux Nations Unies sur le dossier syrien, il ne restait plus qu'à lui passer la médaille d'or autour du cou.

Forte de son surnom d'« usine du monde », la Chine a connu une longue période d'hypercroissance notamment grâce au textile, à l'électronique, aux jouets entre autres, tant de secteurs pour lesquels travaillait une main d'œuvre abondante et bon marché et qui ont attiré en masse les délocalisations de nos pays développés.

Pourtant, le secteur manufacturier, pilier de la croissance chinoise, s'est contracté en août et a agité les bourses mondiales. Très vite, la presse a commencé à évoquer un modèle « en crise », qui s'essouffle ou même « qui touche à sa fin ». Exagération médiatique ou réalité ?

Un tigre de papier ?

La Chine est une puissance certes, mais incomplète. Dans sa course à l'hégémonie économique, elle doit composer avec des problèmes plus politiques et sociaux : une démographie vieillissante due à la politique de l'enfant unique, les nombreux scandales de corruption qui rongent le Parti, les inégalités sociales qui se creusent, la pollution et l'augmentation d'éléments dissidents s'élevant contre le régime chinois.

Prenons ce dernier volet : le drame de Tianjin n'est pas sans nous rappeler les destructions environnementales opérées en Chine depuis les années 1990. Ce manque de soutenabilité à long terme pose la question de la pérennité d'une puissance qui se repose sur l'autodestruction de ses ressources. Sans compter les problèmes de santé des populations riveraines, et donc, en termes économiques, la perte d'efficacité du capital humain. Le développement durable est un défi chinois, encore plus à l'approche de la COP 21 à Paris.

Pour ce qui est de son mode de fonctionnement économique, la Chine est entrée dans une période transitoire : depuis la crise de 2008, elle ne peut plus être tributaire des marchés extérieurs et des exportations comme elle l'était avant. D'autant plus que la hausse du salaire du travailleur chinois a augmenté les coûts de production : le bas de gamme bon marché ne peut plus être son seul credo. La Chine doit innover et monter en gamme pour maintenir sa compétitivité et stopper sa politique de dévaluation excessive du yuan, qui risquerait d'entraîner une guerre des monnaies.

D'autant plus que la stabilité politique du pays serait fortement corrélée à la stabilité économique : le pacte du Parti-Etat avec le peuple chinois repose sur une acceptation tacite de la dictature en échange de la croissance et de la réussite économique. Or, depuis le mandat de Xi-Jinping, la répression politique et le durcissement du régime se sont intensifiés, et les partisans des valeurs universelles dites «occidentales» (démocratie, société civile, presse libre, défense des droits de l'Homme et libertés fondamentales) se sont multipliés, comme en attestent le mouvement des parapluies à Hong-Kong ou des actes de militantisme divers (cf. les féministes arrêtées pour avoir placardé des affiches contre le harcèlement sexuel dans



© Mark Ralston AFP

« le krach boursier chinois est l'arbre souffreteux qui cache la forêt malade ». Les médias se penchent sur un éventuel déclin chinois - l'arbre souffreteux - mais la panique qui a saisi les bourses européennes au lendemain du krach est davantage révélatrice d'une fragilité européenne - la forêt malade.

les transports publics ou plus récemment les avocats et défenseurs des droits de l'homme interpellés et accusés de manipulation par « les forces ennemies occidentales »).

Une faiblesse à nuancer

Pour reprendre le titre d'un article paru sur Slate le 28 août, « le krach boursier chinois est l'arbre souffreteux qui cache la forêt malade ». Les médias se penchent pour la plupart sur un éventuel déclin chinois – l'arbre souffreteux - mais la panique qui a saisi les places boursières européennes au lendemain du krach est davantage révélatrice d'une fragilité européenne – la forêt malade. Les économies du Vieux Continent se remettent péniblement de la crise de 2008 et n'ont toujours pas de bases solides de croissance. Un ralentissement chinois freinerait inéluctablement la timide reprise européenne (notamment les secteurs du luxe et de l'automobile).

La Chine va bien, même si la phase de croissance à deux chiffres est révolue. Les experts s'accordent pour dire que le risque de hard landing – un décrochage brutal de l'économie chinoise - est faible. Le ralentissement de la croissance était prévisible car les plans de la Chine étaient connus : suite à la rétraction de la demande mondiale en 2008, le pays est entré dans une phase de mutation. D'un modèle basé sur les exportations, l'Etat veut passer à un modèle reposant sur la consommation domestique. Cela passe par un ajustement de l'économie, d'où une transition plus ou moins hasardeuse. Hasardeuse oui, mais selon les chiffres officiels, la croissance annuelle tournerait aux alentours de 7%, ce qui reste à la limite de l'acceptable, surtout plus si la Chine fait le choix des bonnes réformes.

Une autre thèse voudrait que cette façon de voir la faiblesse chinoise à la moindre turbulence soit la trace d'une angoisse occidentale, un sentiment de rejet, d'effroi et de fascination vis-à-vis d'un Empire triomphant qui n'est pas « de l'Ouest ». Une résurgence de la peur du « péril jaune », la peur d'une puissance qui s'anoblit en contraste avec une Europe vieillissante, stagnante et criblée de dettes. Ce sentiment qui date de l'aube du XXème siècle s'est ravivé depuis la vague d'acquisitions chinoises en Europe, le rachat d'emprunts d'Etat, les affaires d'espionnage industriel. Un facteur économique donc, mais aussi culturel. La Chine, c'est une culture différente qui réussit dans un monde mondialisé et uniformisé. Souvent en Europe on observe une incompréhension de ce régime hybride qui fusionne communisme politique et capitalisme économique.

Pour finir, véritable choc ou simple tourment ? En attendant le verdict, la Chine a tenu à réaffirmer sa puissance le 3 août dernier lors d'une parade militaire commémorant les 70 ans de sa victoire contre le Japon : discipline nord-coréenne, exhibition de son arsenal militaire fraîchement modernisé... Xi-Jinping surplombant la place hautement symbolique de Tian'anmen a prononcé un discours vantant le triomphe du modèle chinois. Too big to fail ? ■ **Juliette Krawiec**



© AFP

Laissé à votre appréciation

Au Mexique, on peut rouler à 150 kilomètres par heure sur une autoroute sans pour autant payer le prix fort de son infraction. On peut décider de verser une « mordida ». C'est le nom donné aux quelques billets alors demandés par l'agent qui vous a arrêté pour trouver ensemble une possibilité d'arrangement. La situation est, comme on dit au Mexique, « laissée à l'appréciation » de l'automobiliste par l'agent, prêt à être aidé pour aider. Il faut se laisser graisser la patte pour continuer sa route le plus tranquillement possible. C'est la corruption qui gangrène le Mexique, mais dans une moindre mesure. À l'échelle nationale, l'État est confronté à un empoisonnement sans merci de son économie. Principalement entre corruption et violence, le Mexique est aujourd'hui livré à une lutte qui devient interminable.

Corruption en narcocratie.

Les actes sont toujours plus nombreux mais ceux qui sont sanctionnés sont les plus rares. Ils ne représentent que 5%. Des chiffres préoccupants pour un gouvernement souvent incité à se retirer par la population. Ce gouvernement, c'est celui d'Enrique Peña Nieto, au pouvoir depuis décembre 2012... Mais qui ne s'est réellement penché sur les affaires de corruption que l'année dernière, en 2014, se rendant soudainement compte après des actes de violences survenus que « le Mexique devait changer ». Instauré au printemps dernier, un système national anti-corruption n'a fait pas encore ses preuves, poussant les mexicains à de nouvelles insurrections.

Mais comment faire confiance à des politiques qui sont en affaire avec les narcotrafiquants les plus puissants du pays ? La question se pose d'autant plus quand on est mexicain et qu'on voit nos gouvernants à la télévision, filmés attablés avec les barons de la drogue. Ceux qui sont responsables de notre pauvreté, qui n'ont pas notre vie mais qui se rient bien de notre situation. La scène paraît sortie d'un vieux film policier plutôt médiocre mais les vidéos en question ont filtré et ce n'était malheureusement pas de la fiction. Quelle surprise de découvrir le fils de l'ex-gouverneur du Michoacán, alors intermédiaire, en pleine discussion durant l'été 2014 avec « La Tuta », le chef du cartel mexicain des Chevaliers templiers, arrêté en février dernier ! Un exemple parmi tant d'autres... Ailleurs dans le pays, des pots de vins sont versés pour élire certains députés plutôt que d'autres. Pendant ce temps, dans la rue, les affiches de la campagne électorale fleurissent, même dans les quartiers les plus défavorisés. Hommes d'affaires qui s'en sortent plutôt bien ou misérables forcés de vivre sous des tôles ondulées prêtes à craquer, tous lèvent la tête pour découvrir le même slogan : « Pour un gouvernement honnête et efficace ! ».

Le bilan de cette corruption est alarmant.

Les photos ne sont pas photoshopées même si on le préfèrerait : outre les disparités provoquées par une pauvreté envahissante mais qui n'atteint pas encore tout le monde, la corruption mêlée au trafic de drogue plombe les comptes du pays. Si deux millions de personnes supplémentaires sont devenues pauvres ces deux dernières années, c'est parce que, selon la banque centrale du Mexique, le coût de la corruption vaut 9% des richesses annuelles du pays, ce qui correspond à 80% des impôts collectés. Le narcotrafic est quant à lui en pleine expansion ; dans l'État de Guerrero, l'un de ceux qui produit le plus d'héroïne dans le pays, il s'agirait même d'une des sources de revenus principales. Des revenus qui ne profitent qu'à une poignée de personnes.

La violence, ce fléau qui abasourdit le Mexique.

Finalement, c'est comme si la corruption ne suffisait pas. Comme si les problèmes ne concernaient pas déjà assez de monde et qu'il fallait encore les accentuer.
L'une des affaires les plus marquantes de ces derniers temps concerne les 43 étudiants enlevés en novembre 2014 à Iguala. Cette affaire, tout le monde en a entendu parler. Au départ, une disparition comme il y en a beaucoup au Mexique. Funeste routine, me direz-vous ! Cette fois en revanche, personne n'a été retrouvé vivant. Le doute plane encore sur ce que sont devenus ces corps. La version d'une crémation en fosse commune a récemment été remise en doute, mais quoi qu'il arrive, il s'agit bien d'un acte de barbarie comme le pays en voit de plus en plus. Parallèlement, les manifestations continuent, et rares sont ceux qui les voient s'arrêter de si tôt.

Les cartels ne font pas dans la finesse quand il s'agit d'ôter des vies. Parler de simple violence s'assimile désormais à un euphémisme de bienséance. Toute trace d'humanité est morte en même temps que les victimes elles-mêmes. Qualifiées de « dictature de la peur », les méthodes des cartels sont variées : dépeçages, décapitations, démembrements par exemple... Il n'est plus rare d'avoir 19 ans, d'être membre des « Maras », gang armé d'Amérique centrale, et d'avoir déjà tué plus de 200 personnes. Ces gangs ne craignent rien, surtout pas la mort.

Selon l'Institut mondial de la Paix 2015, combattre cette sauvagerie, c'est dépenser 22% du produit intérieur brut d'un pays qui est déjà dans un gouffre financier. Investissements dans la prévention et dans la répression de la violence, poursuites en justice, salaires des forces de l'ordre mobilisées en permanence mais parfois malhonnêtes... Rien de bon pour le budget d'un Mexique véreux jusqu'aux frontières. L'État tourne en rond, plongé dans un cercle vicieux qui peut coûter de l'argent comme des vies.

Le Président est dos au mur et une crise de confiance de grande ampleur ne parvient plus à être calmée. Pendant ce temps, les inégalités se creusent toujours et la population est forcée de subir les violences continues d'un système corrompu. **Céline Jollivet**



© AFP Pedro Pardo

Passer les vacances à bronzer sur les plages du camping de votre région, c'est terminé ! Visiter l'Europe n'est plus si coûteux que ça. Après avoir passé mes deux derniers été à voyager de ville en ville, voici quelques pensées et anecdotes au sujet du voyageur d'aujourd'hui.

Les nouvelles manières de voyager

Un sentiment de liberté

« Faire le tour du monde », c'est probablement l'un des souhaits que l'on peut retrouver sur toutes les bucketlists (les choses à faire avant de mourir, ndlr) et aujourd'hui beaucoup de jeunes se lancent dans la conquête d'un ailleurs, en se transforment en pèlerins agnostiques le temps d'un été. De manière assez simple, une forme de solidarité virtuelle, engendrée par des sites tels que Blablacar ou AirBnb, a trouvé le moyen de se concrétiser au sein d'une communauté de voyageurs invisible et mobile. Partir seul ou à plusieurs et se déplacer sans cesse, fuir une ville aussitôt après avoir fait connaissance avec ses rues et ses monuments, le sac sur le dos et le portefeuille maigre, c'est apparemment de là que naît le sentiment de liberté du voyageur. Cette liberté passe par l'abondance de choix qui se présentent quotidiennement lorsque l'on voyage - où serai-je demain ? - et par les expériences potentielles que ceux-ci nous réservent. Lors d'un tour « spécial Gaudi » offert par une auberge de jeunesse de Barcelone, le guide irlando-espagnol nous demande de nous présenter tour à tour, un vrai melting-pot : un



néo-zélandais, un indien, un australien, deux anglais et deux coréens qui nous annoncent en plaisantant : « We're from North Corea... No just kidding ». Comprenez « Nous sommes Nord-Coréens... Non, on plaisante ! »

Sur un coup de tête

Sans s'engager dans les différents débats d'ordre légal au sujet des différents sites internet qui permettent de se loger ou bien de voyager entre particuliers, il est important de savoir qu'ils offrent une alternative souvent très arrangeante sur le plan économique et enrichissante pour ce qui est des rencontres qu'ils nous poussent à faire. Outre le covoiturage et le couch surfing qui se sont beaucoup développés ces dernières années, il existe différents avantages pour les jeunes (en général cela désigne les moins de 26 ans, après on est directement vieux, il n'y pas d'intermédiaire) comme les billets de train Interrail qui permettent de voyager à travers toute l'Europe sur une certaine durée. On n'a même plus besoin de prévoir où l'on va, on peut réserver des auberges le jour même de notre arrivée avec un peu de chance, et toutes les voitures tombent sous le charme du pouce et du sourire d'un voyageur épuisé. Avec trois de mes amis, alors que nous nous apprêtions à passer la nuit dehors dans le désespoir de trouver un auto-stop après minuit, une jeune femme s'arrête pour nous prendre et nous propose de nous héberger le temps d'une nuit. Vous me direz que c'est un cas exceptionnel mais n'empêche, cela fait une bonne raison de croire aux miracles.

S'ouvrir au monde

Voyager ainsi permet de voir beaucoup de choses, de faire coïncider la réalité à certaines images que l'on se faisait de tel pays ou de tel monument. Certains peuvent penser que d'être constamment en mouvement pour découvrir un maximum va de pair avec la dynamique de consommation de masse dans laquelle on vit : aujourd'hui on dit beaucoup « J'ai fait Venise, Rome, Berlin » comme si les villes n'étaient qu'un produit touristique. La masse de touristes qui se contente de prendre une photo devant chaque monument à l'aide de son selfie-stick tout neuf avant de rentrer chez eux n'aide pas forcément à contredire cette idée là. Mais ce n'est pas d'eux dont je vous parle, les nouveaux voyageurs se retrouvent dans les auberges de jeunesse les plus cheap, serrés dans un covoiturage ou encore le pouce levé sur le bord d'une route.

En fait, les « nouveaux voyageurs » ressemblent beaucoup aux anciens me direz-vous, et vous avez bien raison. Le fait est qu'aujourd'hui c'est bien plus facile d'en devenir un, avec quelques économies et un coup de pouce de grand-mère, n'importe qui peut partir jouer les Marco Polo ou les Christophe Colomb au-delà des frontières françaises. Voyagez ! Si ça fait maigrir le portefeuille, c'est aussi le meilleur moyen de s'ouvrir l'esprit et de se défendre des idées reçues sur les cultures qui nous sont étrangères.. ■**Adam Garner**

Les Mille et une nuits de Miguel Gomes : en attendant la fin de l'histoire


© Shellac

Au festival de Cannes cette année s'est opérée de manière inconsciente une passation de pouvoir pour le cinéma portugais : alors qu'on découvrait pour la première fois en France le film-testament qu'avait laissé Manoel de Oliveira avant de mourir, les cinéphiles se réjouissaient du génie du nouveau chef d'œuvre de Miguel Gomes. Les trois volumes des Milles et une nuits se révèlent être à la hauteur du projet initial de son auteur et ne doivent pas passer inaperçu au sein du paysage désertique du cinéma portugais.

Sans pour autant vous pousser à assassiner vos épouses, Les Milles et une nuits vont vous placer à la place de l'agressif sultan qui sert de mari à Schéhérazade le temps que cette dernière vous raconte ses différentes histoires. L'important dossier consacré au projet de film-monde de Miguel Gomes par les Cahiers du cinéma ainsi que le titre «Le vide politique du cinéma français» du numéro de septembre peuvent faire rougir les cinéphiles engagés de l'hexagone : faut-il que le pays connaisse la crise pour qu'on commence à parler du peuple ? Si le cinéma français est réputé pour être «social» notamment à travers ses thèmes (cf. le dernier festival de Cannes : un adolescent difficile face à la justice, un homme contraint de devenir un vilain homme de sécurité dans un supermarché), il semble qu'il ait bien du mal à rendre service à

la société…

Heureusement, un souffle populaire est venu du Portugal, entraîné par un réalisateur qui défend que le personnage principal de son film, «c'est le peuple». Face à la suprématie de l'individu, voilà la reconsidération du groupe, de la classe sociale prise dans son intégrité et avec sincérité. L'objectif de Miguel Gomes n'était pas atteint d'avance et l'un des principaux risques lorsque l'on essaye de faire du cinéma engagé c'est d'ennuyer le spectateur. Les italiens du néo-réalisme l'avaient bien compris, et c'est d'autant plus précieux face au public d'aujourd'hui : peu importe ce dont on veut parler, pour obtenir l'attention, il faut raconter des histoires ! Recouverts d'innocence, les différents contes de Schéhérazade dressent le portrait d'une réalité bien triste dont personne n'aurait voulu entendre parler durant 6 heures sans qu'un cinéaste y ajoute une importante dose de rêve et d'espoir.

C'est dans ce cadre là que s'est créé un film à
C'est dans ce cadre là que s'est créé un film à
cheval entre la fiction et le documentaire, en effet, c'est le mélange entre la volonté de réinventer le réel et le lien direct avec un événement daté (la crise économique portugaise de 2013) qui fait la force du projet. Les trois volumes peuvent se regarder séparément, dans l'ordre comme dans le désordre : ils se construisent comme une suite de nouvelles à la durée irrégulière, tantôt comique, tantôt tragique mais toujours pleines de malice et d'images nouvelles qui stimuleront votre imaginaire.

Vous vous en doutez, lorsqu'on construit un film aussi long que celui-ci à partir d'une suite de nouvelles on peut se demander comment elles vont former un ensemble cohérent. A la fin de chaque volume, les ruptures assez nettes entre les différents contes peuvent faire que l'on a l'impression d'avoir vu plusieurs courts-métrages ce qui est assez particulier (sans être désagréable) mais la cohérence formelle et les analogies visuelles tiennent l'ensemble comme celui de la longue réflexion d'un portugais attentif à la situation de son pays.

Si la critique s'accorde sur le fait que le premier volume est le moins convaincant des trois, ses imperfections sont la preuve de la complexité du projet de Miguel Gomes : comment débuter un film qui a pour intention de soulever toute la misère du peuple portugais en défiant la limite qui sépare la fiction de la réalité ?

Le film a pour mérite de mettre en place un nouveau système de signes qui prend forme au cours de la première heure et de nous avertir de l'attention particulière qu'il nous demande : toutes les images fictives que vous allez voir sont l'image d'un fait réel mais aussi le souvenir du conte précédent. Ainsi un jeu de miroir entre les différentes images du film et la réalité se met en place et va «revaloriser l'image» en lui rendant sa capacité à faire sens d'elle-même, en conférant à chacun de ses éléments aussi bien une valeur directe (indicielle) qu'une valeur référentielle. Par exemple, la disparition du réalisateur lui-même et l'angoisse de ses techniciens vis-à-vis de leur salaire est la même que celle des ouvriers du chantier naval qui se retrouvent sans employeur mais c'est aussi une mise en scène qui doit soulever la question «qu'est-ce que cela signifie que de commencer un film par la disparition de son auteur ?».

Malgré l'humour de certaines des nouvelles (notamment la première, «Les hommes qui bandent», qui se moque de l'égoïsme des hommes politiques) on ressent une certaine tristesse de la part de Miguel Gomes, une inquiétude face à laquelle les histoires fictives ne parviennent à nous divertir que temporairement. On passe du rire aux larmes, puis on rigole à nouveau, parmi les Mille et une nuit il n'y en a pas deux qui se ressemblent et c'est l'un des autres points forts du film. Si on entend se plaindre que tous les films qui sortent se ressemblent et que leurs images ne sont qu'une version recyclée du précédent, ici ce n'est pas le cas. Miguel Gomes a su diversifier les ambiances, les paysages, les couleurs et les tonalités de manière à ce que chaque volume forme un patchwork de différentes variations sur un même thème : la vie du peuple.

Chacun des contes mériteraient qu'on s'y attarde, mais j'espère que la simple idée de vous plonger dans ce long périple que forment Les Mille et une nuits et de partager les joies et les peurs de tout un pays saura vous convaincre d'aller au cinéma. ■ **Adam Garner**

Des vachettes et des hommes

Le concours landais de la Madeleine

On est allés à Mont-de-Marsan voir des hommes éviter des vaches dans une arène. Ils sautaient, ils faisaient des tours sur eux-mêmes et oubliaient même parfois d'éviter les vaches en question, tout ça rythmé par une fanfare cuivrée reprenant des hymnes disco. On revient sur cette tradition peu connue dès qu'on s'éloigne de la belle région des Landes : les courses de vaches. On l'appellera « corrida light ».

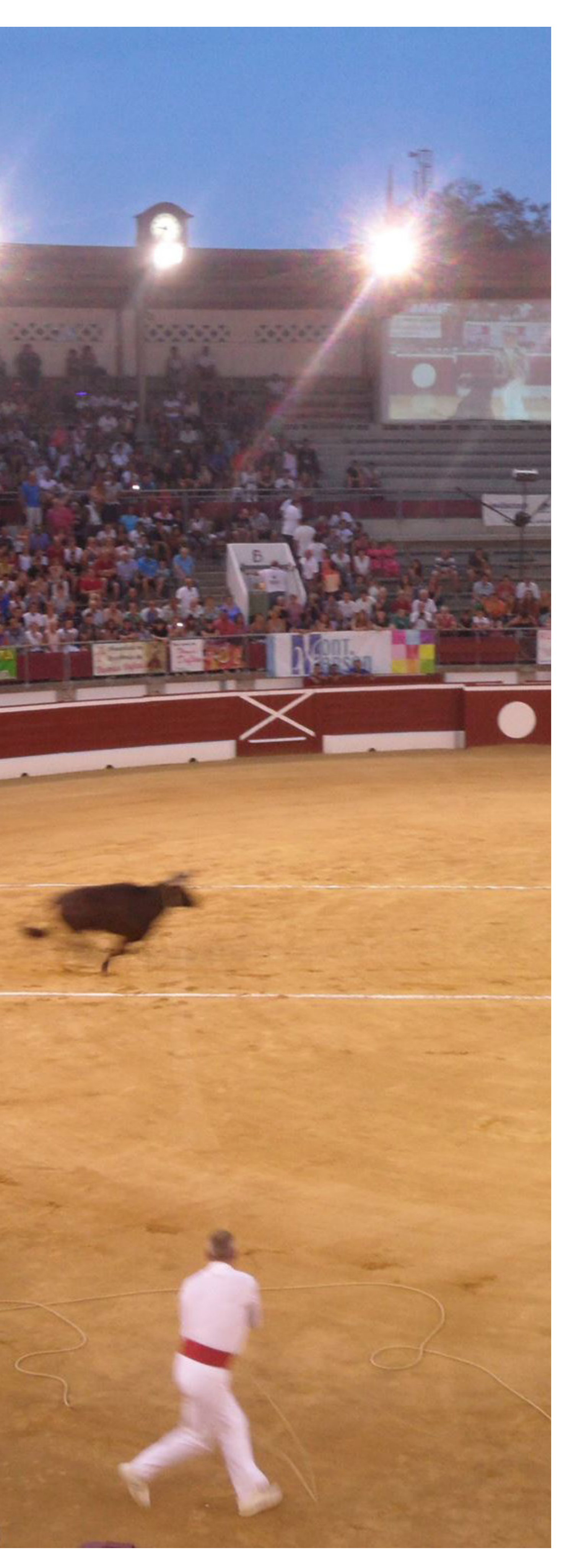
Plus de 650.000 personnes

Les fêtes de la Madeleine se tiennent chaque année au mois de juillet à Mont-de-Marsan dans les Landes. Le mercredi, le maire – la mairesse en l'occurrence – remet les clés de la ville aux jeunes devenus « hestayres » pour l'occasion. La ville devient leur, l'espace de cinq jours intensifs où tradition et fête se mêlent dans une manifestation unique. On pense alors à une ambiance chaleureuse, à des tenues blanches ornées de foulards bleus et non rouges, à des bouteilles de pastis orgeat, à une foule en délire aux sons des fanfares locales. On pense aussi à certains excès souvent décriés par les pouvoirs publics : soûlardise intensive, agressions et vols en tous genres… Sur le papier, les ferias restent le bon plan pour qui veut découvrir un certain folklore tout en restant avec ses potes pour faire la fête. C'est ainsi qu'il est de moins en moins rare de voir des outsiders débouler dans ces ferias dans l'espoir d'y festoyer jusqu'à pas d'heure dans une ville métamorphosée pour l'occasion.

Il y avait 650 000 personnes en 2014 et sans doute plus cette année pour une aire urbaine qui en compte à la base 69 000 tout rond. Loin de cette foule enjouée et sans doute sympathique, nous sommes arrivés la veille des événements dans une ville déserte. Tout avait été préparé et c'était littéralement le calme avant la tempête : du contreplaqué protégeait chaque enseigne de la ville et même quelques arbres du vandalisme de certains hestayres. Il s'agissait clairement de limiter la casse tout en sachant pertinemment qu'il allait y en avoir. Le décor était en tout cas déstabilisant, on aurait cru une ville touchée par la peste où chacun serait réfugié chez soi en priant ses dieux respectifs.

Le partage avant tout

Mais loin de cette vision chaotique nous sommes allés manger des cœurs de canard dans une peña – les bars associatifs éphémères qui ouvrent pour l'occasion. La peña choisie pour



cette dégustation était celle de l'association des Pitchouns du Moun qui a un message simple : «Peut-on faire la fête tout en aidant les enfants malades ?» et une réponse encore plus simple : «Oui». Leurs recettes vont chaque année aux handicapés de la région – le Moun est le nom donné aux alentours de Mont-de-Marsan – et eux-mêmes sont bénévoles. On débarque donc en voulant manger un bout et ils nous refusent d'abord l'accès car la soirée est réservée aux bénévoles puis un des membres nous dit de rester et nous offre une première tournée avant qu'on ne lui commande à manger et à boire. L'ambiance du sud est ici, la chaleur de l'accueil et le dialogue facile en sont des signes qui ne trompent pas.

Le ventre plein et le sourire aux lèvres, on se dirige vers les arènes de Plumaçon pour assister à une course landaise. La corrida est connue notamment pour les polémiques qu'elle soulève mais on entend rarement parler de ces courses qui restent elles aussi une tradition dont le spectacle vaut le détour. Une première floppée de personnes arrivent en échasses et costumes traditionnels. Elles se mettent en ligne à chaque extrémité de l'arène et vient l'annonce de ceux qui vont participer à la course ce soir. Présentés par équipes, ils viennent saluer le public avec leurs habits colorés et imposants. Pendant ce temps, une fanfare appelée « La Cigale » et venant du village de Morcenx s'occupe de maintenir l'ambiance. Le soleil s'est couché tranquillement et on peut voir flotter les drapeaux français et espagnols qui trônent par alternance en haut de l'arène.

Une tradition ancrée

Le show commence avec des écarteurs et on a vraiment l'impression d'avoir affaire à un rituel millénaire. Une vachette est emmenée dans l'arène, les cornes encordées. Des hommes, les cordistes, tiennent ces cordes de chaque côté, à proximité, afin d'orienter la vache dans sa course. L'écarteur – ou le sauteur – se charge d'attirer l'attention de la vachette. Ça peut durer longtemps car parfois elle a envie de bouffer autre chose que le monsieur du centre mais quand elle est enfin partie pour le voir, là il se tient debout bien droit, il attend le dernier moment et il fait un geste magnifique et

d'une classe certaine. Si la vachette arrive sur sa gauche, il effectue avec grâce un demi-tour dans le sens des aiguilles d'une montre. Elle passe et il l'a esquivée, il s'est écarté juste pile pour ne pas se faire empaler. Tout cela est rythmé par la fanfare et une fois l'écart effectué il pose fièrement les mains sur les hanches puis salue la foule en effectuant un tour de l'arène. Il faut imaginer que leurs tenues sont riches en fils d'or ou d'argent et ces dernières scintillent tout le long du spectacle, émerveillant tout un chacun et embellissant le suspens.

Parfois toutefois, cet idéal de l'écarteur vient se fracasser contre une vachette. De face c'est spectaculaire, une vache traîne à moitié un écarteur sur un ou deux mètres, on a peur pour lui. Le temps s'arrête littéralement et l'annonceur en profite pour nous parler d'une initiation à la course landaise qui se déroule dans la semaine : était-ce vraiment le bon moment pour susciter des vocations ? L'homme a perdu une bataille mais il n'a toutefois pas perdu la guerre. Celui qui était à terre revient pour un écart et il assure comme un chef. On se dit quand même pendant un moment que c'est stupide. Au fur et à mesure on se rend compte que même quand il n'y a rien de spectaculaire, les joueurs à peine touchés par la vachette se tiennent de plus en plus le bas du dos quand ils font le tour de l'arène. Quand ils passent derrière les palissades aussi, là ils ne se tiennent plus droit et extériorisent la souffrance lisible sur leur visage. Il ressort donc que c'est finalement l'honneur des participants qui est en jeu. Il s'agit de combattre sa douleur, de ne pas la laisser transparaître afin de livrer le plus beau des spectacles.

Un spectacle hors du commun

Pendant que la fanfare joue YMCA, Dancing Queen ou encore des reprises d'Adele, les écarteurs laissent place aux sauteurs. Pour tout avouer, on était venus pour ça. Les sauteurs doivent eux aussi éviter la vachette mais plutôt que de tournoyer au sol ils préfèrent voltiger dans les airs. Saut de l'ange, saut périlleux ou vrille pour les premiers ; pour les seconds, les pieds sont joints dans un béret rouge et les genoux attachés d'un lacet de la même couleur ils effectuent saut basique, vrille ou saut périlleux. C'est là que ça devient sans doute un peu moins technique et plus impressionnant pour l'observateur lambda. Il suffit d'imaginer le taureau et le sauteur, chacun à une extrémité de l'arène. Le premier court vers l'autre, le second en fait de même et au dernier moment, on le voit s'élever dans les airs. Bizarrement le plus impressionnant serait sans doute le saut périlleux où il bondit littéralement pour atterrir en une roulade avant, mettant un peu de terre battue sur ses habits d'un blanc immaculé.

C'était noble et beau. Le spectacle est sans doute un peu long, spécialement quand on pense aux écarts nombreux et dont la qualité baisse au fur et à mesure de la partie avec l'épuisement et les blessures des écarteurs. Toutefois, tout comme une sortie en ville, il faut voir la course landaise comme une étape de la soirée qui connaît un avant et un après. Les cœurs de canards dans le bar où jouait une fanfare, les discussions aléatoires, la ville déserte : tout ça constituait l'esprit du sud qui séduit quiconque pose pied à terre en ayant en tête de partager de bons moments dans une convivialité que l'on ne trouve nulle part ailleurs.. **Graceland Whistles**



FIFA
La nouvelle série à scandale

Si on totalise d'emblée le « scandale de la Fifa » : 150 millions de dollars de rétro-commissions, des vieux millionnaires, 9 cadres de la Fifa et 5 dirigeants d'entreprises, 47 chefs d'inculpation, on n'est pas loin d'entrer dans le Guiness. Sans énumérer les patronymes de ces malheureux, tentons d'y voir plus clair.



© AP

Au centre, dans un milieu qui ne sait plus combien de zéros compte un milliard, se trouve Jack Warner. L'ex numéro 2 de la FIFA, et vieux président de la Concacaf (c'est-à-dire : Confédération de football d'Amérique du Nord, d'Amérique centrale et des Caraïbes), a construit sa fortune en choisissant soigneusement les votants lors des attributions de Coupes du Monde. Ces généreux pots de vin – près de 10 millions de dollars de la part des Sud-Africains - étaient virés à l'Union Caribéenne de football, dont Warner était président. D'après l'Obs, ces virements étaient apparentés à un « don pour soutenir la diaspora africaine ». Qui aurait pu en douter ? Et autant pour le foot en Amérique du Nord et dans les Caraïbes ? Ces sommes conséquentes laissent présager le pire pour le royaume du ballon rond qu'est l'Europe… Épisode suivant.

Mais au fait, pourquoi les Etats Unis ?

C'est bien connu, l'oncle Sam et le ballon rond, ça fait deux. Cet imprudent le préférerait légèrement plus ovale. C'est en réalité un point juridique. Les arrangements à coups de millions se décidaient en majeure partie sur le territoire américain, à l'abri, grâce à des facilitations financières et bancaires que connaissent bien les trafiquants… en tout genre. L'implication de banques américaines a permis au ministère de la justice américain de faire arrêter les dirigeants de la FIFA et de demander leur extradition à la Suisse.

Et tout ça par la faute d'un seul homme. Un repenti. Une taupe ayant un temps savouré sa part du gâteau. Un corrompu au nom tout indiqué : Chuck Blazer. Même les scénaristes de Mafiosa et de Narcos n'auraient pas pu trouver mieux. Chuck a des remords de s'être fait arrosé avec quelques collègues. D'abord pour l'attribution d'onéreux droits de diffusion à Traffic et puis, pour les attributions des Coupes du Monde de 1998 et 2010. Wait wait wait, Chuck ! What did you say ?

Parce que là, ce n'est plus seulement les footeux du dimanche qui hurlent au scandale. L'Afrique du Sud, why not, mais la France ! L'année du sacre en plus ! Qu'on se rassure, seul le Maroc, également candidat à la réception, est directement mis en cause. Blazer a été invité au Maroc et a simplement assisté à la distribution d'un généreux pot de vin à l'un de ses confrères, Warner. Ensuite, il a été chargé d'assurer l'exécution du virement bancaire et la Coupe du Monde est



© Reuters

passée sous le nez du Maroc. Tranquille. Mais pas d'inquiétudes côté français : on est clean. Millionnaire, Blazer a remis ça quatre ans plus tard et le Maroc s'est encore fait avoir, préféré à l'Afrique du Sud.

Warner, Blazer… Bon et Blatter ?

Au fur et à mesure que la justice américaine progressait dans son enquête, Sepp Blatter, président de la FIFA depuis 1998 et candidat - à 79ans - à sa propre succession, commençait à se dire que ça sentait le roussi. Réélu, il donne sa démission quatre jours plus tard, lorsque le Français (damn !) et secrétaire de la FIFA Jérôme Valcke est mis en cause. Son fidèle bras droit est en effet suspecté d'avoir versé 10 millions de dollars à un certain… Jack Warner. On est repartis pour une deuxième saison ! Professionnel du déni, Blatter justifiera sa démission au siège de la FIFA : « Même si un nouveau mandat m'a été confié, il semble que je ne sois pas soutenu par tous dans le monde du football, c'est pourquoi je vais convoquer un congrès extraordinaire et remettre mon mandat à disposition », d'après Le Monde. Le jeune retraité a trouvé une nouvelle occupation : pourrir la campagne de Michel Platini, selon les dernières révélations de l'Equipe.

Sport, politique et argent. Ce triptyque se répète tous les quatre ans et concerne aussi bien Coupes du Monde de Football que Jeux Olympiques. On sait, surtout après Sotchi, à quel point les évènements sportifs d'envergure mondiale sont utilisés par les gouvernants comme des vitrines de la réussite de leur pays. Quitte à ce soit factice. Sans parler des attributions sujettes à polémiques du Mondial à la Russie et au Qatar, on peut se rappeler les manifestations populaires brésiliennes et sud-africaines, s'indignant contre le peu de retombées économiques perceptibles. Un tel évènement entraîne certes des arrivées massives de capitaux mais ces investissements se concentrent à la fois temporairement et spatialement, tout en tournant le dos aux peuples.

Au-delà d'un aspect politisé, c'est une pure question d'argent, de liasses. Aujourd'hui première agence de marketing sportive nord-américaine, Traffic doit sa fortune à cette joyeuse bande. De même, le lien historique qui unit les champions brésiliens à Nike serait le fruit de considérations légèrement plus vénales qu'une passion commune. Tous les mythes du Football seraient-ils en train de s'effondrer ? Bien sûr que non, Platoche est totalement insensible à l'odeur de l'argent, tout le monde sait ça. **Marion Bothorel**



© AFP

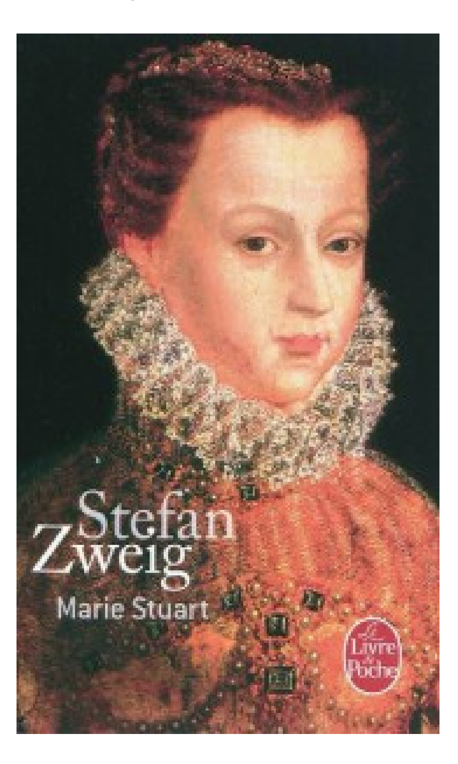
Dossier

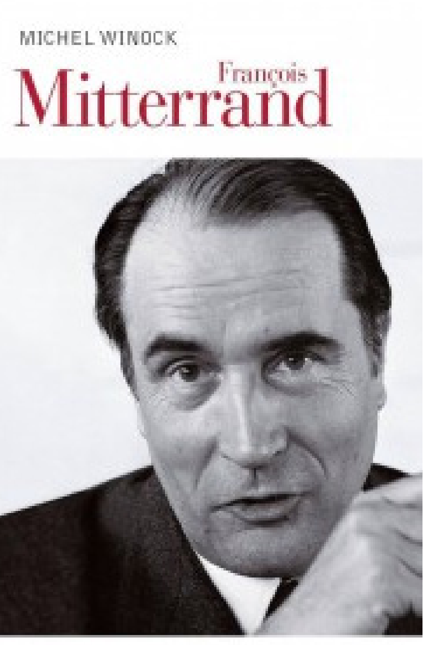
Biographies

Pourquoi lire des biographies ?

«Les vies des grandes femmes et des grands hommes sont toujours inspirantes. On ne perd, à mes yeux, jamais son temps à lire des biographies, dont on sort toujours grandi. Les erreurs et les succès des humains avant nous peuvent nous guider dans nos propres existences, et la biographie reste un moyen ludique pour se plonger dans une époque bien précise, à travers les yeux d'un témoin du temps.» Basile Imbert

« Lire des biographies n'a pas pour seul effet de vous donner cette agréable sensation de connaître intimement un homme passé à l'Histoire. Une autre vertu de cette lecture est l'explication de ses actes, ce que nous pourrions appeler le « pourquoi de la postérité ». Nulle œuvre, nulle décision, nulle trace n'est détachable d'une expérience vécue ou d'un contexte ; et personne dans son vivant ou dans sa mort ne se bâtit seul, éloigné du regard de l'autre ; ainsi lire des biographies n'est pas se contenter de la vision d'un seul homme, mais c'est plonger dans un monde qui bien souvent n'est pas si éloigné du nôtre. Et de là, la biographie peut devenir une source d'inspiration pour notre propre construction ou notre propre renouvellement. » Loïc Pierrot







Quelques biographies que nous vous recommandons

***Marie Stuart*, Stefan Zweig**

Attention, explosion de passions au détour de votre lecture ! En effet, dans l'art exigeant de la biographie, Zweig reste un maître incontesté, semant toujours des leçons de vie au fil de ses chapitres écrits dans une langue parfaite, sans sombrer dans la démarche moralisatrice ringarde. Ce grand écrivain et biographe a ainsi su capter et rendre plaisant à lire le destin houleux de Marie Stuart, aux intrigues politiques et royales très proches d'un Game of Thrones bien réel. Reine d'Écosse seulement six jours après avoir ouvert les yeux, exilée à la cour du Louvre où elle séduit et épouse le Roi de France, la vie de la catholique Marie Stuart prend un tournant lorsqu'elle retourne dans sa terre natale à la mort précoce de ce dernier, devenant ainsi la rivale de la protestante Elizabeth I, avec qui elle se dispute la couronne d'Angleterre. Zweig rend à merveille l'époque de tensions entre les blocs catholiques et protes-

tants, sans sombrer dans le livre d'histoire, et les personnalités complexes de ces temps fascinants défilent pour notre plus grand plaisir, dans une superbe traduction d'un Allemand exquis. Nous devrions lire le roman de cette vie de femme, avec ses faiblesses et ses qualités, qui aura connu la liberté et la captivité, le pouvoir comme la défaite, l'amour comme le désespoir total avant de finir jugée et condamnée à mort, tous les dix ans, pour en saisir la grandeur en grandissant à notre tour.

***François Mitterrand*, Michel Winock**

S'il est une vie qui ne laisse personne indifférent dans notre paysage politique, c'est bien celle du premier président socialiste de la Cinquième République, François Mitterrand, qui régna sur la France de 1981 à 1995, tantôt porteur d'espoirs comme de déceptions, tantôt désabusé par les Français puis réélu triomphalement. Viscéralement attaché aux valeurs de la droite de ses racines paysannes, « l'homme une rose à la main », que chante d'une voix sensuelle, militante et hallucinée Barbara, a su rassembler, au fil d'un travail aussi laborieux qu'ambitieux débuté au sortir de la guerre, dans le plus beau plan de carrière de la vie politique française, la gauche jusqu'à sa victoire, patiemment., tandis que défilaient les décennies d'opposition et de doutes. Au passé sulfureux dans les milieux d'extrême-droite et royalistes des années trente, jeune évadé de guerre à la fois rallié à Vichy puis résistant, François Mitterrand ministre, n'hésite pas à signer les condamnations à la guillotine durant la guerre d'Algérie, avant de devenir fervent défenseur de l'abolition de la peine de mort qu'il proscrit une fois portée à la présidence. Et quelle présidence ! Celle qui mènera toute une génération nouvelle au pouvoir, donnant un nouveau souffle nécessaire au pays, avec des réformes sociales ambitieuses. Avec également des divulgations romanesques dans la presse d'une fille cachée tendrement aimée et celle d'un homme malade torturé par la douleur au crépuscule stoïque d'une vie bien chargée ! Dans cette biographie sans doute scolaire mais parfaitement équilibrée et réussie, Michel Winock, également connu pour son Flaubert, atteint ce qui semble impossible : rassembler le puzzle d'un homme éparpillé en milliers de pièces et de contradictions qui n'en sont pas forcément, dans un ensemble harmonieux et cohérent.

***Nietzsche*, Stefan Zweig**

« Seul l'extraordinaire nous élargit l'esprit, seul le frisson devant des forces nouvelles accroît notre sensibilité. C'est pourquoi l'exceptionnel est toujours la mesure de toute grandeur. Et l'élément créateur reste, même dans ses créations les plus troublantes et les plus dangereuses, valeur au-dessus de toutes les valeurs, esprit au-dessus de nos esprits ». Ce constat formidable nous vient de Stefan Zweig, dans son livre Le Combat avec le démon : Kleist, Hölderlin, Nietzsche. Cet ouvrage, publié en 1925, a été de nos jours tronçonné ; ainsi peut-on désormais se procurer uniquement la partie consacrée à Nietzsche, publiée aux éditions Stock. Ce portrait du philosophe apatride est un des bijoux de Zweig – d'aucuns diront même que c'est sa meilleure biographie. A travers son style somptueux il dresse en onze chapitres le tableau de Nietzsche, un tableau à deux aspects. En effet, s'il est question de la vie du penseur, l'objectif est également d'expliquer sa pensée ou du moins d'en tracer les lignes directrices. Sous la plume de Zweig, c'est un Nietzsche cherchant sans cesse l'accomplissement de l'Homme, jusqu'à en sacrifier ses amis et sa santé précaire, qui se montre au lecteur. On comprend alors toute la dimension de l'idée nietzschéenne, sorte de philosophie du corps et de médecine de l'âme. Exalté, Stefan Zweig rend accessible l'homme qui prétendit avoir « coupé l'histoire en deux ». Un classique à lire impérativement.

***Lincoln, l'homme qui sauva les États-Unis*, Bernard Vincent**

Abraham Lincoln est l'un de ces noms qui parlent d'eux-même. Self made man devenu au fil d'un parcours d'autodidacte président des États-Unis d'Amérique, l'homme a su conduire son pays en pleine guerre civile avec un charisme et un sens des responsabilités exemplaire, jusqu'à son assassinat qui a fait de lui un martyr de l'imaginaire américain. La biographie de Bernard Vincent brosse un portrait humain au-delà de l'icône, tout en insistant sur la formation et l'ascension politique du bûcheron devenu président, sans jamais oublier d'expliciter le contexte souvent trouble de cette Amérique prête à se déchirer autour de la question de l'esclavage. Abraham Lincoln apparaît ici comme un homme déterminé, en quête du perpétuel consensus, mais souvent en proie aux difficultés de sa vie familiale et amoureuse marquée par d'éprouvantes tragédies personnelles. Le portrait de Lincoln par Bernard Vincent, d'une écriture très limpide, permet au lecteur de gagner un profil clair et cohérent du président assassiné, l'une de ces clés indispensables pour mieux comprendre la civilisation américaine. ■ **Basile Imbert et Loïc Pierrot**

Rencontre

Larytta

Made in Switzerland

Larytta joue sur scène avec une légèreté qui ne rappelle en rien celle de leurs bagages. Duo d'artistes et producteurs formé par Guy Meldem et Christian Pahud, ce projet est né il y a déjà quelques années, en 2004. L'année suivante, un premier EP éponyme naissait de la synergie des deux amis. Bientôt suivi par un second, puis par l'album Difficult fun en 2008, la notoriété des garçons grandissait à vue d'œil. 2014 sonne le retour des Larytta, avec Jura et ses 11 morceaux pop aux accents électro. A l'occasion du Paléo Festival, nous avons rencontrés les deux artistes, prêts à disputer ce match à domicile.

Vous êtes originaires de Lausanne et vous venez cette année jouer sur l'une des scènes du Paléo, plus grand festival de Suisse. Comment on se sent quelques heures avant de monter sur scène ?

Assez détendus parce qu'on n'est pas très « traqueurs » donc ça va. On aura un petit pincement avant de monter sur scène mais quand on est dans les coulisses avant le concert, on le prend comme un concert habituel, c'est à dire qu'il va falloir se donner, bien jouer, accrocher le public. Ça, ce sont des choses que l'on remet sur le tapis tous les soirs. Après, c'est plutôt quand on y réfléchit, c'est moins reptilien. C'est une reconnaissance culturelle régionale pour nous de pouvoir jouer ici. Cela veut dire qu'on valide un petit peu, à travers une invitation comme celle-ci, notre travail aux yeux d'un public plus large et populaire. Et ce n'est pas rien pour nous !

A la genèse du projet Larytta, vous étiez deux. Vous avez évolué pour devenir un quartet. Qu'est-ce-qui a motivé votre choix ? Est-ce une décision réfléchie ou est-ce-que ça s'est imposé à vous ?

Quand nous composons les albums, que nous les produisons, que nous les réalisons, nous sommes toujours deux. Nous sommes le noyau dur. Et puis

nous nous sommes posés la question une fois l'album sorti, de le défendre sur scène. Et puis, quand on est deux, ce sont les avantages et les inconvénients du studio maintenant à l'ère du numérique et des computers, on peut être une bande de jeunes à deux ou tout un groupe à deux. On construit les batteries, puis les basses, et ainsi de suite. Mais nous n'avons que deux mains. Et nous avions envie de défendre cet album de la façon la plus live qui soit. Quand bien même c'est une musique essentiellement électronique, on avait envie que l'urgence et le côté live soit perceptible. C'est pour cela que nous jouons vraiment les choses, à la main, et moins comme des loops (boucles, ndlr) qui tournent souvent quand on voit ces groupes électro-pop. Finalement, il y a un chanteur et vaguement un percussionniste mais le reste ce sont des bandes sur computers qui tournent. Mais nous, on n'avait pas envie de ça donc il nous fallait des bras en plus. Et puis on a demandé à des amis, proches et musiciens, de venir nous compléter sur scène.

Votre musique est un peu inclassable. On dirait de l'indie pop aux accents éléctroniques, on pourrait peut-être même parler de French touch. Comment composez-vous votre musique ?

Je vais mettre l'accent sur les nouveaux médias. On la compose comme, je pense, une majorité de gens la composent aujourd'hui. Inclassable, ouais, mais finalement, elle est dans l'air du temps. Parce que si on prend la musique électronique populaire, c'est devenu presque un standard maintenant, ce qui n'était pas le cas quand nous avions commencé il y a dix ans. C'était moins habituel. Mais nous, nous étions déjà dans ces collages de diverses influences. Après, merci internet ! On peut avoir accès à plein de musique. Si on est un peu curieux, on va chercher, on peut trouver. C'est ça, plus ça, plus ça, et il y a des sites spécialisés. De plus, nous, nous sommes fans de musiques africaines, de musiques moyen-orientales, asiatiques, et puis on




© Vincent Bailly bailly-photo.ch

adore en même temps le rap US. Donc c'est un peu comme cela qu'on se nourrit … Avec un avantage et un désavantage de ces nouvelles technologies et d'Internet. C'est qu'il y a tellement que nous faisons tout en surface. C'est-à-dire que nous allons picorer un peu mais pas du tout comme des spécialistes. On va écouter un morceau et on va en retenir sûrement pas l'essentiel, mais l'esthétique. Après, il faut voir si c'est une bonne chose. Est-ce-que c'est la perdition de traditions ou autres ? Nous on est pas là pour porter un jugement là-dessus, on pense que non mais après, on vient y insuffler notre part personnelle. Mais c'est vrai qu'on est allés voler plein de choses chez les autres avant d'en faire notre mix pur.

Et comment se passe la composition en elle-même, plus concrètement ?

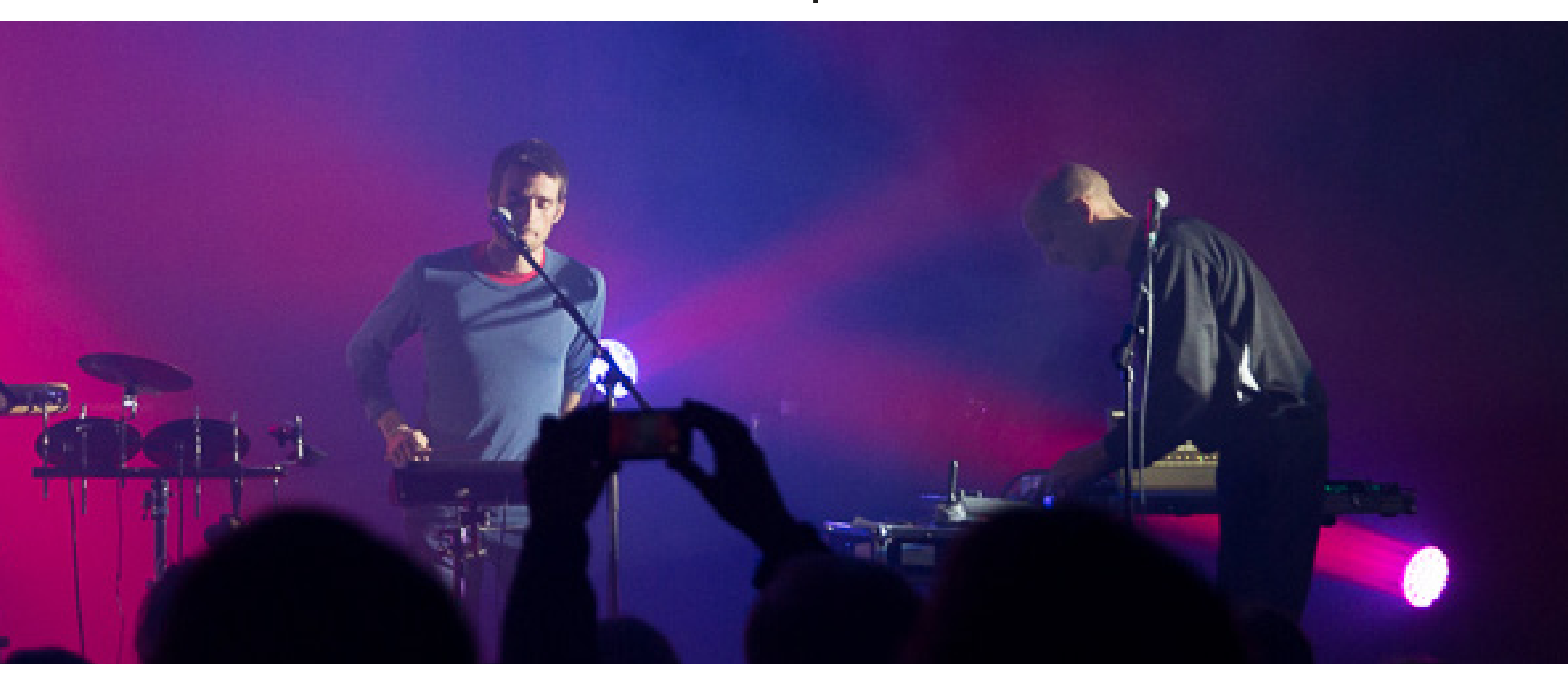
Concrètement, j'enclenche une boîte à rythmes, je mets des cases qui s'allument, qui vont créer des boucles. Quand je suis satisfait, je l'enregistre sur mon ordinateur et je laisse ça reposer. Puis mon copain de studio va peut-être passer le jour suivant et se dire que finalement, cette mélodie de guitare qu'il avait trouvé un jour pourrait coller par-dessus. Puis ensuite, on se voit tous les deux, pour mettre les voix. Mais on a pas de refrain alors on va prendre un piano et essayer de trouver un refrain. Puis une fois qu'on est contents, on va l'ajouter. Ce ne sont vraiment que des successions de petits bouts, souvent des erreurs ou des choses pas prévues, et ensuite il faut les assembler. C'est comme de la sculpture.

Et qui écrit les paroles ?

C'est plutôt mon collègue. Moi je suis plutôt dans la production, c'est-à-dire une fois qu'il faut mixer les morceaux, la partie technique des choses. Et lui se charge de la partie texte. Mais on chante tous les deux.

Vos influences semblent être par conséquent assez plurielles. On peut rapprocher votre musique de celle de Phoenix par exemple. Ces artistes sont-ils des modèles pour vous ?

Oui, c'est pas faux. Je trouve que c'est l'un des meilleurs groupes pop de France, parce qu'ils ont réussi à se décharger du poids assez lourd de la musique française pour produire quelque chose de plus international, mais aussi avec une identité sonore assez nette, assez précise. Quand on écoute du Phoenix, on reconnaît tout de suite. Quand bien même ils font des albums avec des productions différentes, les deux dernières (Wolfgang Amadeus Phoenix en 2009 et Bankrupt! en 2013, ndlr) étaient très pêchues avec Philippe Zdar à la production,qui est aussi l'un des dinosaures de la French Touch, c'est vraiment un groupe que j'aime bien. Mais nous quand on compose, on a plein de gens en tête. On ne les a pas forcément eux, mais parfois on nous en parle. Je pense que ça doit rentrer



dans notre cerveau, inconsciemment et puis ça doit avoir une influence.

Parce que maintenant, si je vous demandais vos influences, quelles seraient-elles ? En avez-vous vraiment ?

Non, il n'y en a pas une qui est plus marquante que l'autre. Finalement, elles sont sans cesse changeantes. On est vraiment de gros écouteurs de musique. Assez boulimique mais on trie beaucoup aussi. Dans le RnB par exemple, je n'aime que certains artistes. J'aime Amerie, les productions (mais pas toutes encore) de Timbaland de l'époque.

Pourquoi certains titres en anglais, d'autres en français ?

C'est ce que nous inspire le morceau, ce n'est pas réfléchi. C'est comme quand on fait des morceaux lents, des morceaux rapides, des morceaux à forte teneur électronique, d'autres avec des guitares. C'est à mettre au même plan que ça, ce sont des choix totalement subjectifs.
.

Votre titre Osama Obama est assez polémique, il faut du culot pour faire un parallélisme entre Barack Obama et Osama Ben Laden. Vous n'avez pas peur des conséquences ?

Non, ce n'est pas polémique, c'est une chanson d'amour à la base. Et puis, je pense qu'avec un titre comme ça, on va se rallier à tout le monde. Si on pense aux extrémistes, ils vont se dire « ah c'est quand même vachement bien ! » et puis les américains diront « ah c'est bien vu d'avoir fait ça ! ». Tout le monde pense que l'un est le gentil et l'autre le méchant, et inversement. Mais je pense que beaucoup plus de monde devrait réfléchir comme ça.

Pour réaliser le clip, vous avez fait appel aux internautes à travers une campagne de Crowfunding. Comment vous est venue l'idée ? Réitériez-vous l'expérience ?

L'idée, c'était pour avoir des sous. On savait que ça existait, c'était simplement pour récolter de l'argent. Mais ça, c'est un truc génial d'internet. C'est la première fois qu'il y a un outil numérique qui permet de générer ce genre de dons. Je suis assez émerveillé par l'idée qu'internet puisse être aussi ça, et pas juste une avalanche de choses ennuyeuses.

Dans le clip, on voit justement cette similarité des actions entre les deux personnages qui ont des vies totalement différentes. Quel était le message ?

C'est que finalement, tout se vaut. Ça parle un peu de ying et de yang, tout s'équilibre. Nous vivons donc dans un monde parfait.■**Propos recueillis par Amélie Coispel**

Rencontre

La «Sensational» Jeanne Added

Un petit coin suisse, un festival d'une ampleur incroyable, un espace presse où se mêlent les voix de journalistes et d'artistes venus de multiples ailleurs, et nous voilà à la rencontre d'une belle artiste. En face à face, et dans la plus belle des intimités, la jeune auteure-compositrice-interprète revient sur les grands moments de sa carrière. Lumière sur cette nouvelle artiste émergente pleine de sincérité, Jeanne Added, qui vient de sortir son premier album, Be Sensational.

Depuis tes débuts, avec une formation au conservatoire, une excursion dans les musiques jazz ou folk, puis un peu plus tard avec du rock et maintenant de l'électro, quelle cohérence, quel parcours doit-on y voir ?

Il n'y a rien, c'est n'importe quoi (rires). Je n'ai pas fait de folk, je ne pense pas. En fait, j'ai été étudiante,j'ai appris les instruments d'abord. Puis, j'ai été interprète de jazz pendant longtemps. Dès que je me suis mise à écrire ma musique, ça a été du rock. Maintenant, c'est plus éléctro parce qu'on a fait le disque avec Dan Levy de The Do, sur ordinateur. La cohérence, elle est là, je suis passée du statut d'interprète à celui d'auteur compositeur. Quand j'ai pu chanter la musique des autres, c'était du jazz mais moi je me suis posé la question de quelle musique j'avais envie de chanter, ça n'était plus du jazz, c'était autre chose.

Tu as commencé en reprenant des chansons, des poèmes de grands auteurs, maintenant tu as évidemment tes propres compositions, comment s'est faite la transition, peut-on y retrouver quelques points communs ?

Cela s'est fait sur cinq ans. J'avais commencé à écrire la musique de poème sûrement parce que je n'avais pas encore assez confiance en moi pour écrire mes propres textes, donc j'ai d'abord préféré mettre en musique les textes des autres. Et puis, au fur et à mesure, j'ai gagné en confiance. D'abord avec le groupe de rock parce qu'il y avait plus de bruit avec


© Nicolas Nithart

les instruments, ça faisait du bruit donc on entendait moins les paroles, du coup je me suis autorisée à écrire. Et puis, au fur et à mesure, la confiance est venue et j'ai écrit mon album.

Mais comment ça se fait que du jazz on soit passé au rock alors que même s'il y a des similitudes, ce n'est pas la même chose, ça n'a presque rien à voir ?

Cela dépend car moi en jazz, je chantais de la musique d'auteurs contemporains. Ce n'est pas l'idée qu'on se faisait du jazz dans un club enfumé avec des saxophones suaves et des chanteuses en robes qui fument des cigarettes etc. Ce n'est pas cela qu'on faisait. Et il y a une partie du jazz contemporain qui est très rock en fait. En l'occurrence, je ne faisais pas exactement ça. Mais il y a eu des groupes avec lesquels on a fait des trucs un peu plus énervés ouais. C'est pas incohérent en fait, c'est juste que ma musique, ce n'était plus ça. Donc quand j'ai commencé à écrire ma musique, je suis tombée sur quelque chose de plus puissant, de plus ancré dans le sol, et j'avais envie de musique amplifiée, de public debout, de public de mon âge, j'avais envie de jouer avec des gens de ma génération.

Tu as participé au spectacle mis en scène par Philippe Découflé sur David Bowie à la Philarmonie de Paris. Comment s'est faite ta parti-

cipation à cet événement ?

Un peu par hasard, je crois. Ils avaient déjà un peu des têtes d'affiches, à savoir Sophie Hunger et Jehnny Beth des Savages. Je connaissais le chargé de production de Philippe Decouflé, donc c'est du réseau et de la cuisine interne. Lui me connaissait du jazz, il connaissait mon parcours et savait comment j'évoluais, etc. Mais il cherchait quelqu'un de plus connu à la base. J'ai quand même eu le job et c'était super.

Qu'est-ce-que cette expérience t'a apporté ?

Une présence scénique supplémentaire à savoir évoluer sur scène avec des danseurs, en dansant aussi un peu. Tout cela m'a fait beaucoup de bien. Les expériences comme celles-là servent à ça. Il y avait beaucoup de monde, beaucoup de public, une avancée de scène dans le public, que j'aurais été plus frilleuse à faire avec ma propre musique. Mais là, comme ça n'était pas ma musique, pas mon spectacle, c'était plus facile d'y aller et d'apprendre.

Tu as collaboré avec Dan Levy, qui a également travaillé avec The Dø, on peut d'ailleurs noter une certaine similitude, parfois, avec leur second album, qu'a-t-il apporté à ta musique ?

Énormément ! Il a apporté son exigence, il m'a poussé à écrire, à écrire mieux, à écrire plus. Il a apporté sa vision. Il a une vision.Il m'a vu être plus que ce que j'étais déjà à l'époque. Et il a mis tout son talent en œuvre pour faire arriver ce truc là, c'est énorme.

Il y a-t-il des artistes, des groupes, que tu considères comme t'ayant réellement influencée ?

Les influences, c'est bizarre, parce que je pense qu'il y a beaucoup de choses qui se font de manière indirecte. Des choses durant l'enfance, l'adolescence, des choses qui s'impriment, qui rentrent dans les différentes couches de profondeur de la chair, des os, d'une personne.

Il y a des gens comme ça qui m'ont aidé. Après moi dans les trucs que j'ai écouté ces dernières années, il y a les Liars, les Xx, tout un tas de trucs très différents les uns des autres.

Avec Rachid Taha, vous avec fait ensemble une reprise d'un de ses titres, comment s'est mise en place cette collaboration ?

© D.R.



C'est un titre d'Elvis qu'on a repris. Une fois encore c'est de la cuisine interne, ce sont nos éditeurs communs qui nous ont mis en contact. C'est le genre de trucs qui peut très mal tourner, parce que ce ne sont pas des artistes qui se rencontrent entre eux au départ mais qui finalement, je trouve, a donné une chanson très réussie.

Tu aimais déjà ce qu'il faisait ?

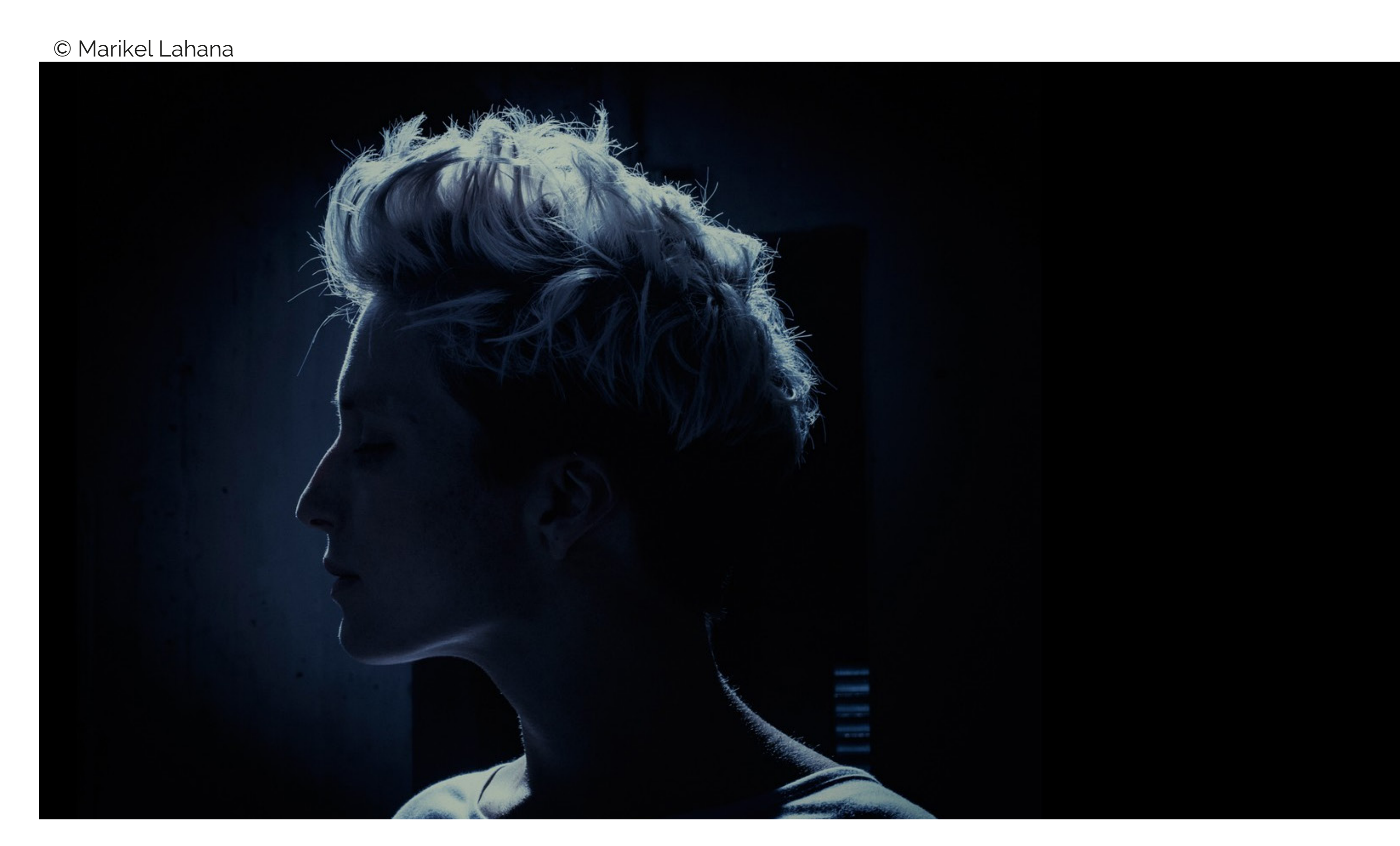
Oui, je le connaissais et le personnage me touchait particulièrement. Après lui, je pense qu'il ne me connaissait pas DU TOUT (rires). On s'est découvert en travaillant ensemble et c'est quelqu'un que j'aime beaucoup.

On n'écoute pas le français et l'anglais de la même manière... Tu as chanté en français, aujourd'hui, tu évolues musicalement vers l'anglais. Pourquoi ce changement ?

Je n'ai jamais écrit en français, déjà. J'ai tout écrit en anglais parce que ça m'est venu comme ça. Pour moi, il n'y a pas de passage car en tant qu'auteure, j'ai seulement écrit en anglais. Et j'aime le fait que même les Anglais n'écoutent pas l'anglais comme nous, nous écoutons le français en tant que francophones. Il y a une distance avec le texte, avec le sens, et c'est ce qui moi me donne pas mal de liberté. Si on a envie d'écouter le sens, on l'écoute et si on a pas envie, on ne l'écoute pas. Alors qu'en français, il est martelé et dès que c'est complètement con, ça s'entend tout de suite et c'est insupportable (rires). Ça ne veut pas dire que je n'écris pas des trucs cons en anglais, c'est possible, mais voilà.

Considères-tu ta musique comme engagée ?

Non. Je me sentirais mal à l'aise de dicter quoi que ce soit. Même si Be Sensational, c'est un peu une injonction mais je ne peux parler que pour moi. Après, est-ce-que les gens le prennent à comptant et se l'approprient ? Pourquoi pas. Mais en tout cas moi je ne peux parler qu'à la première personne, de comment je vis dans le monde, comment je le perçois. Je ne pourrais pas énoncer, m'ériger comme étant la réponse à quelque chose. Ça ne veut pas dire que je ne suis pas engagée dans des actes, je préfère agir que parler. Et je ne pense pas être touchée par des choses engagées. Après pour moi, Jeanne, je suis très mal à l'aise à écrire quelque chose d'engagé.. ■ **Propos recueillis par Amélie Coispel**



Food trucks
La « mobil' food »

Le principe du food truck, tout le monde le connaît : transformer un camion en cuisine mobile, pour ensuite y vendre toutes sortes de produits, allant du hamburger revisité aux boissons originales, pour un repas simple, rapide, et peu coûteux. Mais ces véhicules ambulants ne s'arrêtent pas là. Après s'être fait une place dans les plus grandes villes mais pas seulement, ils sont également les rois dans les festivals de musique.

Tout droit venu des Etats-Unis, ce concept a réussi, en peu de temps, à s'importer à travers toute l'Europe : France, Belgique, Luxembourg, etc. Autre que proposer des produits basiques tels que des pizzas, glaces, et autres sandwiches, les food trucks se différencient des camions bar par leur nourriture plus « branchée » et souvent issue de produits bio, fermiers, la plupart du temps préparés à la main. Une nourriture plus « haut de gamme », donc.

Le Camion qui fume, Cantine California, Sirop Truck... Nombreuses sont les cuisines mobiles qui ont su se faire un nom dans la capitale. Mais pas que ; ces derniers se sont également implantés dans les grandes villes françaises et leurs alentours. Grâce à cette tendance en plein essor, les épicuriens ont la possibilité de découvrir, à deux pas de chez eux, plusieurs cultures, et ce pour un prix en moyenne raisonnable.

En effet, certains food trucks vont proposer de la nourriture indienne, japonaise, ou encore américaine (qui reste la plus répandue). Au-delà de ça, le concept va plus loin. Il y a désormais des « drinks trucks », qui proposent notamment des boissons à base de fruits exotiques. Le Life Coco par exemple se démarque de certains par son originalité : boire des cocktails dans des noix de coco (génial, non ?).

De plus, au vu de son succès conséquent, certains festivals de musique ont décidé de convier quelques food trucks à leurs fêtes. Par exemple, c'est au festival Piknic Electronik que les festivaliers ont pu retrouver les glaces fourrées des Los Pistoleros, ou encore les burgers revisités de Son of a Bun (meilleurs burgers du monde, si si on a testé pour vous).

Les food trucks se modernisent et se développent donc, pour le plus grand plaisir de tous..■**Emma Bonneaud**

Vol MH370

La disparition du Boeing 777 de la Malaysia Airlines est peut-être le plus grand mystère de l'histoire de l'aviation civile. Malgré la découverte d'un débris en juillet qui a relancé l'enquête, l'avion est toujours introuvable. Ghislain Wattrelos, proche de quatre victimes françaises, a accepté de répondre à nos questions.

Un mystère toujours plus grand

Dix-huit mois de cauchemar

Le 8 mars 2014, le vol MH370 décolle de Kuala Lumpur pour Pékin avec 239 personnes à son bord. A 1h21 heure locale, au moment d'entrer dans l'espace aérien vietnamien, l'avion disparaît des écrans radars. Le transpondeur, qui envoie des informations comme la vitesse ou l'altitude au contrôle aérien, cesse d'émettre brutalement. Cependant, la compagnie ne réagit pas pendant plus de quatre heures. « C'est de l'incompétence de la part de la Malaisie », réagit Ghislain Wattrelos, qui est sans nouvelles de sa femme, de sa fille, de son fils et de la petite amie de ce dernier, tous à bord du MH370.

D'importants moyens de recherches sont déployés à partir de 5h30 dans le Golfe de Thaïlande, à l'est de la Malaisie. Aucun débris n'est retrouvé. Et pour cause : quelques jours plus tard, les autorités annoncent que des radars militaires auraient suivi l'avion pendant plusieurs heures après l'arrêt des communications avec le 777. On apprend que l'appareil aurait fait demi-tour pour se diriger vers le détroit de Malacca. Les familles des victimes sont en colère. Elles estiment que le gouvernement malaisien leur cache la vérité. «On a le sentiment que les autorités savaient dès le début que l'avion a continué de voler.

Pourquoi, dans ce cas, envoyer autant de moyens de recherches, avec des dizaines de bateaux et d'avions, pendant une semaine dans le Golfe de Thaïlande ?» s'interroge Ghislain Wattrelos. Les derniers signaux reçus proviendraient du sud de l'Océan indien. La zone de recherche est déplacée au large de l'Australie. Une course contre la montre s'engage pour retrouver les boites noires qui émettent pendant seulement 1 mois. Sans succès. « Après le crash du vol Rio-Paris (en 2009), des recommandations avaient été émises pour la prolongation de la durée d'émission des boites noires ou le suivi en temps réel des avions. Elles n'ont pas été suivies. Si les différents Etats s'étaient concertés pour améliorer la localisation des avions, le MH370 serait peut-être déjà retrouvé », déplore le père de famille français.

Que s'est-il passé?

Après un an et demi d'énigme, des dizaines d'hypothèses ont été avancées. La météo était plutôt bonne, donc il est peu probable qu'un orage ait

engendré la perte de l'appareil. Les théories s'inspirant de la série américaine «Lost», où l'avion aurait atterri sur une île inhabitée, sont rapidement écartées.

La liste des passagers est étudiée et les enquêteurs découvrent que deux d'entre eux n'étaient pas à bord du MH370. En effet, un Italien et un Autrichien déclarent s'être fait voler leurs passeports. Grâce aux images de vidéo-surveillance de l'aéroport, deux Iraniens sont repérés. Ils auraient acheté leurs billets en Thaïlande. L'appareil aurait-il été détourné par deux terroristes ? La piste est mise de côté par le chef de la police malaisienne : il dément toute implication des deux hommes, « liés à aucun groupe terroriste ». Ils souhaitaient se rendre en Allemagne.

Après les passagers, l'attention se porte sur les deux pilotes. Le commandant de bord Zaharie Shah était un pilote expérimenté de 53 ans. Il comptabilise plus de 18 000 heures de vol au cours de sa carrière. Le FBI perquisitionne son domicile et s'intéresse à son simulateur de vol. Les pilotes étant le plus souvent des passionnés, il n'est pas rare qu'ils volent sur simulateur pour leurs loisirs. Cependant, deux éléments attirent également l'attention du FBI. Tout d'abord, des données ont été effacées dans la mémoire du simulateur. Zaharie Shah aurait-il quelque chose à cacher ? Autre indice troublant, après l'étude de l'agenda du commandant de bord du MH370, il s'avère que l'homme n'avait prévu aucun rendez-vous après la date du vol, le 8 mars 2014. Cependant, la thèse selon laquelle un des pilotes aurait tenté de se suicider est peu crédible, sachant que l'avion a poursuivi son vol pendant plus de huit heures. Un suicidaire n'aurait pas hésité aussi longtemps.

Les soutes du Boeing et l'intrigant Diego Garcia

L'hypothèse la plus probable est peut-être la perte de l'appareil causée par le contenu de ses soutes. Premier élément étonnant à ce propos : la lenteur des autorités à publier la liste complète du fret de l'appareil. De plus, la première liste fournie est incohérente et incomplète. Cependant, c'est une cargaison de batteries au lithium qui attire l'attention. Selon un premier décompte de la compagnie, il y avait 200 kilos de batteries dans les soutes. Mais la Malaysia Airlines va rapidement revoir ce chiffre à... 2453 kgs. Or, une telle quantité de batteries est interdite dans des vols de fret depuis un accident à Dubaï où la cargaison d'un avion s'était enflammée. En effet, lorsque les batteries sont concentrées, elles deviennent explosives. Est-ce que l'explosion aurait entraîné une dépressurisation ? La perte d'oxygène dans la carlingue aurait provoqué la perte de conscience du pilote et l'avion aurait continué de voler grâce au pilote automatique. Cependant il reste un mystère: pourquoi l'avion a-t-il fait demi-tour au milieu du Golfe de Thaïlande ? Selon plusieurs experts, la seule possibilité est un détournement. Mais par qui ? Une hypothèse qui peut paraître folle enflamme Internet et la théorie du complot fait son chemin : l'avion aurait été détourné et aurait volé vers la base militaire secrète américaine de Diego Garcia, une île au milieu de l'océan indien. Un pirate de l'air aurait tenté de se diriger vers la base avant de se faire abattre par un chasseur américain. Marc Dugain, romancier, a réalisé une enquête pour Paris Match. Il s'est rendu aux Maldives à 2 000 kms de Diego Garcia et a rencontré des témoins qui lui disent avoir vu voler un avion à basse altitude avec des bandes bleues et rouges. Il apprend également que des enfants ont ramassé un objet sur la plage, une boule de métal, qui ressemble étrangement à un extincteur dédié aux soutes d'un Boeing 777. « Je ne crois pas aux terroristes qui se dirigent vers Diego Garcia, ils savent qu'ils vont se faire abattre avant d'avoir atteint leur cible », raconte Ghislain Wattrelos.

Le comportement des autorités observé

L'attitude des différents gouvernements ne rassure pas les familles des victimes. Déjà cité précédemment, le gouvernement malaisien attire les foudres des familles. De leur côté les Etats-Unis sont assez silencieux sur le sujet, même s'ils ont réagi quelques jours après la disparition, le président Obama indiquant que les recherches étaient « une priorité absolue ». En mars 2014, le président de la commission de Sécurité Intérieure à la Chambre des représentants américaine, Michael McCaul, craignait que l'avion soit caché avant d'être utilisé comme un « missile de croisière » selon ses propres mots. Pour Ghislain Wattrelos, le comportement des Etats-Unis est bizarre. « Selon moi, les Etats-Unis savent quelque chose. Ils ont les moyens techniques pour suivre un avion dans la zone. En plus, c'est le FBI qui est allé chercher le simulateur de vol du pilote et ils n'ont rien dit. J'ai beaucoup de doutes. » Pour la première fois de l'Histoire, un président américain s'est rendu en Malaisie, sept semaines après la disparition, avant que le premier ministre malaisien joue au golf avec Barack Obama, sur une invitation de ce dernier, sept mois après cette première visite.

Le président français a reçu, vendredi 4 septembre, le comité de soutien de l'association MH370 France. « Il nous a écoutés et s'est engagé à nous soutenir dans cette démarche de recherche de vérité. Il a déclaré ne détenir aucune information dont nous n'ayons connaissance et n'avoir personne à protéger », a déclaré l'association sur son site internet.

« Une quête de la vérité »

Le 29 juillet 2015, un fragment d'aile est retrouvé sur une plage de la Réunion. Le débris est rapidement identifié comme un flaperon de Boeing 777. « Ça a d'abord été un choc. Les gens me disaient que je devais être content qu'il y ait une piste mais pas du tout, pour moi c'était la preuve qu'il n'y avait plus d'espoir ». Le 6 août, après quelques jours d'analyse, le gouvernement malaisien déclare avec certitude qu'il s'agit d'une partie du vol MH370. Les autorités françaises sont plus mesurées et parlent de « très forte présomption ». Cependant, début septembre, le parquet de Paris a confirmé que le débris appartient bien au vol disparu. C'est le premier indice que les enquêteurs retrouvent et qui pourrait les emmener jusqu'au Boeing de la Malaysia Airlines.

Les familles de victimes ont rapidement formé une association internationale pour faire vivre l'affaire notamment dans les médias. « Les instances sont plus fortes que nous », avoue Ghislain Wattrelos. Cependant, notre homme est isolé des autres familles. Les Chinois ne peuvent pas parler librement et les Malaisiens n'ont pas le droit de critiquer leur gouvernement. La famille Wattrelos a donc créé l'association MH370 France pour continuer leur combat et organiser des événements comme des manifestations. « C'est important pour nous. C'est un soutien moral, un lien entre nous et le reste du monde. Ça nous aide au quotidien. C'est une quête de la vérité, je me lève tous les matins pour ça. Je reste persuadé que l'on nous cache la vérité, accuse Ghislain Wattrelos. Je ne fais pas ça uniquement pour moi mais tout le monde a intérêt à savoir ce qui s'est passé. C'est un problème de sécurité et de suivi des avions, peut-être de terrorisme. Il faut améliorer la coordination entre les Etats. C'est essentiel pour tous ceux qui prennent l'avion. »

Malgré les dernières avancées, l'enquête progresse au ralenti. L'avenir nous dira si les enquêteurs réussissent à remonter le trajet du flaperon du Boeing de la Malaysia Airlines avant peut-être de dévoiler les mystères du vol MH370. ■ **Arthur Sautrel**

Du langage dans l'art
Silvia Bachli et Katie Paterson
au FRAC Franche-comté

Que nous apportent les visites de musées ? D'abord des lieux de conservation du patrimoine et de la culture des civilisations, ils ne sont pas uniquement cela. Pour beaucoup, nous visitons ces lieux avec le désir de découvrir, d'être surpris, émerveillés parfois. On va au musée comme on va au cinéma, avec la certitude de pouvoir vivre ce que la vie ne nous donne que par hasard, les émotions subtiles de la contemplation d'une œuvre. Les musées d'art sont des endroits uniques, qui offrent au visiteur un ensemble de créations, toutes chargées d'une force qui nous échappe souvent. Il suffit de se laisser le droit d'être conquis par cette force si l'on veut comprendre l'art d'aujourd'hui.



'est un reproche souvent fait à l'art contemporain d'être inaccessible, mais l'art contemporain est un langage qui nécessite un apprentissage personnel. Sans vraiment comprendre pourquoi, la plupart des gens ressentira les émotions que peut transmettre la Victoire de Samothrace. Pour apprécier une peinture de Miro en revanche, cela demande plus d'investissement de la part du spectateur. Le cas le plus flagrant grâce auquel on peut comprendre ce phénomène de langage artistique est la musique. A l'écoute des Rêveries de Debussy, on peut ressentir instantanément et de façon innée les émotions que provoque la musique. Allez la faire écouter à un non-occidental, peut être ne ressentira-t-il rien. La façon dont est construit ce don de comprendre instinctivement certaine musique est une autre question. Le Frac de Franche-comté expose en ce moment Silva Bahcli et Katie Paterson, deux artistes contemporaines. Cette exposition parle de ce langage artistique.

En entrant dans le couloir qui mène à la première salle, les accords de la Sonate au Clair de Lune de Beethoven nous parviennent. Dans ce grand couloir blanc, la musique que l'on ressent nous immerge dans une atmosphère qui nous prépare à recevoir ce que l'exposition a à nous offrir. La première salle dédiée à Silvia Bachli regroupe des dessins accrochés aux murs, et des photographies sur une installation en bois. Les dessins, fait à la peinture, frappent par leur apparente simplicité. Une simplicité très construite. En y prêtant attention, chaque couleur et chaque trait de la composition semble avoir trouvé leur place. Silvia Bachli prend la déci-

sion de ne pas remplir son format quand les quelques coups de pinceaux qu'elle applique sur la toile provoque la force de son œuvre.
Les photographies quant à elles, si elles sont individuellement sans grand intérêt, c'est l'ensemble de l'installation qui fait sens. C'est un récit de voyage par l'image comme l'a souvent fait Sophie Calle, mais qui installés comme elles le sont, perdent leur statut de photographie. L'installation est faite de longues et fines planches de bois peintes en rouge, sur lesquelles sont imprimées ces photographies, au format carte postale. Cette installation dans l'espace qui illustre son voyage semble devenir une œuvre plus autobiographique que plastique, et au contraire des dessins, muselle l'imagination du regardeur dans des images documentaires, installées comme des photographies didactiques dans une exposition archéologique. L'exposition de Katie Paterson use d'objets du quotidien ou de ready-made, pour créer. Au milieu de la salle se trouve un piano automatique d'où provient la musique. Les œuvres exposées sont toutes de matières très diverses, des ampoules aux photographies, des confettis à une météorite. Néanmoins elles gardent toutes une nature qui parait similaire. Chez Katie Paterson, on voit les objets, on reconnaît les symboles, mais on ne lit pas le sens. C'est cette dimension qui rend si riche son travail. Son langage artistique est à la fois implicite, et pourtant très accessible. Les composants qu'elle utilise nous sont connus, ils sont reconnaissables et constituent des repères pour rencontrer ses œuvres. Chaque visiteur fait vivre son travail par une interprétation différente, et cette source de renouvellement est intarissable. A l'instar de la science, où une théorie est juste, sous réserve qu'une autre ne prouve le contraire. La science, qui semble faire partie intégrante de sa réflexion. En sont témoins ces lettres, en apparence très sérieuses qu'elle envoie au professeur Ellis au centre d'astronomie et d'astrophysique de Pasadena pour le tenir au courant de la mort d'étoiles. Sans qu'on sache si elles ont une valeur scientifique, elles sont en tout cas, vecteur d'une forte puissance poétique. Et que fait ce moulage de météorite au milieu de la pièce ? Et cette photographie, purement onirique, qui semble se détacher du reste de l'exposition ? C'est un ensemble de questions sans fin que soulèvent les trois salles de Katie Paterson. C'est cette richesse de questionnement qui en fait sans doute une expérience si enrichissante.

Chaque musée dans lequel on décide d'entrer réclame une implication de la part de ses visiteurs. Sans quoi, on reste hermétique à ce que peut nous offrir l'art, plus particulièrement l'art contemporain. On se retrouve alors à lire des pamphlets comme le très pertinent « Écrin pour de la merde » qu'écrivit Jean-Claude Philipot, directeur de campagne du candidat FN aux municipales de Reims en 2014, qui à défaut d'avoir du fond, rivalisait d'ingéniosité dans les images qu'il employait. La compréhension du langage de l'art se construit, tout comme on apprend à parler une autre langue, on apprend à communiquer avec l'art. Et si cet apprentissage est difficile à faire seul, de nombreux livres existent, et l'ensemble des Frac de France ont pour mission de faire comprendre et connaître l'art d'aujourd'hui au plus grand nombre. Ils sont au service de la culture et du patrimoine qui se crée aujourd'hui pour demain. Un article de ce mois-ci traite de ces questions de monstration de l'art contemporain, « Aller se faire voir ailleurs ».

Alors qu'est-ce qui fascine tant dans une œuvre d'art, et dans les lieux de leur monstration ? Une question complexe et propre à chacun qu'il est bon de se poser parfois dans les expositions qui nous transportent, ou au contraire, celles qui nous ennuient profondément. ■ **Alexandre Caretti**



© Silvia Bachli

Idées

Aller se faire voir ailleurs

Les artistes sont des professionnels de l'image, et cette fonction implique d'avoir une visibilité, cette dernière leur permettant de vivre de leur art.

Une préoccupation de toujours

Dès l'Antiquité, les artistes vendent leurs productions par l'intermédiaire des marchands ambulants. Au Moyen-âge et durant la Renaissance, ce sont surtout les mécènes qui assurent aux artistes une vie financière à peu près sûre. En 1648, la création en France de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture change complètement la façon d'exposer et de vendre les œuvres : dès lors, la monstration s'organise en salons, qui ont évolué jusqu'à aujourd'hui en biennales, galeries, musées, foires d'art… C'est un grand changement pour la production artistique : les artistes ne sont plus sous une tutelle économique et ne sont plus forcément liés aux commandes. Aujourd'hui, les mécènes, les galeries et les biennales sont encore là pour soutenir la création, mais de nouveaux moyens se sont développés, accompagnant le nombre croissant de plasticiens et l'évolution des médiums utilisés.

Le chemin le plus classique et le plus sûr reste de rencontrer des galeristes. Se créer un réseau, se montrer, se démener – de toute façon, pas le choix, il va bien falloir se démener. Même si les premiers galeristes rencontrés ne seront pas ceux du Marais à Paris, l'approche de ce milieu peut sembler difficile. Même s'il faudra s'y confronter, il existe cependant d'autres alternatives à ces galeries pour se faire voir.

Les Frac

En 1982, Jack Lang lance un programme de décentralisation de la culture, en créant notamment les Fonds Régionaux d'Art Contemporain. Grâce à cette organisation, toutes les régions de France peuvent jouir de collections d'art contemporain, qu'on ne trouvait à l'époque presque qu'à Paris. Ce sont des collections d'art contemporain, acquises par le financement du ministère de la Culture et des Régions, présentées dans des lieux généralement dédiés à la culture. La particularité de ces collections réside notamment dans le fait qu'elles ne peuvent être permanentes : celles-ci tournent de Frac en Frac, permettant ainsi une diffusion à travers les 23 établissements en France. En 2013, 30 ans après leur création, la totalité des Frac regroupaient 26000 œuvres de 4 200 artistes, français ou non.

Les Fonds régionaux d'art contemporain ont deux missions principales. La première est de sensibiliser le public à l'art contemporain, en insistant sur la médiation. En effet,


Frac Franche-Comté - Besançon © D.R.


Salon du Louvre, 1787.

beaucoup de personnes ne vont pas ou très peu dans les expositions d'art contemporain : "trop élitiste, trop compliqué, incompréhensible". Le simple mot d'art contemporain bloque, et quand on en parle dans les médias, c'est généralement autour d'une polémique, comme Tree de Paul McCarthy ou plus récemment l'œuvre d'Anish Kapoor. C'est pourquoi les Frac sont intéressants pour le grand public, ils s'efforcent de faire en sorte d'être accessibles, que ce soit au niveau du prix ou de la médiation. L'article Du langage dans l'art (voir par ailleurs) parle justement d'un exposition présentée au Frac Franche-Comté.

La deuxième mission des Frac est d'aider les artistes, jeunes ou non, émergents ou pas, à être vus et exposés, et c'est en ce sens qu'ils représentent un grand tremplin pour les nouveaux diplômés d'art. Bien que tous les Frac ne fonctionnent pas de la même façon, les acquisitions se font pour la plupart sous la tutelle d'un comité technique, qui fait des propositions d'acquisition, validées ou non par le conseil administratif du Frac. Les comités techniques sont composés de spécialistes de l'art, et majoritairement de conservateurs et de critiques, selon Philippe Urfalino et Catherine Vilkas. Mais il est possible, pour n'importe qui, de soumettre des propositions d'acquisition spontanées, offrant ainsi une grande opportunité aux artistes eux-mêmes.

L'alternative Internet

Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, Internet a eu du mal à s'imposer dans le monde du marché de l'art (les achats d'œuvres en ligne représentaient 2,4% de la part totale du marché de l'art en 2014, selon Hiscox Online Trade Art Report). Évidemment, les artistes ont pu se montrer par eux-mêmes et pour eux-mêmes, en créant des sites, des blogs, ou sur les différents réseaux sociaux. Mais ces démarches n'ont pas eu de réel impact sur les ventes, servant plus à une diffusion qu'à un aspect marchand. Pourquoi le marché de l'art ne prend-il pas dans ce secteur ? Sûrement à cause de la dématérialisation des pièces. On ne vend pas une oeuvre sur le Bon Coin. C'est pourquoi de nombreux sites sont apparus, se présentant alors comme des galeries en ligne.

L'une d'elles, Early-Work, est active depuis deux mois. Les fondateurs de cette plateforme se présentent comme des personnes souhaitant aider les jeunes artistes à se faire un nom, et par là même, satisfaire de nouveaux collectionneurs n'ayant pas forcément les moyens d'acheter des œuvres chères. Early-Work présente exclusivement des artistes sortant d'écoles spécialisées, quand d'autres galeries brassent plus large, comme With Other Hands par exemple. Cette dernière se présente comme une réelle alternative au marché de l'art, cassant le monopole d'un marché de la promotion, insistant sur "la sincérité et la méritocratie" des plasticiens exposés. Pour les plus aisés, le site Artprice.com, implanté depuis longtemps dans le paysage, est une référence en matière de prix et de cotes sur Internet.

Peut-être faut-il encore un peu de temps avant que le marché de l'art ne prenne réellement sur Internet. Hiscox Online Trade Art Report prévoit une hausse de plus de 2 milliard de dollars pour la vente d'œuvres en ligne jusqu'en 2018. Cela viendra peut-être quand notre génération, habituée à Internet, fera en sorte de s'intéresser à l'achat d'œuvres d'art... **Ludovic Hadjeras**

Découverte

Royal Blood
Le sacre d'un rock pur

Véritable révélation de l'année 2014, le duo Royal Blood s'affirme en live depuis plusieurs mois. Avec une ascension fulgurante et un son puissant, le groupe britannique redonne ses lettres de noblesse au rock bluesy. Le succès de leur premier LP homonyme fait d'eux un phénomène constant, et leur permet aujourd'hui de suivre leurs idoles des Foo Fighters en tournée. En 2016, le jeune groupe aura une certaine pression au moment de réaliser son second opus, tant les regards tournés vers lui et les éloges sont nombreux.



© D.R.

Deux membres, un bruit surpuissant.

Deux amis d'enfance créant un groupe au succès fulgurant : ce cliché quelque peu exagéré est pourtant une réalité pour Mike Kerr et Ben Thatcher. Très liés d'amitié, les deux jeunes de Brighton partagent leur passion pour la musique, mais aussi les filles. Dans un premier temps, cette amitié nouée au lycée ne débouche pas sur une collaboration musicale, même s'ils sont tout deux de fabuleux musiciens. Cependant, leurs formations distinctes sont relativement éphémères et celles-ci n'exploitent pas leurs qualités.

Face à ce résultat, Mike et son ami deviennent aussi inséparables dans la vie que sur le plan musical. Après cette succession d'échecs et une expérience mitigée en Australie pour Mike, les deux amoureux d'un rock puissant unissent instinctivement leurs talents. Royal Blood vient au monde à la fin de l'année 2012, et ses membres n'ont pas l'ambition de devenir les nouveaux princes du rock. Ils n'ont qu'un seul but : partager leur plus grande passion tous les deux. Sauf qu'au fil des répétitions, les Anglais s'aperçoivent qu'ils ont quelque chose de puissant et novateur entre les mains.

L'ascension de la jeune formation se fait à une vitesse phénoménale : ils expérimentent leurs premiers sons dans une petite salle de Brighton, et le succès fut immédiat. Avec eux, le silence n'existe pas, tant leurs compositions surfent sur de très gros sons. Comprenant que leur union musicale a un très grand potentiel, ces deux grands amis ont une envie débordante de continuer dans la voie du duo. En créant un son maximal dans un minimum d'instruments, ils ne souhaitent aucune intervention extérieure, tant cette alchimie semble venir de leur grande complicité.

Reconnus par les plus grands.

Royal Blood se perfectionne au rythme des répétitions au sein d'un garage, dans lequel les deux amis prennent un plaisir à travailler leurs instruments. Le résultat tend à créer une identité musicale qui leur est propre, et qu'ils souhaitent diffuser en live. Le premier buzz arrive donc à ce moment, où la formation parcourt les petites salles britanniques avec un live puissant et fougueux qui attire un public averti. A l'été 2013, le duo n'a officiellement sorti aucun titre, mais Royal Blood résonne déjà comme une attraction musicale en Angleterre.

Cette notoriété naissante leur permet d'attirer l'attention d'artistes internationaux qui sont avant tout leurs idoles. C'est ainsi que le batteur des Arctic Monkeys, Matt Helders, attire les regards sur la grande scène de Glastonbury en portant un t-shirt à leur nom. Avec ce buzz phénoménal, le groupe se fait un véritable nom. Et la jeune formation britannique captive les auditeurs du monde entier à une vitesse exponentielle. Tout s'enchaîne puisque leur premier titre Out Of The Black est salué par le public et la critique, grâce à une puissance ravageuse. Un EP de quatre titres suit très rapidement et alimente donc le buzz constant que crée le duo. C'est ainsi que les mêmes Arctic Monkeys les prennent sous leur aile pour permettre aux deux jeunes de Brighton d'exprimer leur talent en première partie de leurs concerts.

Une formule terriblement efficace.

En jouant sur les plus grandes scènes et dans les plus grands festivals d'Europe, le très frais Royal Blood diffuse une identité musicale et visuelle qui conquiert le public. Face à une scène rock de plus en plus discrète ou qui tend vers des effets électroniques, ces deux amoureux d'un rock détonnant alimentent le vivier des duos guitare-batterie. Dans la lignée des Whites Stripes et des Black Keys, la formation anglaise contribue à redonner un nouveau souffle à un rock aussi pur que percutant, tout en lui donnant un aspect novateur. En travaillant leurs instruments, le duo Royal Blood fait donc un bruit assourdissant. Grâce à ses différentes pédales et ses amplificateurs, Mike fait de son jouet à quatre cordes une machine truffée d'effets. En ajoutant à cela la puissance de Ben à la batterie, les deux Anglais ont su obtenir un son profond et primitif, tout en restant harmonieux grâce à la voix du séduisant Mike.

Cette rage et cette force se retrouvent à l'écoute de leur premier album homonyme, sorti finalement en août 2014. On y retrouve dix titres à la structure répétitive mais terriblement efficace. Leur rock convainquant s'exprime parfaitement comme dans Come On Over, qui parle de l'enfance de Mike, bercée dans la religion. En plus de tout cela, le talent de composition du groupe fait de Figure It Out un titre à la mélodie hypnotique et adapté aux radios. Le duo basse-batterie de Royal Blood attire toujours la lumière vers lui avec ce premier joyau, se classant très vite numéro 1 des ventes en Angleterre.

L'attente du second album.

En deux petites années d'existence, les deux amis ont consolidé et diffusé leur rock viscéral sur chaque continent. Ils sont aujourd'hui lancés dans une tournée où ils ne sont plus une simple première partie, mais une attraction qui attire un public bercé par les White Stripes ou même nostalgique des débuts de Muse. Avec une basse sonnant comme plusieurs guitares et une batterie surpuissante, leur live confirme le succès d'un premier album tranchant. Devenu un duo magique et surtout sans trucage, Royal Blood reçoit le Brit-Award du meilleur groupe britannique de l'année 2015 devant Coldplay ou encore les One Direction. Une sacrée récompense pour ce groupe irrésistible, cet album tutoyant la perfection et cette énergie aussi destructrice que contagieuse.

Encore sur les routes avec leur modèle Dave Grohl et les Foo Fighters, Mike et Ben se sont déjà attelés à l'écriture de leur second album. Avec l'attente énorme du public et des médias, Royal Blood devrait avoir la pression. Cependant, les deux amis n'ont aucune peur et cherchent à expérimenter de nouvelles choses pour ce nouvel opus. Tout ce que l'on sait, c'est que ce nouvel album continuera à exploiter ce rock musclé qui fait aujourd'hui l'identité du groupe. Si Royal Blood continue son ascension fulgurante, ces Anglais risquent bien de devenir d'ici peu les représentants «royaux» d'un rock musclé et ravageur. **Nicolas Fayeulle**



Critique

Mission Impossible : Rogue Nation

Ethan à la ferme

Mission Impossible est de retour pour sauver le monde - et nous, pauvres spectateurs - des terribles méchants qui menacent les Etats-Unis. Ethan Hunt avec ses super-pouvoirs va à nouveau sauter, rouler, courir, nager, voler pour éliminer les infâmes. Mais, vous vous attendiez à quoi ?

Lors de la projection de Mission Impossible, qui pense aller voir un film d'auteur ou une comédie burlesque ? Personne, c'est évident. Mission Impossible c'est un film d'action. Au sens littéral : c'est une action ajoutée à une action, ajoutée à une action. Ensemble cela fait de l'action pure, dure, connue et prévisible certes mais excitante quand même. Ethan nage pour aller chercher une carte à puce, Ethan roule à moto. Ethan c'est Martine à la ferme rempli de testostérone. Parce que c'est un film où rien justement n'est laissé à l'imprévisible. Si vous avez l'impression qu'Ethan sait réagir dans chaque situation et que c'est le pro de l'impro, vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Un tournage de Mission Impossible est storybordé à mourir : chaque plan, chaque seconde du film est définie des mois avant le tournage. Tout est budgétisé à l'avance, pas un centime de plus ne sera déboursé parce que des centaines de personnes travaillent à faire de ce film un blockbuster et un film parfait en ce sens. Hunt est un pur produit de ce genre très américain, blouson de cuir marron, lunettes Ray-Ban. Il ne respecte pas la loi mais c'est pour sauver son pays contre souvent - on n'en sort pas comme ça - les méchants russes communistes.



D'ailleurs c'est cela qui distingue de plus en plus Mission Impossible de James Bond (d'ailleurs bien attaqué par Hunt lors de plusieurs répliques). Effectivement, Bond devenu obsolète a été totalement redessiné en devenant Daniel Craig. Plus sensible et moins béton, il séduit les femmes mais en tombe amoureux, il se blesse. C'est en cela que SkyFall avait fait preuve de modernité, ce qui n'est pas du tout le cas d'Ethan Hunt. Il semble pourtant qu'ils aient essayé, introduisant une femme comme un double d'Ethan. C'est sûrement l'aspect le plus moderne du film (c'est pour dire). Ilsa Faust est un agent britannique, ne doutez pas de sa force ou elle vous assassinera. Ilsa est complexe, sensible, elle a une carapace. Ce n'est pas un mannequin ce qui n'empêche pas qu'elle soit très belle. Mais surtout, elle ne tombe pas aux pieds d'Ethan. L'élan féministe du film semble un peu grossier pour être vrai mais il est important de souligner la tentative.

Mission impossible ne sait donc pas se renouveler. Si il est vrai, les deux heures sont distrayantes, elles n'ont pas longue vie devant elles. Trop vieillot pour être vrai, trop grossier pour marquer les esprits. A moins qu'Ethan ne subisse comme Bond un grand ménage de printemps, il ne lui reste que bien peu de temps sur les écrans.

Et oui, même Tom Cruise vieillit.

Emma Pellegrino



© David James Skydance Productions

Oleg Sentsov

Martyr de l'autodétermination des peuples

Réalisateur, scénariste et producteur ukrainien, Oleg Sentsov vient d'être condamné ce 25 août 2015 à 20 ans de réclusion criminelle par la justice russe pour « préparation d'actes terroristes ». Les conditions plus que douteuses de son arrestation font polémiques, mais le gouvernement russe ne bouge pas d'un cil devant la pression des manifestants et autres cinéastes du monde entier. Portrait d'un homme de convictions, amoureux de la liberté. Récit d'un kidnapping politique à la vue d'une communauté internationale impassible.

Jeune cinéaste, Oleg Sentsov (parfois orthographié Oleh Sentsov) s'apprêtait à tourner son second film, Rhino, suite au succès rencontré avec son premier long métrage Gaamer, sortir en 2011. Or, en 2013, il s'engage dans le mouvement Euromaïdan, une manifestation pro-européenne mise en place suite au refus du gouvernement ukrainien de coopérer avec l'Union européenne. Ce mouvement s'intensifie jusqu'à la crise de Crimée qui débute en février 2014. Sentsov est alors activiste au sein du mouvement Automaidan, qui a pour objectif la démission du président ukrainien pro-russe Ianoukovytch, et l'alignement avec les mouvements internationaux militant pour la liberté, les droits de l'Homme et la paix. Sentsov ne cache pas ses opinions et se bat pour ses convictions : Il ne reconnait ni ne cautionne l'annexion de la Crimée (sa région natale) par la Russie et soutient les manifestants en livrant des provisions aux ukrainiens assiégés dans leurs bases.

Une arrestation qui relève davantage du kidnapping

Le 11 mai 2014, Sentsov est arrêté par le Service Fédéral de Sécurité de la Fédération de la Russie, le service secret russe et est détenu trois semaines sans qu'aucune charge ne pèse contre lui. Il est finalement accusé d'avoir voulu faire exploser des bâtiments administratifs de la « Communauté russe de Crimée » et du parti « La Russie Unie » installés à Simferopol, en Ukraine.

Détenu à Moscou, Sentsov ne peut plus faire appel aux services juridiques ukrainiens car les procureurs russes, considérant la Crimée comme région appartenant à la Russie lui ont retiré sa nationalité. Des cinéastes du monde entier tels que Pedro Almodovar, Ken Loach, Mike Leigh ont envoyé des lettres au président Poutine pour demander la libération du réalisateur. Le conseil de Russie pour les droits de l'Homme, avec toute l'ironie que cela sous-entend, a annoncé en réponse qu'ils ne voyaient aucune raison de relâcher le suspect.

Utilisation de la torture

Le jugement est basé sur les prétendus aveux de Sentsov, qui dément et dénonce l'usage de la torture, l'humiliation et les menaces de viol dont il aurait été victime. Cela ne semble pas surprendre les ONG russes qui évoquent la torture comme une technique « routinière » utilisée par les enquêteurs russes, notamment dans les affaires politiques comme celle-ci.

A vrai dire cela ne semble pas surprendre grand monde puisqu'Amnesty International, ONG œuvrant pour la défense des droits de l'homme, a quasiment été la seule organisation à mener campagne pour la libération de Sentsov, soutenant ainsi l'action des manifestants ukrainiens et russes. A croire que se jouait une parodie douteuse des Accords de Munich du côté de la communauté internationale.

Acte de résistance pour l'un terrorisme pour l'autre

Sentsov lui a fait preuve de beaucoup de courage et de hardiesse face à l'injustice de son jugement. A la barre il a dénoncé une justice « d'occupants » tout en qualifiant le président russe de « nain sanguinaire ». A l'annonce du verdict, il a entonné avec son coaccusé Alexandre Koltchenko l'hymne national ukrainien en souriant. Les 20 années rétention qui attendent Sentsov s'annoncent sévères puisque Sentsov, avec son statut de prisonnier politique ne va pas bénéficier des mêmes droits que les autres, notamment ceux concernant l'accès au parloir, et la réception de courrier.

D'après le ministre ukrainien des Affaires étrangères, cette affaire ne serait pas un cas isolé puisque des dizaines de prisonniers politiques ukrainiens seraient enfermés dans les prisons russes, avec les mêmes traitements de faveur que Sentsov.

Oleg Sentsov est l'illustration même des victimes de l'autoritarisme dont la Russie fait preuve depuis l'élection de Poutine en 2000, qui entrave les libertés les plus fondamentales : liberté d'expression, de presse... Anna Politkovsakaïa, 21e journaliste assassinée sous Poutine, reste également un exemple marquant de ces politiques tyranniques. ■ **Sarah Francesconi**

Concours pour la protection de l'environnement

Terre de Femmes

La Fondation Yves Rocher a lancé le Prix « Terre de Femmes », une initiative qui récompense celles qui œuvrent au quotidien en faveur de l'environnement. Seule condition : qu'une femme en soit l'instigatrice. Ce concours permet de gagner jusqu'à 10.000€ ! Envoyez vos candidatures jusqu'au 30 septembre. Plus d'infos sur le net.

Opération climat

« Opération climat » est une initiative lancée par Arte. Il s'agit d'un documentaire réalisé dans 47 pays d'Europe et qui sera diffusé lors de la COP21 à Paris à la fin de l'année. Le projet vous propose de filmer votre bout de paradis en 2 ou 3 minutes et de leur soumettre en expliquant notamment qui vous êtes, pourquoi l'endroit choisi vous touche et quand vous avez réalisé qu'il fallait faire quelque chose pour sauver notre belle planète. N'hésitez pas non plus à y glisser un message pour les négociateurs de la COP21 ! ■ **Manon Vercouter**

Jeux vidéo :
Une fin d'année qui s'annonce chargée

Amis gamers, préparez-vous, la fin d'année s'annonce mouvementée, en particulier pour vos économies. Entre le retour des grosses licences (Call Of Duty, FIFA & Assassin's Creed) et la sortie des très attendus Fallout 4 & Star Wars Battlefront III entre autres, votre carte bleue risque de fortement chauffer. Petit aperçu des titres à venir.



Assassin's Creed Syndicate © Ubisoft

Ce tour d'horizon commence dès la fin de ce mois de septembre, puisque le monde du ballon rond revient sur nos écrans. En effet, comme chaque année, c'est le retour des traditionnels FIFA et PES, disponibles sur Playstation, Xbox & PC. Si le jeu d'Electronics Arts semble avoir pris le dessus ces dernières années, la beauté graphique de PES 2016 fera peut-être inverser la balance. Côté nouveautés, avantage pour FIFA puisque le jeu inclut pour la première fois des équipes féminines. Pour départager les deux jeux, il faudra attendre le 17 septembre pour la sortie de PES 16 puis le 24 Septembre pour l'arrivée de Fifa 16.

On continue dans l'univers du sport puisque c'est aussi le 17 Septembre, que les amateurs d'hockey sur glace pourront acquérir NHL 16. Les fans de basket verront eux débarquer NBA Live 16 le 29. Mais ce dernier devra faire face à son rival, NBA2k 16 qui sortira le même jour.

Une autre grosse licence fera également son retour : il s'agit du nouveau Call Of Duty. Pour faire oublier le très mitigé Call Of Duty Advanced Warfare, les éditeurs ont parié sur le troisième opus de Call Of Duty Black Ops. Si graphiquement le jeu ne semble pas très différent d'Advanced Warfare, c'est au niveau du gameplay que les changements sont perceptibles, avec

le retour à un style comparable à Black Ops II. COD Black Ops III sortira le 6 novembre sur PC, PS4 & Xbox One.

Cette fin d'année nous promet également du sensationnel avec l'arrivée du nouvel Assassin's Creed. Après la Rome Antique, les Caraïbes ou encore la France, le décor prendra cette fois-ci place dans le Londres du XIXe siècle. C'est donc dans une Angleterre en pleine révolution industrielle que l'action se déroulera. Sobrement appelé Assassin's Creed Syndicate, le jeu met en scène Jacobs & Evie Frye, des assassins jumeaux. Pas mal de nouveautés sont annoncées, comme l'apparition d'un grappin, un système de jeu retravaillé et une carte plus grande. Seul point noir au tableau, le jeu sera 100% solo, pas de mode multijoueur donc. La sortie est prévue pour le 23 octobre sur toutes les consoles.

Mais ce n'est pas tout, dans les mois à venir il y en aura pour tout les goûts : le retour de la célèbre Lara Croft dans Tomb Raider Rise of the Tomb (seulement sur Xbox, les versions PC & PS4 étant prévues pour 2016) , Halo 5 (exclusivité Xbox) mais également l'amusant Super Mario Maker avec la possibilité de créer ses propres niveaux.
Pour finir en beauté, le mois de novembre verra l'arrivée des très attendus Star Wars Battlefront III et Fallout 4. Après dix ans d'absence, Star Wars Battlefront fait (enfin) son retour sur nos consoles. Edité par EA et DICE, le jeu semble reprendre le gameplay de Battlefield mais transposé dans l'univers Star Wars. Sortie prévue le 19 novembre sur consoles next-gen et PC. Enfin, Fallout 4 fera également son retour. Toujours dans un univers post-apocalyptique, le jeu contient plusieurs nouveautés notamment la possibilité de personnaliser arme & armure. Pour incarner le héros au célèbre « pip-boy », il faudra patienter jusqu'au 10 novembre (PC / PS4/ Xbox One).

La fin d'année 2015 s'annonce donc bien chargée, de quoi s'offrir de jolis cadeaux de Noël.
■ **Ariel Ponsot**

Fallout 4 © Bethesda Softworks



Critique

Ricki and the Flash

Feel God movie

Ricki and the Flash est la quintessence du feel Good movie. Le petit film américain devant lequel on passe un bon moment, qui ne marque pas les esprits éternellement mais qui délivre un joli, et vrai, message en peignant un portrait cruel de l'Amérique d'aujourd'hui.

Ricki a quitté sa famille pour s'exiler en Californie et vivre son rêve : devenir une rockstar. Mais cela n'a pas marché et elle se retrouve à jouer des tubes, basse en main, dans un petit pub miséreux devant un parterre d'américains conservateurs et républicains à souhait.

Mais sa fille vit un divorce difficile et son ex-mari l'appelle pour tenir son rôle de mère, devant lequel elle a toujours fui. Jusque là, rien de nouveau à Hollywood, scénario on ne peut plus classique et histoire simplette d'une famille moderne.

Mais Ricki and the Flash se révèle intéressant lorsqu'il peint un portrait cruel du rêve américain et d'une certaine Amérique d'aujourd'hui. Et oui, il y a des gens qui détestent Obama. Et oui, il y a des gens pour qui ça va mal et qui trouvent leur source de réconfort dans un bar pourri, autour de leur bière quotidienne. Cruel portrait qui détonne avec le cadre de la maison de l'ex-mari, un énorme manoir dans un ghetto privé de riches fortunés. L'Amérique, c'est effectivement des classes sociales totalement diverses, qui s'opposent parfois et qui ne se ressemblent jamais.

Le joli message du film vient dans l'ode féministe qu'il délivre. Dans une scène criante de vérité, Ricki s'adresse à ses spectateurs et leur explique que l'on ne pardonne rien aux femmes qui partent, que la mère a le rôle de celle qui va à la kermesse, aux réunions parents-profs, aux spectacles de fin d'années, que si le père ne fait rien de tout cela, on ne lui en tient pas rigueur, mais qu'à la mère, on ne pardonne rien. Et elle a, malheureusement, tellement raison. Cela correspond à la carrière de Meryl Streep qui a parsemé ses rôles de messages féministes. Dans quelques mois, elle sera d'ailleurs une Suffragette assumée. Amusant aussi de se rappeler que dans Kramer contre Kramer, elle jouait déjà le rôle de celle qui part et quitte mari et fils. Sombre réalité de constater qu'au final rien n'a changé depuis 30ans et que le message reste le même puisque les consciences n'évoluent pas.

Meryl Streep est brillante dans ce film. Dans un véritable exercice de style, un peu plus difficile que ses dernières prestations, elle surprend encore. Jouer une rock star à 66ans sans se ridiculiser ce n'est pas donné à tout le monde. Elle enchaine avec brio du Springsteen, du Lady Gaga, du Rolling Stones, du Pink, etc... Entourée de musiciens et d'un joli casting, elle assume son rôle de déesse du cinéma, guitare au tour du cou et voix «rockailleuse», elle fait de ce petit film sympathique, un vrai feel God movie. ■**Philippe Husson**

Rencontre

L'Entourage

Véritables révolutionnaires du rap français, l'Entourage a su remettre la technique au goût du jour. Les membres du collectif doivent leur succès à leurs phrases incisives, à leur proximité avec l'esprit de la jeunesse et surtout à leur capacité à mettre le feu partout où ils passent. Lors du festival de Ronquières, nous avons pu les interviewer afin d'en savoir un peu plus sur les dessous de leur carrière.

Comment se fait-il que vous n'ayez aucun manager ? Aucune équipe qui vous entoure ?

Eff Gee : On n'a pas de manager parce qu'on préfère se gérer nous-même. Le message principal de « Jeunes Entrepreneurs » c'est « fais les choses toi-même» . Y'a pas d'intérêt à avoir un manager. En plus on est dix donc c'est beaucoup plus facile de se gérer seuls. Ça ne changera pas.

L'un d'entre vous gère-t-il plus le groupe que les autres au niveau management ?

Eff Gee : C'est vrai que je m'occupe un peu plus de tout ça puisqu'il faut bien que quelqu'un le fasse mais sinon chacun s'occupe du projet, en général, personne ne le délaisse.

D'où vient le nom l'Entourage ?

Eff Gee : Tout simplement parce qu'à une période on était très nombreux, on était bien plus que ça, on devait être une trentaine, même peut-être une quarantaine. A l'époque on faisait des open-mike et on se disait toujours : « vas-y, ramène les rappeurs de ton entourage » et depuis le nom est resté.

Alpha : C'est Pouchkin qui a trouvé le nom...

Eff Gee : Non c'est moi, Pouchkin avait juste un fichier dans son ordinateur qui s'appelait « Entourage » mais c'est moi qui ai eu l'idée, point barre.

Qu'est-ce que ça procure comme sensation supplémentaire d'être aussi nombreux dans un groupe ?

Alpha Wann : C'est mieux, on est comme une équipe de foot,

on peut compter sur ses co-équipiers pour assurer dans le cas où on a un problème.

Avez-vous conscience d'être les nouveaux porte-parole de la jeunesse ?

Alpha : On n'est pas les porte-paroles de la jeunesse. On a la chance d'avoir l'oreille des jeunes mais porte-parole ça signifierait qu'on dit dans nos textes ce que la jeunesse a sur la conscience et c'est pas le cas. Les jeunes ont des problèmes plus graves que ça. On est pas porte-parole mais les jeunes nous aiment bien, ça je suis d'accord. On est plébiscités par eux.

Eff Gee : Je ne pense pas qu'on soit des porte-parole. Porte-parole signifierait qu'on écrit des textes avec conscience et qu'on s'érigerait à un rang qui n'est pas le nôtre finalement. Nous on veut juste faire du son et dire ce qu'on a sur le cœur, ou même rapper ce qu'on a envie de rapper sans se dire que les jeunes vont nous écouter. On le fait avant tout pour nous.

Donc vous ne vous servirez jamais de votre notoriété pour faire passer un message ?

Eff Gee : Le message passe naturellement parce qu'on dit ce qu'on est.

Deen Burbigo : Porte-parole signifierait qu'on est les fers de lance, qu'on prend le discours de la jeunesse et qu'on l'amplifie et qu'on le diffuse. Là c'est pas le cas, on dit ce qu'on a en tête, quand on a un coup de gueule à passer on le passe ; quand on veut parler de notre vécu, on le fait. Je ne pense pas qu'on soit tous des êtres exceptionnellement différents de la masse des jeunes, du coup eux vont se reconnaître dans certains de nos propos. Mais on n'est pas représentatifs de la jeunesse.

Jazzy Bazz : Justement c'est un bon débat parce que vu qu'on est comme les autres jeunes, qu'on pense comme eux, par la force des choses, on porte un peu la parole de leurs pensées.

Alpha : Surtout, si t'as l'oreille rap et que t'entends ce que les rappeurs ont à dire, si t'écoutes un projet du S-crew, un projet de Eff Gee ou un des miens, tu vas entendre des propos que tu pourrais interpréter comme étant politiques. C'est juste qu'on va pas faire un texte entier sur la Cinquième République ou sur un parti politique. On s'y connait pas spécialement en politique, donc quand on en parle c'est de façon très brève. On admet qu'il y a des messages de ce type dans nos textes mais c'est pas forcément ceux qu'on va mettre en avant. On essaye toujours de les glisser entre deux phrases pour ne pas leur donner trop d'importance. Il faut s'aiguiser l'oreille pour repérer tout ça.

Est-ce qu'un jour vous vous considérerez comme des artistes engagés ? Affirmerez-vous une opinion politique claire et nette ?

Deen : Clairement moi je suis apolitique, et c'est une manière d'être engagé. Je ne me reconnais dans aucun homme politique dont j'ai pu entendre les discours. Je dois vivre avec ce système, j'essaye de jouer au mieux avec les cartes qu'ils me proposent mais je ne me sens pas particulièrement en adéquation avec ce système.

Est-ce que tu pourrais te lancer toi-même dans la politique puisque tu ne te retrouves dans aucun discours ?

Deen : Absolument pas, même si je me prends pour un président dans un de mes clips, je n'ai pas la velléité de représenter la masse. Si j'arrive à influencer cette masse via ce que je raconte dans mes paroles, c'est très bien, mais je ne cherche pas à convaincre qui ce soit.

Pensez-vous que la musique a une influence sur le monde politique ?

Deen : Clairement, c'est pas qu'une histoire de texte, c'est même une histoire de courants musicaux. Si on prend le reggae, c'était un courant musical politisé. Chaque artiste avec une loge



« Je pense qu'on s'autocensure tous. On est tous un peu dingues et si on ne se limitait pas, on serait fichés comme ennemis de l'Etat.»

politique derrière et un terrain brûlant tournait autour. Il y a déjà eu des artistes qui ont fait peur aux hommes politiques. Aux Etats-Unis, on peut prendre l'exemple de Tupac, le mec était suivi par des brigades de police spéciales qui étaient chargées d'investiguer sur la dangerosité du personnage. À partir de là, on peut dire que les artistes ont leur part d'influence. Maintenant, nous, est-ce qu'on peut influencer la politique ? Je ne sais pas et pour le moment je ne crois pas.

Jazzy Bazz : En France, j'ai vu que la plupart des groupes engagés comme Assassins ou La Rumeur, étaient ceux qui décrivaient une urgence, qui parlaient des problèmes sociaux. Ils ne faisaient que des constats. Le rôle du politique c'est de proposer des solutions à ces dysfonctionnements. Nous en tant que rappeurs, c'est pas notre rôle de régler ces problèmes. On n'a pas la prétention d'améliorer la vie des gens dans la société.

Alpha : Le Hip-Hop est une culture qui a été créée dans l'innovation. Que ce soit dans les mix, les graffitis, le rap, les gens voulaient toujours innover. Si t'es tout le temps dans un rap conscient, un rap combatif, tu perdures moins longtemps que les autres. Le rap est un art où tu dois rester frais, avoir un nouveau style. Le fait d'être conscient et politisé, ça peut être une partie de ton oeuvre mais ça ne peut pas être ton thème général, sinon tu ne fais pas long feu, c'est ennuyeux. Le rap c'est une question de dernière tendance. Tu ne peux pas te permettre de dire la même chose que cinq années auparavant. Il faut que le côté moralisateur soit une partie de toi, pas l'entièreté de ta personne..

Comment se passe l'élaboration d'un morceau de l'Entourage ?

Alpha : C'est l'enfer. Il faut prendre trente-sept rendez-vous pour commencer le morceau parce qu'on est jamais tous là en même temps. On a tous des styles de vies différents qui font qu'on est pas toujours disponibles aux mêmes moments. Ensuite il faut qu'on choisisse l'instru, puis le thème. En fonction de ces choix, les membres du groupe qui sentent l'envie de poser quelques phrases sur le son se mettent à écrire et ensuite on fait la sélection des meilleurs couplets, s'il y en a trop. Quand tout ça est fait, on s'occupe des arrangements, on coupe les parties inefficaces, on rallonge certains couplets, on rajoute des bridges, des refrains, on essaie de voir si quelqu'un peut chanter.

Avez-vous déjà connu la censure dans vos morceaux ? Ou bien faites-vous un travail d'autocensure sur vos textes ?

Alpha : Je pense qu'on s'autocensure tous. On est tous un peu dingues et si on ne se limitait pas, on serait fichés comme ennemis de l'Etat.

Mekra : Moi je ne me censure pas, je dis tout ce que je pense, sans filtre. On me l'a déjà reproché, dans ma famille notamment, mais je continue quand même. Je ne me sentirais pas moi-même si je cédais à la censure.

Que pensez-vous des jeunes groupes qui vous ont pris comme inspiration ? On pense notamment au Panama Bende...

Alpha : Non le Panama Bende ne nous a pas pris comme inspiration en tant que telle. Ils ont déjà dit ça parce qu'ils sont plus jeunes que nous et que comme nous, ils font du rap français. Le seul point commun c'est qu'ils avancent comme nous en collectif, mais ils font leur propre truc. Personnellement je les salue, je leur tire mon chapeau pour leur originalité. S'ils s'inspirent de nous, alors j'espère qu'ils ne font pas les mêmes erreurs que nous. Je leur souhaite du courage et une longue vie.

Jazzy Bazz : On est quand même dans un délire un peu proche.

Alpha : Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Si on se ressemble un peu c'est parce qu'on aime les bonnes choses.

Jazzy Bazz : La vérité c'est qu'on a des influences communes mais l'Entourage n'est pas l'influence principale du Panama Bende.

On aime les mêmes choses. Par exemple, je sais que j'aime les mêmes choses qu'Aladdin.

Alpha : C'est pour ça qu'on ne peut pas se décrire comme source d'inspiration principale. On écoute les mêmes sons mais à partir de là on se construit chacun notre vision du rap et il n'y en a aucun qui sonne comme un autre.

Qu'est-ce qu'on reproche le plus à l'Entourage ? Qu'est-ce qu'on salue le plus ?

Alpha : On nous reproche le fait de faire des morceaux qui n'ont pas de thème et de dire des trucs à l'esprit léger. Les gens qui disent ça n'écoutent pas vraiment les projets en entier, et encore moins nos textes solos. On se prive de rien, chacun dit ce qu'il a à dire. Par contre, les gens nous saluent parce qu'on a amené une nouvelle vague de « rap performant ». Depuis nous, les gens se remettent à bien rapper.

Donc c'est grâce à vous ?

Alpha : Non non, y'avait déjà du monde qui le faisait, mais les gens se sont dit que si des petits jeunes de Paname arrivaient à faire ça, alors ça devrait être le standard de tout le monde de faire des bonnes rimes. Mais on n'a pas inventé les bonnes rimes, ça existait déjà, on les a juste mises sur une plateforme où des gens qui n'auraient jamais pu les entendre, les ont entendues.

Quels rapports entretenez-vous avec le monde du journalisme ?

Alpha : Des rapports très tendus. On en a marre qu'on déforme nos propos et qu'on nous pose toujours les mêmes questions.

Jazzy Bazz : Quand t'as commencé ton interview j'ai eu un peu peur parce que la genèse du nom du groupe c'est la question qu'on nous pose le plus souvent. Les grands médias se limitent toujours à « pourquoi l'Entourage ? Comment le groupe s'est formé ? Comment se font les choses ? » . Je préfère les questions qui animent le débat et qui mettent en lumière les opinions différentes. Ça reflète la réalité, on ne peut pas être entièrement d'accord surtout en étant dix dans un groupe.

Alpha : Finalement on a des relations tendues avec la presse française, on préfère les médias américains.

Donc y'a un avenir aux US ?

Alpha : Pitié non, les collaborations rap français/rap américain sont à bannir, c'est toujours un résultat très mauvais. Et même, les américains n'ont pas envie d'écouter du rap français qu'ils ne comprennent pas. Ils aiment les trucs simples et qui les touchent directement. Le Français c'est pas pour eux.

Alors tu émets un doute sur la sincérité de Kendrick Lamar qui écoute un son de Nekfeu et qui dit qu'il adore ?

Alpha : La différence là c'est que Kendrick était en France donc son oreille était plus encline à accueillir cette musique là. Là-bas, sur place, les ricains n'écoutent pas de rap français.

Jazzy Bazz : Big up à Kendrick qui lira sûrement cette interview d'ailleurs.

Dernière question, un peu bateau, Jazzy ne m'en veux pas : Quel avenir pour l'Entourage ?

Alpha : L'avenir il est surtout en solo pour le moment. On sait tous que Nekfeu vient de sortir un des meilleurs albums de rap français de tous les temps. Perso je prépare un EP, Jazzy Bazz prépare un album, Mekra travaille sur un projet avec son frère Framal, Eff Gee prépare un EP qui s'appelle Le Jour Gee , Deen Burbigo et Doums préparent aussi leurs albums. Mais malgré les projets en solitaire, on reste tous des frères, unis. ■ **Propos recueillis par Sofia Touhami**

Rencontre

Mina Tindle
Rencontre fascinante

Mina Tindle, c'est l'alliance d'une douceur infinie et d'un charme envoûtant. Dans une pop folk lumineuse aux inspirations anglo-saxonnes, l'artiste déjà couronnée du succès de son premier album Taranta (2012) revient émerveiller un public toujours plus grand. Dans cet album où l'amour côtoie l'inquiétude face au temps qui passe, la langue de Shakespeare se lie à celle de Molière... Et au Paléo Festival de Nyon, les langues se délient.

Tu as réalisé un stage aux Eurockéennes, là où tout a commencé. Les organisateurs t'ont poussé à faire la première partie de Daniel Darc. Ta carrière a finalement été motivée par ces rencontres...

J'étais étudiante, j'avais fini mes études, j'avais fait un stage aux Eurockéennes de Belfort où je m'étais occupée de la presse. Personne ne savait que je faisais de la musique et même moi, j'avais écrit seulement trois chansons. C'est après coup, quand ils ont été au courant par un réseau social qui s'appelait Myspace où j'avais mis ma musique, et par un ami qui leur a fait écouter, ça les a fait marrer et donc effectivement, ils m'ont proposé quelques mois après de faire leur édition du festival d'hiver des Eurockéennes qui s'appelle Générik. Donc dans ce sens-là, oui, j'ai été poussée aux fesses parce que je n'avais pas de groupe, je n'avais pas assez de chansons... Et chaque fois que je leur donnais une excuse au téléphone, ils me disaient « j'ai pas de groupe – ben tu as en trouves un » ou « j'ai pas assez de chansons – ben tu en écris une de plus et tu viens ! ».

Tu es auteure, compositrice, interprète. Comment démarres-tu la composition de tes morceaux ?

Ca commence tout le temps par la musique. Je n'écris jamais un texte comme ça, c'est mélodique d'abord. Par contre, après, ça peut être un texte provisoire. En général, il y a quand même un truc immédiat de la chanson, quand tu te mets dans l'optique que t'as envie d'en écrire une avant la fin de la journée, t'en écris une. Quoiqu'il arrive, qu'elle soit bien ou pas, y a un moment de connexion – j'aime bien le voir comme ça, comme une sorte d'expérience, une période de transe, un peu mystique, où tu rentres en connexion avec quelque chose. Et la chanson en découle, dont la langue – parce que j'écris en anglais et en français et je ne sais jamais ce que ça va être avant. J'aime bien garder une part de mystère là-dedans.

Alors comment sont écrites les paroles plus concrètement ?

Comme beaucoup de gens qui le font, par exemple Jp Nataf avec qui j'ai fait mon premier

disque, souvent il chantait du yaourt, pour les premières prises. On pourrait faire des choses très drôles avec les musiciens en publiant seulement les premiers jets de chaque chanson. Parce qu'il y a vraiment des trucs ... Tu es tout seul dans ta chambre, complètement désinhibé et tu racontes n'importe quoi. Et en fait souvent, moi, il y a un mot ou deux que je vais trouver bien, qui vont accrocher, en réécoutant. Car tout ça, ça va avec un travail d'enregistrement, c'est un peu technologique, la technologie t'aide à créer, c'est assez beau. Donc en réécoutant, tu vas avoir une belle image et tout d'un coup, ça va m'éclaircir un truc.

Tu écris en anglais, en français. Ton principal répertoire est anglophone. C'est ton héritage de Cat Power qui te pousse à écrire en anglais ?

Oui c'était l'héritage d'ado en fait. Ce n'était pas que Cat Power, c'était tous les groupes que j'écoutais à partir de mes 15 ans, c'était des groupes anglo-saxons, que ça soit des Beatles à Cat Power, en passant par Elliott Smith et à beaucoup d'américains comme Bob Dylan ou Leonard Cohen. C'est assez récemment que j'ai redécouvert un peu toute l'histoire de la musique pop française, même des années 70, j'étais un peu passée à côté, parce que je n'étais pas née – hé oui, je ne suis pas si vieille ! Et je ne connaissais pas bien. On est à une époque où quand on écoute ce qu'il se passe, on a l'impression que les français sont un peu paumés. Il y a du folk français, de la pop française, mais finalement ce ne sont pas des catégories qui sont très francophones. Mais en même temps, il y a quand même eu des périodes où tu sentais énormément l'influence anglo-saxonne mais c'était tout à fait français. Et comme tout d'un coup là, Christine and the Queens fait du RnB français. Enfin, elle ne fait pas de RnB mais on sent des influences qui sont complètement anglo-saxonnes et qui sont bien digérées. Donc les choses évoluent.

Quand on pense en anglais, et quand on pense en français, on ne pense pas la même chose. La langue définit-elle le thème de tes chansons ?

Alors, c'est un peu bizarre car il y a cette envie d'exprimer mais il y a aussi ce truc où je dis que tu laisses la musique arriver et que c'est plutôt une expérience, que tu n'as pas forcément le but de la chanson avant, c'est un peu elle qui va le décider. Après, il y a un truc qui est vrai, c'est que faire de la pop en français, c'est plus difficile, je trouve. Car quand on écoute de la pop anglo-saxonne, parfois, tu peux te permettre pas forcément une faiblesse des paroles mais tu as le droit de répéter six fois la même chose dans un refrain et c'est presque bien, c'est pas redondant. Si tu le fais en français, c'est plus compliqué. J'ai donc remarqué qu'écrire des chansons calmes en français, c'est plus facile, plus douces, et après, j'ai toujours l'image du peintre qui prendrait de l'aquarelle, de la gouache, des pinceaux, des stylos, des crayons. C'est un outil, finalement c'est la même main qui va interpréter tout ça.
Mais quand tu joues, ça ouvre des sonorités. J'écoute beaucoup de musique brésilienne, africaine mais je ne parle pas portugais etc. Je ne comprends pas tout. C'est hyper intéressant, il faut le prendre aussi comme un truc qui est un peu sensoriel. Ça dépend quel rapport tu as avec ça. C'est sûr qu'en anglais, je ne pourrais jamais devenir Dylan ou Cohen, je n'aurai jamais cette aisance que j'ai avec le français, que je tords un peu et grâce auquel je me permets plus de liberté avec la langue. Forcément en anglais, ce n'est pas ma langue maternelle. Mais il y a aussi des choses assez belles parce que justement, ce n'est pas ma langue maternelle, au dire des personnes qui m'entourent, des choses qui peuvent être intéressantes parce que tu oses des images qu'un anglophone n'utiliserait pas. C'est comme Bjork, une islandaise qui chante en anglais, qui a été l'une des plus grandes pop-stars de sa génération, il y a un charme de ces rencontres là aussi.

Tu as collaboré avec Craig Silvey, ayant lui même collaboré avec Portishead, Arcade Fire etc. Ce sont des grands noms. Comment est née cette collaboration et que t'a-t-elle apportée ?

Craig est venu mixer le disque, que j'avais réalisé avec Yann Arnaud, un super ingénieur du son,



© Julien Mignot

mixeur qui a travaillé avec Syd Matters entre autres. Le disque a été réalisé en France. J'avais déjà un peu enregistré aux Etats-Unis, deux chansons. Mais après, on a fait tout le reste en France avec Olivier Marguerit. C'était deux de mes albums préférés, que ce soit Suburb d'Arcade Fire ou Surd de Portishead. Quand tu es impliqué comme je le suis, du début à la fin du processus, au moment de trouver un mixeur, tu rêves un peu aux disques qui t'ont le plus marqué ces dernières années. Sur le moment tu te dis « On va essayer de l'avoir mais on ne l'aura jamais ! » mais c'est marrant parce qu'une fois que tu as eu Craig Sylvey – je n'ai pas envie d'avoir quelqu'un de plus important, parce que j'ai adoré travailler avec lui donc je pense que j'aimerais recommencer – mais tu te dis que c'est faisable. Puis ça reste des gens qui font de la musique, a priori ils sont quand même du bon côté de la barrière. Effectivement, s'ils aiment le projet, ils font des efforts pour pas prendre ce qu'ils prendraient à une énorme star. Et ça a été super. Ça a été très rapide puisqu'on a fait 8 titres en 9 jours ! Et le reste a été mixé à Paris par Yann Arno justement.

Côté français, vous avez été inspirée par France Gall. C'est la seule artiste française qui vous ait donné ce rapport à la musique française ?

Non non, il y en a d'autres. Il y avait les Innocents, qui ont été mon influence principale et J. P. Nataf, qui a été le réalisateur de mon premier disque. Après je suis complètement fan depuis toujours et admirative de Dominique A. Récemment il y a eu des gens comme Bertrand Belin, Christine and the Queens que j'ai découvert il y a cinq ans dans une petite salle et que j'avais trouvé géniale. Elle était moins en français à cette époque-là, elle ne chantait qu'en anglais. Il y a plein de gens que j'apprécie. Mais France Gall, c'est mes amours d'enfant. Je sais très très bien l'imiter. J'ai appris à chanter avec elle. Un peu comme avec J. P. En fait, dans les français, il y a J. P. au masculin et France Gall au féminin.

«Mina Tindle», c'est une référence à Milo Tindle. Pourquoi Le Limier, pourquoi Mankiewicz ?

C'était juste une référence cinématographique à l'un des films que je préfère. En fait, je m'appelle Pauline de Lassus, d'ailleurs c'est une grande et vieille famille aristocrate de musiciens. C'est le nom de mon père, avec qui je n'ai jamais eu beaucoup de contact. Donc il y avait un truc aussi de ne pas avoir envie d'utiliser ce nom. Après c'est un nom un peu rigolo aussi. Donc ça partait de trouver un pseudo et en fait c'est un film, c'est une scène entre deux personnages où il y a toute une usurpation d'identité, où tu ne sais jamais qui est qui. Donc c'était plus un clin d'oeil sur le fait de jouer au jeu du déguisement de scène. J'aime bien avoir pris Mina Tindle pour faire ces deux disques là et je me dis aussi que je pourrais très bien reprendre mon nom ou en trouver un autre pour faire autre chose.

Nom de l'album : Parades. Est-ce une référence à une parade festive, une parade nuptiale ou bien un subterfuge ?

Ce sont les trois. Je cherchais le nom parfait. J'ai failli ne pas le nommer. Un peu comme quand on cherche le nom de son enfant. C'est agréable de trouver des titres pour les disques ou pour les chansons. Mais en général, faut que ce soit une évidence. J'avais l'option de ne pas le nommer, que ça soit un album éponyme, puisque le premier avait un nom. Donc je pouvais peut-être m'en sortir comme ça. Et je lisais un poète qui s'appelle Michaux, que j'adore, et qui a une façon de mettre en exergue les mots ! Quand tu lis, tu as l'impression que t'entends le mot, qu'il résonne. Tu te heurtes aux mots avec lui, c'est assez marrant. Et dans une sorte de maxime, j'ai vu « Parade ». Et ça m'est vraiment apparu. Il y a un peu ce défilé fier, le torse bombé, qui est présent dans cet album et qui ne l'était pas dans le premier, qui est un truc un peu libéré, assez joyeux. Il y a le truc de la parade nuptiale parce qu'au final c'est quand même énormément de chansons d'amour, de danse, de séduction. Et le troisième c'est la parade pour parer les coups, et je trouvais que c'était aussi mon rapport à la musique. C'est le titre parfait ! ■ **Propos recueillis par Amélie Coispel**

Compte rendu

Quand la musique t'emporte loin

L'excitation des premières fois, c'est là le sentiment ressenti sur la route du Festival de Musique Émergente en Abitibi-Témiscamingue. Faire 8 heures, voire 9 heures de voiture, passer au travers d'une immense réserve faunique, celle de la Vérendrye. Observer tous les lacs, les arbres et la beauté du paysage avant de finalement atterrir dans une région minière, l'Abitibi et dans une ville aux airs de Twin Peaks mélangé à Springfield, Rouyn-Noranda. Tout cela commence bien, la fin de semaine promet d'être atypique, intense et comme souvent en festival, de passer trop vite. En même temps, quatre jours c'est court et long à la fois, normal quand on dort peu, les heures se multiplient.

Le jeudi est pourtant court, fourbues par le trajet, le court sommeil de la veille et le lever au petit jour, nous ne prenons que le temps d'écouter le début de Totorro. Une découverte à la belle énergie, et le regret de n'en avoir eu qu'un échantillon. En découle une promesse silencieuse, celle de prendre le temps par la suite de réécouter tous les artistes loupés afin d'attiser l'envie de les voir autre part.
Si Doldrums ne nous a pas convaincues avec sa prestation live, Deerhoof nous aura au contraire laissées ébahies. Un batteur fou, un guitariste aux mimiques comiques et une chanteuse à l'apparence enfantine qui détonne face à tout ce beau monde. Un mélange particulier, qui fonctionne et dure depuis vingt ans. Une découverte aux frontières du rock et d'une multitude d'autres genres à écouter pour les performances percussives de Greg Saunier, placé au premier rang, ce qui est plutôt rare.

Le lendemain, reposées, nous nous décidons de partir à 19h pour le cabaret de la dernière chance, qui portera mieux son nom à 2h du matin une fois les shows terminés. Pour l'instant, la belle gueule de Philémon Cimon se produit sur scène. La voix est bonne, mais bloque sur certains aigus. Les paroles sont intéressantes, le groupe bon mais encore sujet à quelques améliorations.

À 20h nous décidons d'orienter nos choix vers le rock, le garage et le punk made in Canada. La qualité est au rendez-vous et l'énergie extatique est communicative entre Poni, belle entrée en matière, Ponctuation, alignant les phrases musicales à coup d'un garage efficace ou Navet Confit. Le nom a déjà son trait d'humour et les musiciens illustrent bien ce choix.



© Mathieu Dupois

« Quelques frissons viennent habiller nos peaux et nos oreilles papillonnent, s'envolent et se détachent du monde au fur et à mesure des chansons. »

Enchaînement intense avec Peregrine Falls. Ce duo de Vancouver se dédouane de paroles pour jouer avec cordes et percussions afin de livrer un style expérimental de punk rock. C'est bien la première fois que nous voyions un guitariste manier son instrument aussi bien avec les doigts qu'avec un archet.

The Fleshtones, exception américaine dans cette soirée rock, nous renvoie aux confins des 70's et des 80's, et ce pour notre plus grand plaisir. Leur âge avancé n'a pourtant laissé aucune ride sur leurs compositions et sur leurs chemises colorées. Concert vivifiant.
The Heat termine cette soirée. La jeune formation est prometteuse, mais partie sans dire au revoir et nous a laissées avec un goût amer.

Au milieu de cette mer de musique au genre défini, Bears Of Legend a fait figure d'exception dans nos choix. Et ce ne fut pas facile face à Duchess Says, qui selon certains dires était un des meilleurs show du festival. Pour autant, aucune déception ne fera irruption, puisque la découverte a été puissante. La dynamique de groupe est chaleureuse, l'humour au rendez-vous et un sentiment d'extrême douceur nous envahit. Quelques frissons viennent habiller nos peaux et nos oreilles papillonnent, s'envolent et se détachent du monde au fur et à mesure des chansons. Puis la fin nous happe et ne nous lâche plus. On se prend à entonner en cœur «Stand up for your freedom», et à se lever comme un seul Homme, déterminés à appréhender l'exception du moment et ce sentiment communicatif et positif. Après s'être retirés et que la fin semble inévitable, les musiciens jouent de leurs voix pour un dernier titre a capella au milieu de la foule, magnifique.

Au milieu d'une guerre de crêpes, après quelques rencontres et l'adrénaline de la soirée, nous nous dirigeons vers le cabaret de la dernière chance pour consommer nos dernières onces de vitalité au rythme d'une playlist à l'image de la soirée. Du Rage Against The Machine et cette phrase scandée par les derniers survivants : «Never Do What They Told You». Le ton est donné pour deux jours encore.

Samedi, comme on dit, un brunch et c'est reparti. Après avoir raté le 5 à 7 de la veille, aucune excuse ne nous laissera nous échapper à celui-ci. Après quelques tergiversations, la décision est prise. Pour aujourd'hui ce sera Chapelier fou. Harmonie et mélodie sont au rendez-vous de cette formation instrumentale, mélangeant classique et musique électronique de manière fort habile. Le côté Alice au pays des merveilles est réel, il n'y a qu'à rabattre nos paupières pour se retrouver à prendre le thé avec ce chapelier, pour être transportées dans un univers à part que l'on ne voudrait pas quitter. Les groupes se suivent et ne se ressemblent pas. Chaque ambiance nous projette dans un autre monde, tout comme chaque rencontre improbable nous mène d'un endroit à l'autre.

Prieur&Landry produit un très bon garage qui déménage et démange, tellement qu'on en bouge dans tous les sens. Galaxie nous propulse loin. Dès l'entrée dans le Petit Théâtre du Vieux Noranda le constat est là, ça envoie. Face à cela Jeanne Added, un phénomène à part. L'instrumentalisation froide et minimale n'est pas sans rappeler la Cold Wave et la techno allemande. On se laisse prendre par cette atmosphère si particulière et par le timbre envoûtant de cette chanteuse au léger côté Tomboy. Aussi beau en disque qu'en vrai, une artiste à suivre de très près.

Changement radical de milieu musical en direction du Paramount, ou l'on se prépare à embarquer dans la Blue Volvo de Loud Lary Ajust. Du Hip Hop montréalais déjanté et chanté en franglais sur lequel il faut se pencher. En dehors de leurs excellents albums, une de leurs forces en live est d'avoir une vraie batteuse et donc un beat particulier. Malgré la chaleur accablante dans la salle, le public est au rendez-

vous pour pogoter au premier rang, entonner les refrains avec ardeur et se tenir les drinks entre each other.

Après avoir croisé 19 étudiants de Valenciennes en échange pour un an à l'UQAT (oui la classe a décidé de bouger dans son intégralité dans ce coin du Québec), c'est le reggae de Face T qui fait son entrée. Puis après une pause au bord du lac après 8 heures de concerts (le trajet Rouyn - Montréal en somme), une famille du cru vient nous déloger pour nous faire partager sa ferveur. Et c'est reparti pour un tour !

Molly d'abord, puis Das Mortal et IPhaze pour une épopée électro se terminant aux prémices du jour. Une belle nuit juchée de moments atypiques que l'on espère ne pas oublier. Une conversation avec un camionneur profitant depuis des années du festival en off, puis improviser une sorte de football avec une balle de jonglage avant de tenter bien trop tard le longboard pour en tomber lamentablement et détruire la semelle de ses chaussures. Au milieu de tout ça du rire, et beaucoup de joie.

Le dimanche le lever est difficile. La motivation ? Elle, elle n'est pas retombée. Deuxième 5 à 7 du weekend partagé entre Tomas Furey et ses belles plages sonores, et Francis Faubert. Voix grave et éraillée qui laisse passer un frissonnement sur l'épiderme de ceux qui savent les apprécier. Côté sonorités, un air de The Doors se détache avec dans la manière de chanter une intonation proche de Renaud. Comme beaucoup de groupes venant du Québec l'humour est bien présent, comme l'attention que se porte tous les membres.

Chez Safia Nolin, nous pouvons nous faire la même remarque. Il y a de la complicité accompagnée d'une voix maîtrisée et touchante. C'est joli, et ça mérite une attention sur disque.

Après un détour auditif agréable à l'écoute de Séoul, Louis-Jean Cormier institution québécoise justifiée nous aura surprise. On nous avait pourtant prévenu, il allait nous séduire. Au premier abord, nous ne comprenions pas pourquoi. Qu'a-t-il de si particulier ? Eh bien un charme et un charisme magnétique qui vous prend par surprise tout au long des compositions. L'ancien leader de Karkwa venu présenter son deuxième album solo Les Grandes Artères n'aura pas manqué son coup. Il connaît son affaire, comme on le dit si bien, et on ne s'en lasse pas. Le visuel en fond s'agence parfaitement avec l'alternance entre puissance rock émanant d'une douceur attractive. Au son de Tout le monde en même temps un frissonnement parcourt l'audience qui reprend le titre en cœur. Ce sont dans ces moments là que la portée du live et des festivals se fait sentir.

C'est non sans un grand enthousiasme que nous nous dirigeons ensuite vers Kid Koala. Toujours plus de chaleur sous le temps clément de cette première fin de semaine de septembre, ce qui apparemment ne va pas de soi à chaque édition. Aussitôt rentrées dans la salle du Paramount que le DJ montréalais se lance dans un remix de The XX, avant de mixer du White Stripes et une multitude d'autres noms de la culture alternative de ce début de XXIème siècle. Les transitions ne sont pas parfaites, mais aujourd'hui rares sont ceux qui peuvent encore se targuer de manier le vinyle et la platine en direct, et de livrer un show inimitable. Mention spéciale au passage de La Bitt à Tibi de Râoul Duguay, hymne des Abitibiens, au costume de koala et à la bonne humeur véhiculée dans ce concert de clôture adorable et mémorable.

Le retour se fait le lundi à 6h du matin le jour de la fête du travail. Le voyage en bus donne l'impression d'être dans une colonie de vacances atypique rentrant chez elle après un évènement unique et qui a du mal à s'en remettre. La mélancolie de l'évènement se fait déjà sentir, l'ensemble fait déjà partie du monde des souvenirs et le compteur avant la prochaine édition est déjà lancé. La playlist du festival tourne déjà dans nos oreilles, et l'on se répète que si c'était la première fois, ce ne sera sûrement pas la dernière, ce ne peut être la dernière !! ■ **Louison Larbodie**

Rencontre

Jungle

« La collaboration de nos rêves ? Led Zeppelin ou Queen ! »





Tom McFarland et Josh Lloyd-Watson, alias Jungle, c'est la révélation neo soul de l'année 2014, avec leur album éponyme. Venus tout droit du Royaume-Uni, aussi connus sous leurs pseudos, T & J, ces Londoniens réinventent la soul anglaise. Et c'est en 2015 à la Route du Rock que nous les avons rencontrés.

Vous êtes en France aujourd'hui, comment la saison des festivals s'est passée pour le moment ?

Ça se passe très bien, contents d'avoir un été vraiment long, mais on arrive au stade où il ne nous reste plus que six ou sept festivals, c'est la fin, mais c'était super chouette, on a beaucoup voyagé en Europe, le Roskilde festival au Danemark était vraiment bon.

Est-ce que vous remarquez une différence entre vos concerts en Angleterre et vos concerts à l'étranger, car le public n'est clairement pas le même ?

Oui oui bien sûr, le public à l'étranger se lâche un peu plus, il est plus drôle. En Angleterre les gens sont un peu mal à l'aise, ils s'amusent sûrement mais le montrent moins, ils n'ont pas

tendance à faire les fous comme à l'étranger. Les Américains sont géniaux aussi, ils s'en fichent de ce que les gens pensent d'eux, ils dansent et font du bruit, et cette énergie est super importante pour nous en tant qu'artistes, car parfois quand on joue à Londres ou en Angleterre, on a l'impression d'avoir fait quelque chose de mal, le public n'a aucune énergie, et cette négativité se sent. Mais quand on joue dans un festival dans un pays où on n'est jamais allés auparavant, et que le public passe un bon moment, ça fait super plaisir.

Oui c'est sûr, ça fait toujours plaisir d'avoir un bon public dans un pays où vous n'êtes jamais allés !

C'est ça qui est fou ! Qui en Lituanie a déjà entendu parler de Jungle ?! Et c'est dingue, ça fait vraiment plaisir.

Pourquoi cachiez-vous votre identité, et qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

Hahaha, à ton avis ? Je sais pas... on a pas vraiment changé d'avis, c'est difficile comme question, parce que c'est pas quelque chose qu'on a voulu faire, ça s'est juste produit, comme ça, en fait il y a eu une erreur sur le sound poll de la BBC, ils ont utilisé une photo de notre clip, parce qu'on n'avait pas de photos de nous encore, on était toujours entrain d'enregistrer l'album, donc ils ont utilisé une photo de deux mecs en patins à roulettes qui étaient dans notre clip comme l'image de Jungle. Tout le monde a cru que c'était nous, et on était tous très confus, mais ça c'était avant qu'on soit un groupe sérieux, c'était difficile à contrôler, surtout qu'on faisait tout nous même donc on n'avait personne pour nous aider à faire la promo, on faisait juste de la musique dans notre studio...

Pourquoi est-ce si important pour vous d'avoir un groupe sur scène avec vous ?

On ne serait pas ici si on n'avait pas de groupe live je pense, on voulait surpasser les attentes des gens quand on arrivait sur scène, on voulait que ce soit un challenge, car en studio l'album a été fait sur des ordinateurs, comme Daft Punk et Justice. Mais il y a ce son dans notre musique de ce que les groupes des années 70 faisaient, les groupes de funk ou de soul, même des groupes récents comme Arcade Fire, ils sont plein sur scène, et je trouve que c'est super sympa à regarder du point de vue du public. C'est pour ça qu'on a décidé de prendre un groupe avec nous, on veut pas être que nous deux derrière un ordinateur, en mettant les mains en l'air, on veut partager cette expérience.

Quelles sont vos influences principales ?

C'est dur de répondre car on est fans de musique, c'est pour ça qu'on est là, mais c'est plutôt genre, qui on aime... Et quand tu aimes un artiste t'as tendance à être influencé par lui d'une façon ou d'une autre, donc la liste serait interminable, ce qui est intéressant avec Jungle c'est qu'on à tendance à ne pas trop se donner de genre, on fait ce qu'on aime et on voit ce que ça donne. Pour le deuxième album on sait quoi faire, on l'a fait depuis deux ans, mais est-ce qu'on veut faire la même chose ? On pourrait très bien écrire un album classique et ça nous plaîrait surement, mais est-ce Jungle ?

Oui c'est tout à fait vrai. Avez-vous une anecdote rigolote de tournée ?

Tout plein. La plupart du temps, c'est pas aussi glamour qu'on ne le pense, mais aussi les choses drôles qui se passent, c'est en créant des histoires avec l'équipe vu que ça fait un an et demi qu'on vit tous ensemble, donc si on vous racontait tout ça, ça n'aura aucun sens. Mais on abandonne des gens à des endroits... On a abandonné notre tour manager à la frontière suisse une fois, sans téléphone ni passeport ni portefeuille... mais bon... On a une vidéo drôle de Tom qui se casse la gueule sur scène, vous voulez voir ? Allez on regarde ! Je t'envoie la vidéo et tu la mettras dans l'article. - (malheureusement aucune vidéo n'a été envoyée)

Une dernière question, quelle serait la collaboration de vos rêves ?

Claude Debussy, ou Dr. Dre, ou Jack White... Chance The Rapper, tout ce qui est bon, Amy Winehouse ça serait pas mal, Led Zeppelin je ne sais pas si vous connaissez ? Brian May, The Queen, j'adore The Queen... merci beaucoup !

■ **Dearbhla O'Hanlon**

Ulysse

Agnès Varda (1982)

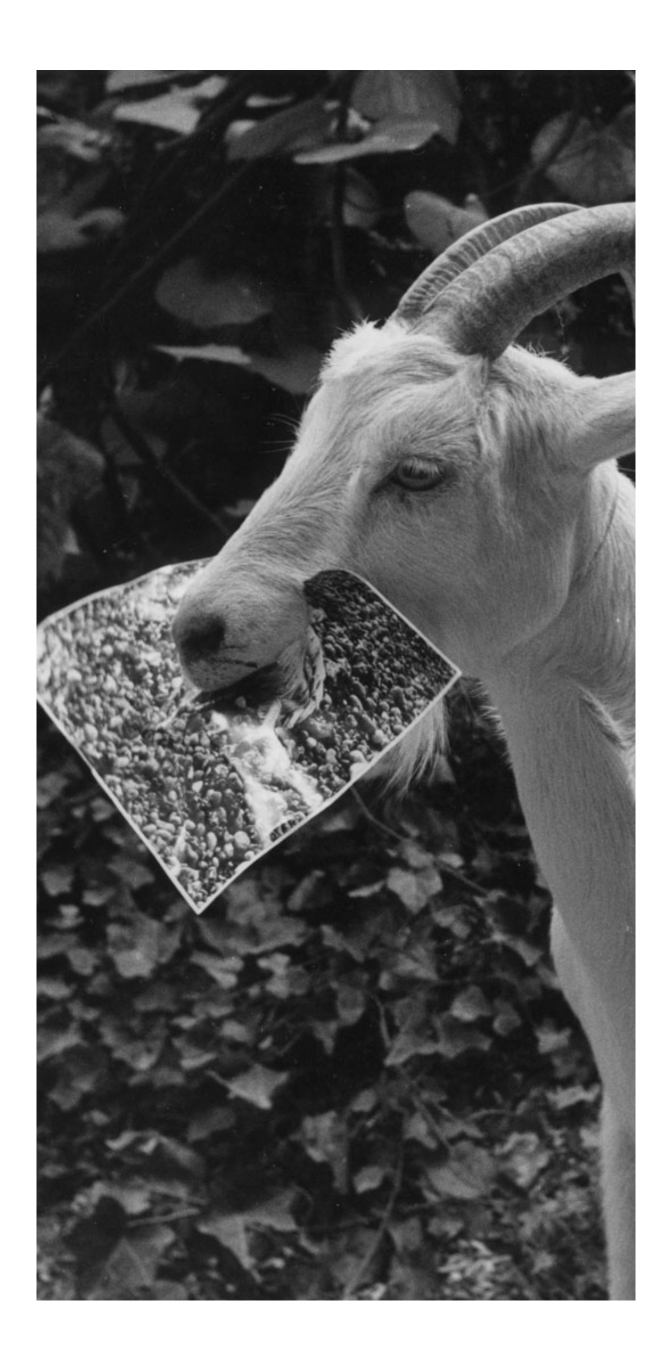
Le 24 mai dernier, Agnès Varda recevait la Palme d'honneur au Festival de Cannes. Mais qui est-elle ? Une Mireille Mathieu ayant raté sa couleur ? Femme de Jacques Demy, auteure d'œuvres à petit budget, plutôt simple. Simple, là réside toute sa force. Une photo. Une photo seulement lui suffit pour nous expliquer le cinéma, l'histoire, la vie. Un cours magistral de simplicité.



Une photo. Que dire ? Sur une plage de galets, au premier plan une chèvre gît, immobile, morte. Au second plan un enfant dénudé la regarde. À coté de lui un homme nu est tourné vers l'horizon. Ulysse. La mythologie. On pense à Œdipe et l'énigme du Sphinx. Les trois étapes de la vie. Passé. Présent. Futur. La mère. Le fils. Le père. La vie. La mort. Varda s'amuse de cette analyse psychanalytique car demeure sur le seuil de l'image. Tandis que Varda, elle, explique, déplie et rentre dans la photo pour questionner la vie qu'elle renferme.

Qu'est ce qu'une photo ? C'est de la vie figée dans le temps. Elle va donc retrouver cette vie qui a continué au-delà de cette image. Avec un décalage burlesque, on retrouve l'homme qui a vieilli, dans la même position, nu, protégé par des images pullulant dans le cadre, face à ce jeune homme qu'il ne reconnaît plus. Et cet enfant, qui a grandi, qui a une fille maintenant, elle a l'âge qu'il avait. Il est au centre de l'œuvre, son fondement. À partir de lui Varda va déployer sa réflexion, reconstruire la vie de cet enfant. Sa mère, son père, sa rue, sa joie ; d'autres photos viennent compléter la première, l'enrichir et foisonner.

Sur les branches de la voix-off fleurissent d'autres images pour construire un arbre généalogique. Puis Varda prend son œuvre pour faire des ricochets sur l'imaginaire d'autrui pour construire une histoire, pas celle de celui qui la raconte. Seuls des enfants extérieurs y voient quelque chose. L'œil neuf de l'enfance y décèle quelque chose de « réel ». Or étrangement aucun des protagonistes n'a de souvenirs de ce moment figé dans le temps. Comment être sûr de l'existence de cet instant ? C'est pourtant un témoignage de mon passé. Comment peut-il exister en dehors de moi ? Mes souvenirs ne semblent donc pas être la seule chose qui me rattache au passé, l'image aussi, l'imaginaire donc.

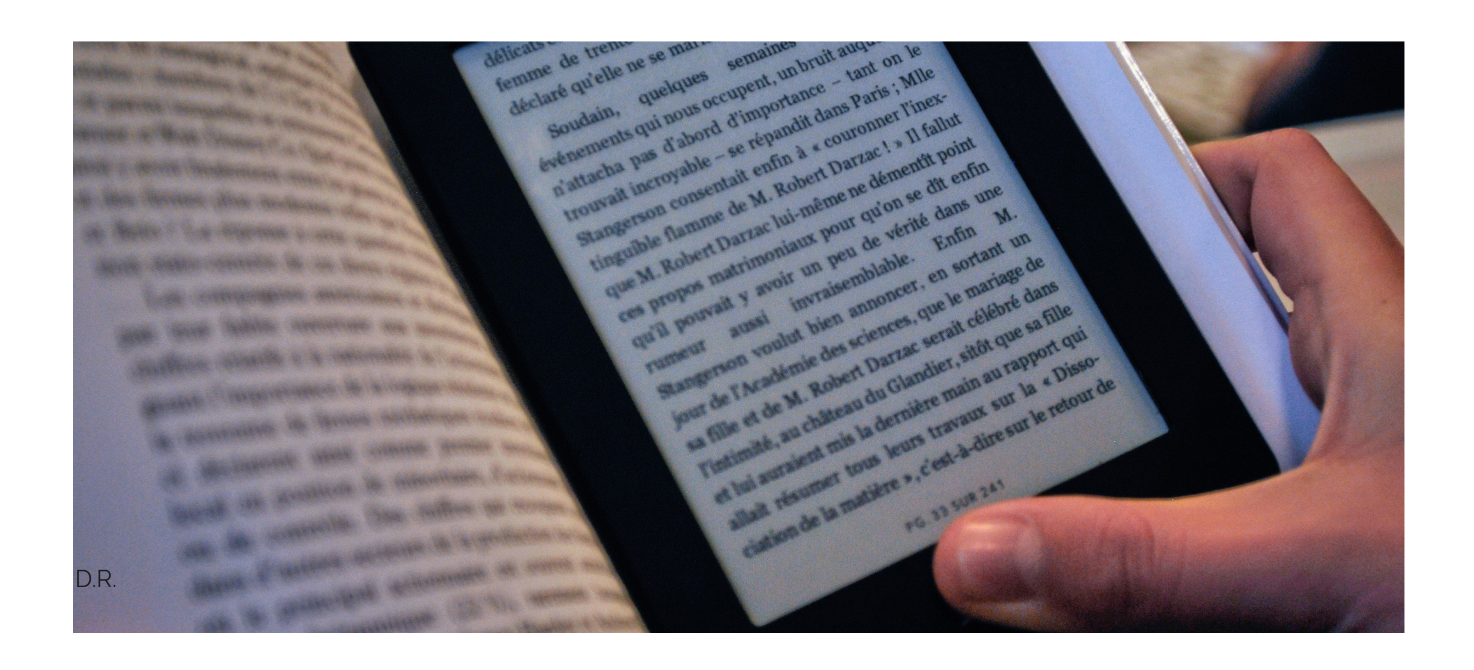


Ainsi l'image, par le regard d'autrui, semble évoluer et paraît vivante. Mais l'image peut-elle être considérée comme une source sûre et objective. Et l'image passe de l'objet au sujet, le fond se confond avec la forme. L'image vit. Varda nous balade sur sa photo et cette dernière se balade dans les mains des protagonistes. Dans un enchevêtrement d'images, de surimpressions, Varda crée un montage physique et concret dans le cadre. La photo devient cinéma. Du subjectif on passe à l'objectif. De l'histoire à l'Histoire. En cette journée de 9 Mai 1954 la France fête la victoire de la Seconde Guerre Mondiale et perd Dien Bien Phu, Pham Van Dong contemple un jet d'eau à Genève et Molotov boit un coktail. Les archives ancrent solidement et objectivement dans le réel les faits historiques. Mais qui est le plus réel, qui est dans l'Histoire de Ulysse et De Gaulle ? Y a t-il des acteurs de l'Histoire et des spectateurs ? Peut-on être hors de l'histoire ?

Varda, par la multiplicité d'Ulysse nous raconte une histoire, la nôtre, l'histoire(s) du cinéma. **Hugo Prével**

Lisez liseuse !

« Les jeunes ne lisent plus. De mon temps, on lisait par plaisir. La culture, c'était important. Ca nous forgeait l'esprit. Aujourd'hui, les jeunes sont collés devant leurs écrans. On vit dans une société d'illettrés. Même pas capable d'ouvrir un livre. » On entend parfois ce genre de remarques, à la limite de la caricature, dans la bouche de personnes qui n'ont aucune idée de qui sont les jeunes, de leurs activités favorites et de leurs centres d'intérêt.



D.R.

Les maisons d'édition et les créateurs de tendance, eux, l'ont bien compris. Depuis 2003, le marché du livre s'est adapté à un monde de plus en plus numérique. C'est ainsi que les liseuses ont fait leur entrée dans les librairies et sur les sites spécialisés. Ces petites tablettes à économie d'énergie permettent d'acheter des livres sur Internet et de les avoir immédiatement à disposition.

Finies, les ruptures de stock, le livre électronique est toujours disponible. Et n'importe où, du moment qu'il y a du wifi. Des magasins comme Cultura, ou Amazon en ont même fait un argument marketing. La liseuse est devenue un de leur produit phare : ils vendent l'appareil, puis proposent des livres électroniques à des prix plus attractifs que les livres papier. La plupart des classiques sont même gratuits. De quoi séduire les gros lecteurs qui ne souhaitent pas se ruiner.

Liseuse ou livre, que choisir ?

Aujourd'hui, la liseuse fait partie du quotidien. Dans les trains, il n'est pas rare de voir des lecteurs avides sortir ces objets de leurs sacs

pour poursuivre leur lecture. Mais la liseuse pourra-t-elle remplacer complètement les livres traditionnels ? A n'en pas douter, elle a toutes ses chances. « L'avantage, c'est que l'on peut emporter des milliers de livres dans sa poche. C'est très utile, surtout quand on voyage ou que l'on prend souvent les transports en commun », explique Florian Balanche, responsable de rayon chez Cultura, à Besançon. « Et il y a des compléments. Si vous lisez le Seigneur des Anneaux par exemple, vous pouvez accéder à la carte de la Comté et savoir exactement où se trouvent les protagonistes au moment où vous lisez. »

La liseuse électronique met également à disposition du lecteur un dictionnaire intégré. Cela rend la lecture plus facile, surtout pour les flemmards qui n'ont pas la force de se lever pour chercher les mots compliqués dans l'énorme Larousse rangé tout en haut de leur bibliothèque. Plus qu'un simple gadget, la liseuse est donc un objet adapté à notre époque et aux aspirations des jeunes.

Pourtant, beaucoup restent encore accros à leurs livres de papier. « Ils ont un charme, une odeur particulière et un soupçon de désuet qui ajoutent au plaisir de la lecture », déclare une lectrice. « Et je pense que c'est aussi une question d'habitude. » D'ailleurs, de nombreux lecteurs pensent comme elle. « Dans notre magasin, peu de jeunes achètent des liseuses. Je dirais que la plupart des acheteurs ont une quarantaine d'années », affirme Florian Balanche. Cela s'explique peut-être par les prix qui vont de 50 à 120 euro, ou simplement par un attachement au livre papier de notre enfance.

Mais livres ou liseuses, l'important reste la lecture. Le support change, mais le contenu reste le même. Alors lisez ce que vous aimez. Lisez des ouvrages qui ouvrent l'esprit, qui incitent à la réflexion, qui choquent, qui attristent, qui aliènent. Qu'ils soient classiques ou populaires, peu importe. Lisez pour le plaisir. Et surtout, lisez pour vous ! ■ **Marie Daoudal**

NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
BOÎTE AUX LETTRES NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW COURRIER@MAZE.FR NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW INSULTES, COMPLIMENTS, QUESTIONS, RÉACTIONS NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU CHANSONS, VIDÉOS, TEXTE ... NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW CARTES POSTALES, PHOTOS
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW L'ÉQUIPE VOUS RÉPOND DANS MAZE ! NOUVEAU NEW NOUVEAU
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW
NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW NOUVEAU NEW



NÖRDIK IMPAKT

21 → 24 OCTOBRE 2015
CAEN - NORMANDIE

BOYS NOIZE
RØDHÅD
DANIEL AVERY
RECONDITE
EZ3KIEL
SON LUX
SKIP&DIE
JUST BLAZE
DBFC
WEVAL
DOP
MICHAEL MAYER
FLAVIEN BERGER
JEANNE ADDED
N'TO
SUPERPOZE
CALYX & TEEBEE feat LX ONE
CLAUDE
DUB PHIZIX & STRATEGY
MADAME
...

#NORDIK17
nordik.org

